

NAZIONALE

B. Prov.

VITT. EM. III

930

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio



Palchetto

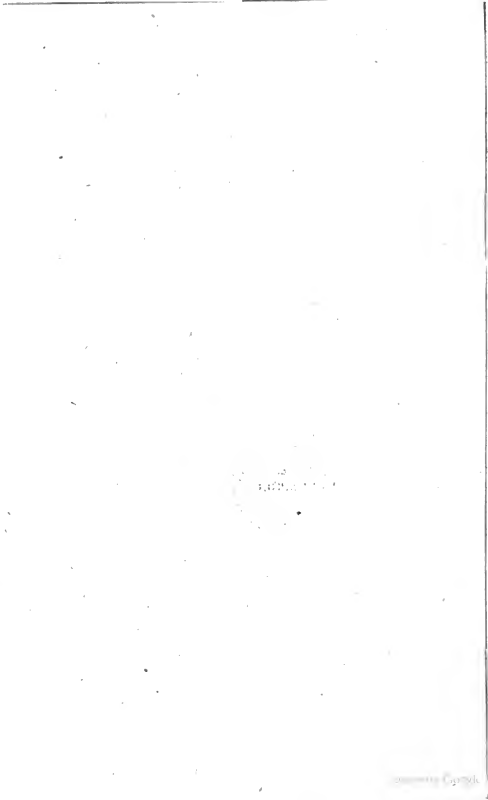
Num.º d'ordine

32
10
114
132

B. Prov

III

930



ÉTAT ACTUEL
D E
L'EMPIRE OTTOMAN.



1777



612549
ÉTAT ACTUEL

D E

L'EMPIRE OTTOMAN.

Contenant des détails plus exacts que tous ceux qui ont parus jusqu'à présent sur la religion, le gouvernement, la milice, les mœurs & les amusemens des Turcs ; avec une description particulière de la cour, & du sérail du grand Seigneur, ainsi que plusieurs anecdotes singulieres & intéressantes.

Par ELIAS ABESCI, qui a résidé plusieurs années à Constantinople, attaché au service du grand Seigneur.

Traduit de l'Anglois par M. FONTANELLE

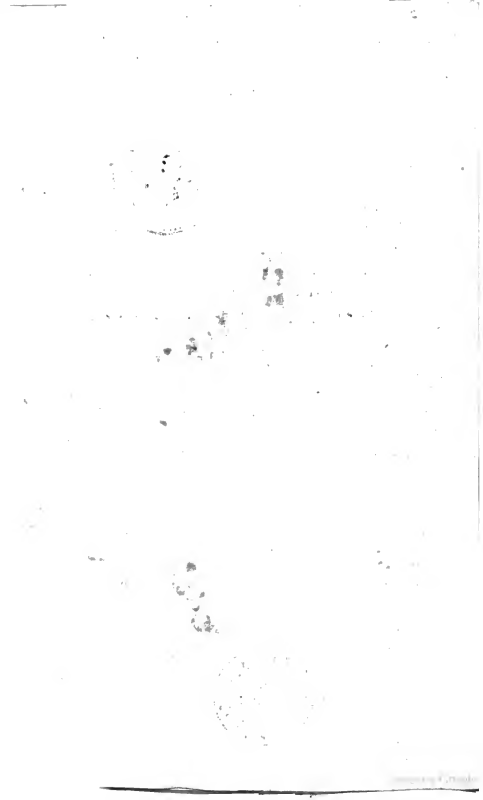
TOME SECOND

A PARIS.

Chez LAVILLETTE, Libraire, rue du Battoir, n°. 8.

1 7 9 2.





ÉTAT ACTUEL D E L'EMPIRE OTTOMAN.

TOME SECOND.

CHAPITRE XVIII.

*Du Gouvernement militaire de l'Empire
Ottoman.*

L'EMPIRE Ottoman fut fondé par l'épée, & ce fut par la force seule des armes qu'il parvint à ce degré de puissance, qui le rendit autrefois redoutable au monde chrétien. Les entreprises héroïques des Turcs, les fatigues incroyables qu'ils souffrirent constamment pour s'élever à la supériorité,

Tome II,

A

prouvent que la nature & l'habitude les avoient rendus robustes & courageux , & qu'ils étoient doués de talens pour la guerre. Mais ces qualités n'ont pu les exempter de ces révolutions auxquelles la nature humaine a toujours été sujette ; l'indulgence & un relâchement dans la discipline sévère à laquelle on les avoit d'abord assujettis , ont introduit dans les armées une corruption générale , & toutes sortes de vices ; elles ont totalement dégénéré , & elles ne sont plus comme autrefois la terreur des contrées voisines. Chaque corps de la milice ottomane n'est plus que l'ombre de ce qu'il étoit dans les premiers tems.

Les forces militaires sont divisées , comme dans les autres pays , en classes différentes , & consistent en infanterie & en cavalerie. Les Janissaires , les Topeis , les Kombaragis , les Bostangis , les Mectétrégis , les Sérigias & les Lévantis , appartiennent à l'infanterie. La cavalerie est composée des Spahis , des Zaims , des Timariots , des Zebiris , des Zebganis & des Muclagas. Ces corps ne sont pas tous payés de la même manière : les Zaims & les Timariots le sont en terres que le grand seigneur leur donne , à la manière des anciennes tenures féodales des contrées chrétiennes ; les autres sont payés par le trésor impérial.

En traitant de chaque classe de la milice turque ;

je suivrai la division adoptée par-tout pour les forces militaires, & je les rangerai sous les chefs suivans; les forces de terre, l'artillerie & la marine. Par cette méthode, j'espère donner un détail clair & satisfaisant du nombre, de l'état & de la discipline de chaque espèce,

DES JANISSAIRES,

Le corps des Janissaires, à raison de sa première réputation & du très-grand nombre de soldats qui le composent, a été long-tems le plus respectable & le plus considéré de toute l'armée ottomane; mais à présent il en est l'opprobre. Il n'y a point d'infanterie dans aucun pays de l'Europe qui soit sur un pied plus méprisable. Ces soldats, ci-devant intrépides, sont aujourd'hui souillés de tous les vices, & par conséquent pusillanimes. On les tire pour la plupart de la lie du peuple. Mal habillés, n'ayant ni mousquets ni sabres, ne connoissant aucune discipline, on ne les voit que prêts à dévorer la misérable soupe que le sultan leur fait donner pour leur nourriture journalière, ou à faire peur à tous les Chrétiens, Grecs & Arméniens que leurs affaires conduisent dans les rues où sont leurs quartiers. Ils peuvent insulter impunément ces infortunés, parce qu'il n'est pas permis à un Chrétien de leur répliquer. Ces troupes se montrèrent si lâches

dans la dernière guerre , que de soixante mille hommes qui partirent de Constantinople pour se rendre dans la Crimée , il y en arriva à peine six mille ; la plus grande partie déserta à Trébisonde (1). Ceux qu'on y envoya depuis à l'occasion des troubles qui s'élevèrent dans la Péninsule au sujet de l'élection du nouveau Khan , pour s'opposer aux ruses qui soutenoient les prétentions de Sahib Gueraï au

(*) On les a vus éternés par la paix , se refuser aux fatigues de la guerre. Lorsque l'on a besoin d'eux , ils emploient toutes sortes de déguisemens pour se dispenser d'obéir aux ordres précis & accompagnés de menaces , qui leur sont donnés de se rendre à l'armée. En mil sept cent soixante-dix , ils eurent recours à ce stratagème. On remarqua une quantité extraordinaire de Chokaders , ou domestiques revêtus de la livrée des personnes en place. On observa que leur nombre grossissoit de jour en jour. Le grand Seigneur s'en apperçut lui-même ; il ordonna au Caïmakan d'examiner les Chokaders. Celui-ci les arrêta & les fit déchausser ; on découvrit alors qu'ils avoient tous autour de la cheville du pied , une raze rouge , qui est causée par les cordons de cette couleur dont les Janissaires se servent pour attacher leur chaussure , qui est forte étroite. On les conduisit devant le sultan qui leur fit les reproches les plus sanglans & les menaces les plus terribles , s'ils quittoient le camp du grand Vizir , pour lequel il les fit partir sur le champ , sous une escorte qui eût répondre d'eux.

trône , se contentèrent de camper , sans tenter de les déloger. Dans le fait le nom d'un Russe suffit pour inspirer une terreur panique à cette phalange , autrefois si redoutable.

On doit principalement ce changement extraordinaire à la manière dont on recrute à présent ce corps ; au défaut d'instruction , & à la vie oisive qu'on lui laisse mener en tems de paix. On ne va plus de ville en ville , de village en village , enlever aux Chrétiens les plus robustes & les mieux faits de leurs enfans ; on engage tout jeune homme qui se présente ; Chrétiens , Juifs , Payens , tout est reçu sans distinction , sans s'informer de leur croyance , de leur patrie ou de leurs mœurs. Pourvu qu'ils paroissent jeunes & forts , on ne s'embarrasse pas du reste ; on n'est scrupuleux que sur ces points , & on enrôle indifféremment les voleurs & les ivrognes.

Un consul de France à Smyrne devint officier des Janissaires ; & comme il s'étoit fait chérir de la troupe qu'il commandoit , il s'en servit adroitement pour préserver la nation de plusieurs calamités qui n'auroient pu manquer de tomber sur elle sans cette circonstance.

Mais un fait plus singulier est le suivant. Le patriarche Arménien qui résidoit à Constantinople pendant la dernière guerre , ayant fait soupçonner

par quelques expressions de ses sermons qu'il étoit catholique au fond du cœur, effaroucha la portion scrupuleuse & zélée de son troupeau ; il s'y trouvoit malheureusement des personnes considérées par leurs richesses , qui se réunirent pour porter des plaintes au grand vizir contre le chef de leur église , & pour solliciter charitablement un ordre qui le transférât de son siège éminent sur les galères de sa hauteesse. La requête appuyée par un présent capable de rendre aisées les choses les plus difficiles , eut l'effet qu'ils en attendoient , & le décret fut obtenu. Le patriarche prévenu à tems du danger qui le menaçoit , envoya chercher un colonel de Janissaires , & lui ayant fait connoître sa situation , le pria de l'enrôler dans son régiment ; cela fut fait le même jour. Il invita son colonel & ses autres officiers à dîner chez lui le lendemain qui étoit un dimanche. Il officia le matin comme à l'ordinaire ; & au sortir de l'église , il trouva une compagnie de Janissaires qui l'attendoient à la porte pour le conduire sur les galères , & une autre compagnie qui étoit aussi venue là pour le défendre. La première se retira aussitôt qu'elle eût appris de celle-ci que le prélat étoit un *Yengi-Cheri*. Le repas fut très-gai , on s'y réjouit beaucoup aux dépens du grand vizir , de l'ordre ridicule qu'il avoit donné , & dont on avoit trouvé le moyen plaisant d'empêcher l'exécution.

Les Janissaires forment la principale milice ottomane. Ils sont divisés en cent soixante chambres ou régimens , & chaque régiment doit être de mille hommes ; mais il ne monte pas à présent à plus de la moitié de ce nombre. Quarante mille restent sans cesse à Constantinople pour la garde & la police de la ville ; le reste est dispersé dans les différentes provinces de l'empire. Chaque régiment a ses barraques & ses quartiers séparés ; on ne doit y laisser entrer ni femmes , ni vin , ni rien de tout ce qui peut corrompre les mœurs ; il y a même des peines très-sévères contre les infractions de ce genre ; mais la dégénération des tems a détruit toute la rigueur de la discipline : ces loix sans exécution n'ont plus qu'un vain nom , & les barraques des Janissaires sont des cloaques de toutes sortes d'iniquités.

Chaque chambre a son Odda-Baschi , ou colonel commandant , son trésorier , son porte-étendard & ses cuisiniers. Outre leur paye , les Janissaires ont une ration journalière , qui est un plat de mouton bouilli ; & ils sont si pauvres , que c'est en cela généralement que consiste toute leur nourriture. Ils jouissent cependant de très-grands privilèges ; ils conservent encore l'ancienne estime q' ils avoient méritée ; & quoiqu'ils l'aient perdue auprès des gens éclairés , elle a été si profondément gravée dans l'esprit du peuple , qu'il les traite ordinairement

avec respect , lors même qu'ils se conduisent grossièrement envers lui. Le grand seigneur est toujours enrôlé lui-même dans une des ortes ou chambres , & reçoit à ce titre la paye de sept aspres par jour. Celle d'un Janissaire ordinaire est d'un aspre en commençant , & s'élève ensuite , selon son mérite , jusqu'à sept.

Avant que les Bostangis fussent élevés au rang de gardes-du-corps , & qu'ils eussent obtenu plusieurs privilèges qui ne leur furent accordés que pour contrebalancer le pouvoir des Janissaires , ces derniers étoient beaucoup plus estimés , & s'attachoient davantage à mériter de l'être. Il est certain que s'ils pouvoient se soumettre à une meilleure discipline , ils seroient encore formidables à leurs ennemis & à leur souverain. Le grand seigneur sait très-bien qu'il ne règne principalement que par leur secours , & qu'il est en leur pouvoir non-seulement de le détrôner , mais de l'étrangler. Plusieurs exemples des anciens Turcs ont démontré cette vérité aux Sultans.

Dans chaque province il y a un chef qui commande tous les janissaires du District. Il doit veiller à ce que chacun soit pourvu en tems de guerre d'un bon mousquet & d'un sabre. Ils combattent sans ordre , parce qu'ils n'ont été formés à n'en observer aucun. Selon les réglemens faits à leur institution

ils devroient , en tems de paix ; s'occuper à exercer leurs forces & leur adresse , à supporter les fatigues & à acquérir de l'agilité.

C'est dans ce corps que le grand seigneur choisit des personnes pour remplir dix postes plus ou moins considérables. Le premier est celui d'aga des janissaires , ou commandant en chef du corps entier dans tout l'empire. Le second est celui de *Kolkrajaft* , ou lieutenant général du commandant en chef. Le troisième est celui de *Sesgam-Baschi* , qui a le soin du bagage. Le quatrième celui de *Tournagi-Baschi* , qui a la garde des faucons & des autres oiseaux de chasse du Sultan. Le cinquième celui de *Sambougi-Baschi* , ou garde des chiens destinés pour les combats de Taureaux. Le sixième celui de *Sangachi-Baschi* ; ou maître des chiens de chasse. Le septième celui de *Jolach-Baschi* , ou capitaines des archers. Le huitième , celui de *Sobachi* ou chef des sergens , qui dans les grandes solennités , marchent à côté du cheval du grand seigneur. Le neuvième , le *Paik - Baschi* , qui commande la livrée du sultan. Le dernier est le *Mustar-aga* , ou chef des sergens du corps entier des janissaires.

L'aga des janissaires a une autorité très-étendue à Constantinople. La pompe qu'il étale au dehors , égale presque celle du sultan , quant au nombre , à la qualité des personnes qui composent sa suite ,

& à la richesse de leurs habillemens. Il habite une espèce de château situé sur une montagne , presqu'au centre de la ville. Sa garde est très-nombreuse ; & il y a toujours vingt-quatre hommes veillant dans une tour élevée au-dessus, pour observer tout ce qui se passe dans les quartiers de la capitale qu'elle domine , & avertissent aussi-tôt qu'ils apperçoivent du feu. S'ils manquent à ce devoir par défaut de vigilance ou autrement , ils sont d'autant plus sévèrement punis , que leur négligence expose souvent leur maître à une amende considérable , & quelquefois à la disgrâce du souverain.

Les réglemens en cas de feu , portent que si le grand seigneur arrive au lieu de l'incendie avant le grand visir & l'aga des janissaires , qui doivent employer la plus grande attention & la plus grande célérité , pour empêcher qu'il ne se propage , le grand visir est obligé de lui payer dix mille ducats d'or ; l'aga des janissaires en doit cinq mille au sultan , & autant au grand visir , s'il n'est pas arrivé avant ce dernier. Pour cette raison , la garde de la tour , avant de crier au feu , se hâte d'aller avertir l'aga , qui a toujours trois chevaux excellens , prêts à être montés. Le grand seigneur & le grand visir en tiennent chacun autant. C'est entr'eux une espèce de jeu de course , qui diffère de toutes celles des autres pays , & qui du moins a un but de

bienfaisance & d'utilité. Le feu sultan Mustapha gagnoit souvent les autres de vitesse , parce qu'étant dans l'usage de parcourir la ville pendant la nuit sous un déguisement , pour être instruit de ce qu'on disoit de lui & de ses ministres , il se trouvoit fréquemment tout porté dans le lieu de l'incendie au moment où il éclatoit. Le monarque régnant devance rarement ses ministres , il préfère les plaisirs & le repos du ferrail à ces courses nocturnes.

L'aga des janissaires , quand il est à Constantinople , est obligé de se trouver à la porte de la mosquée lorsque le sultan s'y rend pour assister aux prières publiques ; il prend ses bottes quand il descend de cheval avant d'entrer dans le temple ; il les lui rend lorsqu'il en sort , l'aidé à les mettre , & à remonter à cheval ; après cela , il lui est permis de monter lui-même & de marcher à côté du prince.

D E L' A R T I L L E R I E.

*Des Topeis , des Kombaragis , des Mektérégis
& des Sérigias.*

APRÈS les janissaires , les corps d'infanterie les plus estimés dans le service ottoman , sont ceux des *Topeis* ou canoniers , & des *Kombaragis* ou bombardiers. Le chef du premier est le *topei - baschi* , qui est ordinairement un pacha à deux queues. Il a sous ses ordres tous les départemens de l'artillerie , sans excepter même le *bombaragi - baschi* , qui est à la tête des bombardiers.

Les *topeis* sont au nombre de dix-huit mille hommes , dont six mille résident toujours à Constantinople , & les autres sont dispersés dans les provinces. Ils sont divisés en chambres ou régimens , comme les janissaires.

Parmi tant de canoniers , il n'y en a pas une douzaine qui soient de bons ingénieurs ; ils ignorent absolument la théorie , & tout ce qu'ils savent , ils le doivent à la pratique. Il en résulte que le service de l'artillerie turque dans une action est entièrement abandonnée au hasard.

Le corps des bombardiers doit être de deux mille , dont six cents restent constamment dans la capitale ;

mais ce nombre n'est jamais complet , parce que les officiers attendent toujours le moment de marcher pour former leurs régimens. Cette raison est une de celles qui s'opposent à ce que ces troupes soient instruites. Il faut avouer cependant qu'ils sont très-habiles à fondre le canon ; ils mêlent & emploient les métaux avec beaucoup d'adresse ; ils les aient principalement en masse d'Angleterre.

Les canons pour le service desquels les turcs sont les plus fâmeux en Europe , sont ceux qu'on appelle pietriers ; mais ils ont le grand défaut d'être trop courts , de manière que lorsqu'on en fait usage sur mer , particulièrement sous le vent , on risque toujours de mettre le feu au vaisseau. Les Dardanelles sont bien munies de cette espèce de canons , qui sont d'un calibre prodigieux , & dans lesquels on met des boulets de pierre de plusieurs quintaux de poids. Il y en a trente-deux dans le château d'Asie & vingt-huit dans celui d'Europe. A l'égard de la poudre les turcs l'achetoient ci-devant des anglois ; mais un renégat qui se disoit de cette nation , leur ayant appris , depuis peu d'années , la manière de la faire , ils l'ont porté à une telle perfection , qu'on n'en importe plus de l'étranger dans l'empire ottoman. Cependant la fraude qui se glisse par-tout ; s'est introduite aussi dans ce département. L'avarice de ceux qui sont chargés de la manufacture , leur fait

augmenter la quantité de charbon & de soufre en diminuant celle de salpêtre qui est le plus cher des ingrédients qui doivent y entrer. Ils l'ont en conséquence affoiblie à un grand degré, & elle n'est plus aussi forte que la meilleure poudre angloise.

Les affûts de leurs canons sont de bois de chêne très-pesans, & grossièrement travaillés. Les parties de fer, en revanche sont très-légères & ne durent pas long-tems. Il n'est permis à personne d'entrer dans la fonderie, si ce n'est à ceux qui composent le corps de l'artillerie

Les *Mektérégis* sont un corps d'infanterie, dont l'affaire principale est de tracer les camps en tems de guerre, de dresser les pavillons, c'est-à-dire, les tentes royales, destinés au sultan & aux grands officiers qui l'accompagnent.

On vante beaucoup la dextérité & la promptitude avec laquelle, ils s'acquittent de ces fonctions. L'institution de ce corps est non-seulement économique, mais elle contribue à conserver le bon ordre dans les camps turcs en prévenant toutes disputes de préséance dans la situation & la magnificence des pavillons.

Ils ont aussi l'emploi de détendre les tentes, de les plier, & de les transporter de lieu en lieu, quand l'armée est en marche. Leur nombre monté à six mille, & leur chef qui s'appelle *makter-baschi*,

commande le corps tout entier. C'est un poste considérable qui conduit souvent à de plus élevés ; à celui de *gebez-baschi* , par exemple , qui est un des principaux commandans de la cavalerie.

Les *Serigias* sont un corps choisi parmi les troupes que chaque Pacha de province est obligé de fournir en tems de guerre , à proportion de ses revenus. Leur devoir particulier est de garder le bagage , & de former un corps de réserve. Quant à leur nombre , je l'évaluerai dans l'état général des forces militaires que l'empire Ottoman peut mettre sur pied au besoin.

D E L A C A V A L E R I E .

Des Spahis , des Zaims , des Timariots & des autres corps inférieurs.

LA cavalerie turque, dont la principale est appelée Spahis , étoit autrefois la force la plus importante de l'armée ottomane, quand au rang, à la réputation de valeur & de discipline; son crédit & son influence dans l'empire l'élevoient à un tel point, que ce corps se rendoit redoutable aux sultans, contre lesquels il forma souvent des conspirations. La conséquence de ces séditions, fut la dégradation du corps entier par Mahomet IV, qui pour l'exécuter sans paroître en avoir le dessein, affecta de la préférence pour les Janissaires, auxquels il accorda des privilèges, qu'il savoit devoir dégoûter les principaux officiers des Spahis. Cette politique eut l'effet qu'il en espéroit. Les Spahis suivant l'exemple de leurs chefs abandonnèrent la cour, & se retirèrent dans les provinces où ils continuent de recevoir leur paye. Lorsqu'on les appelle en tems de guerre, ils viennent seulement pour passer en revue, après quoi ils retournent dans leur demeure, & laissent leur souverain faire face à l'ennemi avec d'autres troupes.

Depuis

Depuis ce tems , ils ont perdu l'honneur de former un corps de réserve pour la garde des sultans ; ce furent les Janissaires qui en furent d'abord chargés à leur place ; mais ceux-ci ayant parçillement abusé de la confiance qu'on avoit mise en eux , les Bos-tangis furent formés en un corps militaire , régulièrement disciplinés & bien armés. C'est à eux qu'est maintenant confié l'emploi de garder le grand seigneur dans son sérail , & d'environner son pavillon quand il est campé. Ils forment une garde formidable dans l'occasion , car , quand leur nombre est complet , il monte à douze mille.

Une chose assez remarquable en Turquie , c'est què quand un corps militaire perd la confiance de son souverain , il perd en même tems l'estime du peuple , quoique la plus grande partie de la milice ottomane , tant cavalerie qu'infanterie , soit tirée de ce même peuple. Tel est l'état des spahis aujourd'hui : ils sont tombés dans un tel mépris , qu'il faudra qu'ils fassent des prodiges de valeur , s'ils veulent recouvrer leur réputation.

Les spahis , proprement dits , qui existent en corps , sont divisés en deux classes : les anciens qui ont une enseigne jaune & qui se nomment *Cascars* ; les nouveaux qui s'appellent humblement eux-mêmes *Spahis - Og'la s* , c'est-à-dire , valets de , autres ; ils portent une enseigne rouge ; & malgré

la date plus moderne de leur institution , leur titre modeste , ils sont plus respectés que les anciens , & ont la préséance quand i's sont en marche , en récompense d'un acte de bonne conduite & de bravoure , par lequel ils se distinguèrent sous le règne de Mahomet III ; l'armée presque entière de ce prince ayant pris la fuite dans une bataille , ils restèrent fermes , retablirent l'ordre , & ramenèrent la victoire.

Les deux classes en tems de guerre montent à douze mille hommes , & sont payés par le trésor impérial.

Il y a deux autres corps de cavalerie , les Zaims & les Timariotes , qui tiennent des terres du grand seigneur , à titre de fiefs militaires , & qui sont obligés de paroître en campagne , quand il éclate une guerre , mais après s'être montrés personnellement , ils trouvent toujours le moyen de quitter le camp & de retourner dans leurs maisons ; s'ils n'ont point de goût pour le service , ainsi l'on ne peut pas compter sur eux en cas de danger.

La cavalerie a un commandant en chef , qui a cette partie entière de l'armée sous ses ordres , & que l'on appelle Spahilar-Agasi. Chaque cavalier est armé d'un long sabre , d'une paire de pistolets , & d'une carabine. Outre ces armes , les Asiatiques & les Européens , ont des arcs , des flèches & des

haches ; ils ne passent pas pour être très-habiles dans les armes à feu ; mais ils sont très-redoutables avec l'épée ; les cavaliers Asiatiques sont mieux montés que les Européens ; ceux-ci ont la réputation d'être plus braves. Leur paye diffère à proportion que leurs chambres sont plus ou moins nombreuses ; en général la moindre , est de six aspres par jour , en commençant , & elle peut s'élever jusqu'à cent ; mais il faut pour cela que celui qui l'obtient , se soit signalé par des actions d'une bravoure extraordinaire. Les fils des Spahis peuvent s'enrôler dans ce corps ; mais s'ils prétendent à une paye , elle ne peut monter à plus de treize aspres par jour. encore la déduit-on de celle que reçoivent leurs pères , ils ont seulement l'assurance de les remplacer à leur mort dans les émolumens & le rang qu'ils occupent au service.

Les autres Spahis appelés Zaims & Timariots , composent la majeure partie de la cavalerie Turque ; la seule différence réelle qui se trouve entre ceux-ci & les précédens , c'est que , comme je l'ai observé , ils tirent leur paye des terres qu'ils tiennent du souverain ; la plus basse d'un Zaim qui possède un fief , est de vingt mille aspres par an ; & elle peut monter à cent mille. Le revenu d'un Timariot est beaucoup moindre , car il descend jusqu'à six mille , & ne passe jamais dix-neuf mille neuf cents

quatre-vingt dix-neuf. Il y a deux classes de Timariots l'une de ceux qui recoivent l'investiture de leurs terres , du grand seigneur lui-même , & l'autre des gouverneurs de provinces. Chaque Zaim est obligé de conduire en campagne un cavalier complètement armé , pour chaque trois mille aspres de son revenu. Il est aussi forcé à une dépense plus considérable qu'un Timariot ; ses habits , ses armes , ses chevaux , & ses équipages sont plus magnifiques. Les uns & les autres sont partagés en chambres ou en régimens ayant chacun un chef qui le commande. Les colonels des Zaims dépendent des Beglier-Beys, & ceux des Timariots , des Sangiachs.

Pour faire un calcul exact de la cavalerie turque , il faut se rappeler que chaque officier des Zaims doit fournir à l'armée au moins quatre cavaliers complètement équipés , & chaque Timariot deux, ils ne peuvent s'en dispenser. Cependant si la règle d'en donner un par chaque trois mille aspres de revenu étoit suivie à la rigueur , quelques Zaim^s en devroient vingt , & quelques Timariot six. Mais pour éviter les erreurs en fixant l'état de la cavalerie ottomane , je partirai du nombre le plus bas à procurer par les officiers Zaims & Timariots , savoir, quatre pour les premiers & deux pour les derniers.

Dans le gouvernement ou la province de Natolie, il y a deux cents quatre-vingt-quinze Zaims.

& sept cents cinquante Timariots : ceux-là
doivent armer onze cents quatre-vingt cava-
liers & ceux-ci quinze cents , ci. 2,680.

Dans le gouvernement de Caramanie il
y a soixante-quinze Zaims & deux mille
cent soixante cinq Timariots ; donc la four-
niture doit être de 4,630.

Dans le gouvernement de Diasbekir ,
cent six Zaims & cinq cents quarante Tima-
riots , ci. 1,504.

Dans le gouvernement de Siras cent huit
Zaims & trois mille vingt-neuf Timariots ,
ci. 6,490.

Dans le gouvernement de Damas cent
vingt-huit Zaims & huit cents treize Tima-
riots , ci. 2,138.

Dans le gouvernement d'Erzerum , cent
vingt - deux Zaims & quinze cents quarante-
huit Timariots , ci. 3,584.

Dans le gouvernement de Vau , cent
quatre-vingt-cinq Zaims & huit cents vingt-
six Timariots , ci. 2,392.

Dans le gouvernement d'Hayden , cent
dix Zaims & quatre mille trois cents vingt-
cinq Timariots , ci. 9,090.

Dans le gouvernement de Mossul vingt-
32,508.

<i>De l'autre part.</i>	32,508.
sept Zaims & cent douze Timariots , ci.	332.
Dans le gouvernement de Tripoli de Syrie , soixante-treize Zaims & cent douze Timariots , ci.	516.
Dans le gouvernement d'Orfa , soixante Zaims , & six cents-soixante-six Timariots , ci.	1,572.
Dans le gouvernement de Trébisonde , cinquante-six Zaims , & trois cents quatre-vingt-dix-huit Timariots , ci.	4,020.
Dans le gouvernement de Silistrie , quarante Zaims & mille soixante-sept Timariots , ci.	2,294.
Dans le gouvernement d'Alep , cent dix-sept Zaims & mille quarante-quatre Timariots , ci.	2,556.
Dans le gouvernement du Capitan Pacha , cent vingt-quatre Zaims & mille trente-quatre Timariots , ci.	2,564.
Dans le gouvernement de Romélie , mille soixante-quinze Zaims & huit mille cent quatre-vingt quatorze Timariots , ci.	20,688.
Dans le gouvernement de Bosnie , quatre mille huit Zaims & quatorze mille Timariots , ci.	44,032.
Total.	111,082

L'espérance d'obtenir quelques portions de terres détermine beaucoup de personnes à joindre les Zaims & à servir à leurs propres dépens, en tems de guerre, en qualité de *Giomellis* ; c'est-à-dire de volontaires. S'ils font quelques actions d'éclat, ils sont sûrs de succéder aux terres des Zaims qui sont tués dans la bataille. Si un Zaim ou un timariot sont vieux, ou incapables de servir, ils peuvent résigner les terres à l'un de leurs enfans. S'ils sont de Romélie, & qu'ils soient tués dans un combat on les partage par égale portion entre tous. Cependant le partage n'a point lieu, si le revenu ne monte qu'à trois mille aspres par an, & alors leurs fils aîné hérite seule de leurs terres & de leur rang ; mais s'ils meurent de mort naturelle en campagne, ou chez eux en tems de paix, le gouverneur de la province dispose de leur revenu. Il y a dans la Natolie quelques terres qu'on appelle privilégiées, parce qu'elles passent du pere au fils, & que leurs possesseurs ne sont pas obligés de servir en personne, ils peuvent envoyer un lieutenant avec le nombre de cavaliers auquel ils sont imposés en raison de leurs revenus.

Les *Zebefs* à leur première institution ne consistoient qu'en six cents hommes qui avoient l'inspection des armes, le soin de les conserver & de les nettoyer ; aujourd'hui ils ont augmenté en nombre

& changé de fonctions. Ils sont trente mille cavaliers divisés en soixante chambres; mais elles sont rarement complètes. Leur commandant en chef est appelé *Zebest-Baschi* ; ce poste est très respectable : celui qui l'occupe est ordinairement fait pacha , & honoré de deux queues. Ces corps sont considérés comme les cuirassiers dans les armées chrétiennes. Leurs chevaux sont plus forts que ceux des Spahis ; les hommes portent les mêmes armes.

Les *Segbans* sont une autre espèce de cavaliers que les pachas des provinces sont obligés de conduire à l'armée en tems de guerre. Ce sont des espèces de dragons qui se battent à pied comme à cheval , & forment un corps de réserve dont le devoir est de prendre soin du bagage.

Les *Molagis* sont considérés sur le pied militaire ; mais ils ne sont dans le fait que les domestiques des Beglier-Beys & des Pachas , qui ayant toujours une grande suite tiennent beaucoup de domestiques , qui ne leur coûtent que la nourriture & les vêtemens ; car les Turcs ne leur payent jamais de gages. Ils forment une espèce de corps qui est très-nombreux dans les camps. Mais quoiqu'ils soient tous jeunes , robustes & généralement bien faits , l'histoire ottomane ne cite aucune action par laquelle ils se soient distingués. La plupart sont de prétendus chrétiens , & la plus vile espèce d'hommes qui

existent peut-être sur la terre. Ce sont précisément ceux qui , à la prise d'une église , se permettent les plus grands excès & tous les genres de sacrilèges , qui brisent les portes des couvens , violent les religieuses , & qui , combattant sous la bannière turque , exercent les cruautés les plus horribles sur les habitans des contrées chrétiennes.

CHAPITRE XIX.

De la marine Ottomane, de sa force, & de ses départemens.

CHACQUE partie de l'état militaire de l'Empire Ottoman annonce aujourd'hui sa décadence ; & rien ne semble la prouver avec plus d'énergie que la foiblesse de sa marine. Elle ne manque pas seulement de vaisseaux de guerre, mais d'officiers braves & expérimentés. Autrefois les flottes turques étoient innombrables ; elles ont été peu de chose depuis la guerre de Candie, après laquelle la Porte n'en a mis en mer aucune formidable. Les grandes pertes qu'elle fit alors, ont donné lieu à ce proverbe qui est encore dans les bouches de tous les sujets de l'Empire : *Dieu a fait la terre pour nous, & la mer pour les chrétiens.*

La destruction totale de la marine n'a été effectuée que dans la dernière guerre avec la Russie ; elle étoit réservée au vice-amiral Elphinston (Anglois de naissance) qui commandoit une petite escadre russe. Après avoir attiré la flotte supérieure des Turcs hors de l'Archipel, il la poursuivit jusqu'à ce qu'il l'eut forcée de se réfugier dans la Baye de

Tschencé à l'opposite de l'isle de Chio. Là , profitant de l'imprudence & des mauvaises manœuvres du Capitan-Pacha , il l'obligea d'échouer ses vaisseaux sur le rivage , où malgré le feu du fort il en détruisit & brûla la plus grande partie. Cette action également heureuse & hardie rendit son nom si terrible & si redouté dans ces parties , que j'ai vu des mères s'en servir pour effrayer leurs enfans & faire cesser leurs cris , en leur disant que s'ils ne se raisoient Elphinston alloit venir (1).

(1) L'auteur lié d'amitié avec le vice-amiral Elphinston lui donna l'honneur d'une journée où l'amiral Spiritow commandoit en chef. M. Peyssonel donna aussi la relation de la circonstance la plus singulière de ce combat , d'après le rapport que lui en fit trois jours après Hufsan-Bey qui étoit alors capitaine de pavillon du vaisseau amiral. Les Turcs ne durent leur désastre qu'à l'imprudence du Capitan Pacha qui ayant placé sa flotte , consistant en quinze vaisseaux de ligne & en frégates , entre la terre d'Asie & les isles Spalmadores , attendoit dans une galère l'apparition des Russes , suivant l'usage des amiraux ottomans qui , dans les combats se tiennent toujours sur un de ces bâtimens à rames , pour pouvoir se porter plus aisément , & donner leurs ordres par-tout où leur présence est nécessaire

Lorsque les frégates signalèrent la flotte ennemie , Hufsan-Bey envoya , à plusieurs reprises , demander au Capitan-Pacha la permission de mettre à la voile , & ne put jamais l'obtenir. L'amiral Spiritow attaqua le vaisseau amiral

• Il est vrai que depuis la paix , l'infatigable

turc, dès qu'il fut à sa portée. Le combat fut long & opiniâtre; Hussian l'ey à l'ancre, sans pouvoir faire aucun mouvement, essuya pendant plus de quatre heures le feu du vaisseau ennemi, qui lui lâchoit une bordée, & après l'avoir dépassé, revroit de bord pour lui donner l'autre. Son immobilité empêcha d'en éviter aucune; & il y répondoit de son mieux, lorsqu'un hasard heureux sembla vouloir le favoriser. Quatre vaisseaux de ligne turcs mettent à leur première batterie quatre ou six canons d'un énorme calibre, portant des boulets de pierres de plusieurs quintaux. Un de ces boulets emporta le gouvernail du vaisseau Russe qui, ne gouvernant plus, dériva vers le turc. Hussian-Bey craignant que la drive ne le portât plus loin & ne s'opposât au dessein qu'il avoit de l'aborder, fit le seul mouvement qu'il pouvoit faire sans contrevenir à l'ordre que le Capitan-Pacha avoit donné de demeurer à l'ancre, il se toua sur son cable, en se tenant toujours dans la direction de l'ennemi pour tâcher de le recevoir par son travers. Cette manœuvre lui réussit; les deux vaisseaux furent bientôt l'un contre l'autre, & accrochés par leurs agrès. Hussian se présenta à l'abordage, & reçut plusieurs blessures, malgré lesquelles il étoit sur le point de pénétrer dans le vaisseau ennemi, & de s'en emparer, lorsque les Russes prêts à succomber à cette attaque, ne voyant pas de moyen de pouvoir, sans gouvernail, se tirer au large, prirent le parti désespéré de lancer l'artifice dans le Turc, qui s'enflamma sur le champ. Hussian fut alors forcé de renoncer à l'abordage pour donner tous ses soins à son propre bâtiment, mais le Russe prit feu dans le même

Hussan Pacha , grand amiral actuel de l'Empire (1) ;

tems : l'incendie devint commun & faisoit les plus rapides progrès. L'Amiral Spir'tow voyant la chose entièrement désespérée se sauva dans son canot avec vingt-quatre personnes, au nombre desquelles étoient l'amiral, son fils, & le comte Théodore Orlov. Hussan fit encore quelques inutiles efforts pour tâcher de sauver son vaisseau ; mais abandonné par son équipage qui se jettoit à la mer, il finit par s'y jeter lui-même, & fut assez heureux pour échapper à la terrible explosion des deux vaisseaux qui sautèrent un instant après à peu de distance l'un de l'autre, il eut encore assez de courage & de force, malgré ses blessures & ses fatigues, pour arriver à terre avec l'aide d'un débris & le secours d'un ami intime. Le vaisseau turc portoit quatre-vingt-dix canons de bronze & avoit à bord une caisse de cinq cents mille roubles. Ce fut quelques-tems après que Hussan-Bey fut fait Capitan-Pacha.

(1) Il ne l'est plus aujourd'hui ; le vingt avril mil sept cent quatre-vingt neuf, treize jours après la mort d'Adul-Hamet, Hussan-Pacha a été destitué de sa charge de grand amiral, & nommé Seraskier de l'armée Russe, destinée à reprendre Ouzakof. Il a été honoré en même tems du titre de Beglier-Bey de Romélie, & a eu pour apanage le riche gouvernement de Kutahé. Ce n'est point une disgrâce qu'il a éprouvée en perdant le commandement de la marine ottomane. Le sultan, en lui annonçant ses intentions lui a écrit une lettre conçue dans les termes les plus honorables & les plus flatteurs. Son successeur est Hussein-Bey, ci-devant vice-amiral, né à Candie, le plus ancien officier de la marine ottomane, & jouissant de l'estime de son corps.

a fait des efforts incroyables pour rétablir la marine. En trois ans de tems il a fait construire dans le seul chantier de Constantinople quarante vaisseaux de ligne , & les a mis en état de servir au premier moment. Il en a fait bâtir en même tems un grand nombre d'autres dans différens ports ; mais quelques-uns , par le défaut d'officiers expérimentés , ont déjà péri dans la mer noire ; & dans ce moment les Turcs n'ont pas la moitié des vaisseaux dont ils auroient besoin pour garder les mers , les côtes , les provinces maritimes & les isles de leur vaste Empire.

Les principaux officiers qui commandent la marine , ont en général peu de connoissance des affaires navales. Le grand amiral dont je viens de parler , est un des personnages les plus respectables de l'Empire. Il est né à Alger. Il a donné des preuves inouïes d'une bravoure extraordinaire , & son sang-froid égale son intrépidité. Il a une expérience rare de ce qui regarde la construction & l'armement des flottes ; mais son emploi ne va pas plus loin qu'une inspection générale de ces mêmes flottes & de leurs destinations. L'honneur de les commander est confié malheureusement à d'autres , & d'après ce que j'ai vu dans la dernière guerre , il ne peut être en de pires mains. Presque tous les officiers m'ont paru à bord de leurs vaisseaux , ignorans , indolens ou lâches.

Ils craignoient l'approche du moindre bâtiment russe, & employoient les excuses les plus ridicules & les plus frivoles, pour éviter de s'exposer à combattre. Quand ils y étoient forcés par l'impossibilité de faire autrement, ils se tenoient aussi éloignés qu'ils le pouvoient; & dès qu'ils en trouvoient l'occasion, ils fuyoient toutes voiles dehors, & cherchoient à gagner le premier port (1).

(1) Il y a peut-être de l'exagération dans ce tableau; mais quelques faits récents semblent l'appuyer. La guerre actuelle entre la Porte, la Russie & l'Autriche en a fourni quelques exemples qui semblent l'appuyer, & qui ont obligé le Capitan-Pecha à faire de grands exemples de sévérité sur la flotte qu'il commandoit dans la mer noire. Dans le premier combat qu'il donna en 1788 sur cette mer où son escadre légère fut si maltraitée en voulant remonter le Boristhène, il brûla lui-même la cervelle à un capitaine, & en fit étrangler deux autres. Au commencement d'un autre qu'il donna ensuite & dans lequel il força les Russes à se réfugier à Sébastopol, s'apercevant que le commandant d'un de ses plus gros vaisseaux, évitoit d'approcher l'ennemi, il le fit pendre à son grand mât, où il resta en spectacle aux deux armées pendant tout le combat. Au reste Hussian-Pacha parvenu par ses belles actions au grade de grand amiral, n'a pas voulu qu'il ne fut pour lui qu'un vain titre. Il n'abandonna pas à ses lieutenans l'honneur de courir à la gloire en bravant les dangers; il rechercha & saisit toutes les occasions de commander lui-même, & d'employer au service de l'Empire le courage & les talens auxquels il doit son élévation.

Chaque vaisseau a un capitaine qui le commande ; & deux principaux officiers sous lui , le maître & le contre-maître ; il y en a outre cela plusieurs subalternes , dans lesquels sont compris les pilotes.

Le *Terskana Amini* , ou lieutenant du grand amiral , commande ordinairement la flotte dans une expédition , ou quand elle est à la voile pour croiser sur les côtes.

Les capitaines de galères sont appelés Beys ; ils sont tous très-riches , appartiennent aux meilleurs familles , & sont en général pachas à deux queues. Leurs appointemens & l'entretien de leurs vaisseaux sont assignés sur les revenus de certaines terres. Quelquefois on y pourvoit autrement , en leur donnant le gouvernement de quelques places maritimes , telles que Mitilène , Rhodes , Chio , &c. Le gouvernement fournit aussi le corps de la galère , & une certaine somme pour l'armer ; mais l'équipement , les provisions & les hommes doivent être procurés par le Bey.

Les Turcs ont pareillement des galiotes & d'autres petits vaisseaux qu'ils appellent *cungiabai* , presque semblables aux brigantins , qui sont très-utiles dans la navigation de la mer noire , parce qu'ils sont légers & qu'ils tirent peu d'eau. Tous les petits bâtimens sont sous la direction du *Menexi-Bey* , ou général des galères , qui a pour son traitement les

revenus

revenus de quelques-unes des meilleures terres de l'Archipel.

Il est très-singulier & très-remarquable que les commandans de cette classe inférieure de la marine, ont la préférence sur ceux qui ont sous leurs ordres les vaisseaux du premier rang & même les grandes flottes. Si l'on en demande la raison, les Musulmans répondent qu'elle est fondée sur l'antiquité de leurs galères, dont ils ont fait usage avant de construire d'autres bâtimens.

Des différens rangs des vaisseaux de guerre turcs, du nombre de leurs canons & de leurs équipages,

La marine turque est composée de trois rangs différens. Ceux du premier sont à trois ponts; leur longueur est de soixante aunes, & l'aune de l'arsenal de Constantinople est de deux pieds & demi géométriques. Chacun de ces vaisseaux porte cent six canons de bronze, & pour rendre ces pesantes machines un peu maniables, les mâts & les voiles sont d'une extrême grandeur. Les équipages montent à douze cents hommes appelés Lévantis, outre cent Grecs qui sont chargés du soin des cordages. Les gages des Lévantis sont de soixante piastres pour six mois; ils sont renvoyés après ce terme pour les

six mois d'hiver ; & ils ne reçoivent rien pendant leur absence. Ils sont encouragés par l'espérance d'une pension à vie qui ne manque jamais à celui qui s'est distingué par quelque action signalée.

Les vaisseaux du second rang sont appelés sultanes ; ils portent trente-quatre aunes de long , & sont montés de soixante - six canons , huit cents Lévantis & cent Grecs. Les caravelles composent les vaisseaux du troisième rang ; elles ont quarante aunes de longueur ; elles sont construites comme les frégates , & portent trente-six à quarante-cinq pièces de canon. Leurs équipages consistent en deux cents Lévantis & trente Grecs.

Les vaisseaux ottomans sont presque tous bâtis par les Grecs de l'Archipel ; & quoiqu'ils manquent totalement de théorie , qu'ils ignorent parfaitement toutes autres règles que celles de la pratique , les vaisseaux n'en sont pas moins bien construits ; leur beauté & leurs proportions sont telles qu'ils ne sont surpassés par aucun de ceux des nations les plus éclairées de l'Europe. Toute la partie du corps du bâtiment qui est sous l'eau est en chêne ; les ouvrages supérieures sont en sapin , ce qui les rend plus légers & moins dangereux aux équipages un jour d'action , parce que le sapin ne rompt pas en éclat comme le chêne. Les parties extérieures sont

jointes aux intérieures par des chevilles de bois dur.

Tel est l'ordre général de la construction des vaisseaux de guerre turcs ; mais l'avarice & la perfidie des constructeurs leur font violer toutes les loix : la superstition s'y joint aussi ; car les Grecs sachant que ces vaisseaux doivent être employés par des Mahométans contre les Chrétiens , ont soin d'introduire des pièces de bois pourri & des planches rompues dans les parties cachées , où ils se flattent qu'on ne les découvrira pas. Les entrepreneurs , pour multiplier leurs profits , substituent des chevilles de bois par-tout où ils devoient employer de longs cloux de fer.

Outre ces fraudes générales , les circonstances suivantes contribuent à rendre leurs vaisseaux moins durables que ceux des autres nations. Leurs mâts sont composés de plusieurs pièces de bois liées l'une au bout de l'autre , & assujetties avec des fers. Les voiles sont de toiles de coton ; elles prennent mieux le vent & sont plus maniables que celles de chanvre ; mais elles durent moins , se déchirant facilement , & sont bientôt hors de service. Leurs cordages sont mauvais , & ne peuvent servir la moitié du tems que servent les nôtres ; ils ont aussi moins de force. La quantité de suif qu'ils y emploient pour en faciliter le travail , est incroyable. Ce qu'ils en con-

sonnent au corps du bâtiment , comparé avec ce qu'on emploie dans les chantiers des autres pays , est dans la proportion de cinquante livres pesant à une. Cet article seul fait une dépense énorme dans la construction de leurs flottes.

De l'arsenal de Constantinople.

L'arsenal de la marine à Constantinople est dans le faubourg de Galata , faisant face au sérail , & à cette partie où la ville commence à s'élargir. Partie en est consacrée à la construction des gros vaisseaux , & partie à celle des petits. On y a élevé un dôme très-vaste pour les mettre à l'abri des injures du tems pendant qu'ils restent sur les formes. Mais soit par usage , soit par convenance , les gros sont toujours construits en plein air , & on ne bâtit sous ce dôme que les galères & les galiotes.

Tous les magasins sont dans l'enceinte de l'arsenal , qui a environ trois mille de circonférence ; ils sont défendus contre le feu & les voleurs par une forte muraille en pierres , & ils sont couverts de plomb. Leur nombre s'est considérablement accru depuis quelques années ; ils sont pleins de toutes les espèces de matériaux nécessaires à la construction , l'équipement , l'armement & l'approvisionnement des flottes.

Ce court détail de l'arsenal étoit nécessaire ici pour préparer à l'article qui va suivre ; j'y reviendrai dans la description générale des édifices de Constantinople.

Du département du Capitan-Pacha.

Le capitan-pacha , ou grand amiral , demeure dans l'arsenal dont il a le commandement & l'inspection suprême. Le *Terskana-Amini* , ou le pourvoyeur de la flotte , doit s'y établir pendant son absence. Le devoir du premier est de fournir les magasins , & d'avoir toujours prêt tout ce qui est nécessaire pour construire , équiper & armer une escadre. C'est sa faute s'il manque quelque chose , & dans ce cas il est sûrement déposé , & quelquefois étranglé. Il peut se procurer à un prix modéré le bois , le fer , la toile , qui se trouvent en abondance à une très-petite distance de la capitale.

Il est aussi chargé de procurer des matelots en tems de guerre , & ces derniers ne manquent pas , puisque la seule ville de Constantinople en peut fournir trente mille , & que l'Archipel en est peuplé. Il est cependant vrai qu'il fut obligé dans la dernière guerre de forcer à ce service des artisans & des petits marchands ; mais la disette qui occasionna cette violence , ne vint que de la faute du gouver-

nément qui avoit manqué à ses engagemens vis à-vis des gens de mer , en ne leur payant point les gages qui leur étoient dûs pour leur service précédent. Cette circonstance a beaucoup contribué au déclin de la force maritime de l'Empire.

Une autre méthode employée par la Porte pour suppléer au défaut des matelots , est d'obliger les isles de l'Archipel à fournir selon l'ancienne coutume un certain nombre de vaisseaux & de marins. Les autres secours qu'elle a droit de demander en tems de guerre à ceux qui dépendent d'elle , sont les suivans : Quatre vaisseaux d'Alger complètement armés & équipés , trois de Tripoli , & trois de Tunis , vingt-quatre cajrines d'Egypte. Ces derniers sont des vaisseaux marchands en tems de paix ; mais en tems de guerre on les convertit en vaisseaux armés , montant cinquante canons & ayant six cents hommes d'équipage , supérieurs en bravoure & en intelligence des manœuvres à tous les autres gens de mer qui sont à son service. Cependant de tous ces secours à peine en arriva-t-il un seul dans la dernière guerre , parce qu'on craignoit peu le ressentiment de cet Empire autrefois redoutable. Les états de Barbarie s'excusèrent sur des prétextes frivoles ; une seule cajrine fut envoyée d'Egypte ; & les Dulcignotes furent le seul peuple

qui eut le courage ou la fidélité de mettre en mer une flotte qui marcha contre l'ennemi ; mais elle fut battue & dispersée par l'escadre russe , aux ordres du vice-amiral Elphinston.

CHAPITRE XX.

Etat des forces militaires que l'empire ottoman peut lever en cas d'une nouvelle guerre.

JE commencerai par l'infanterie , parce qu'en Turquie elle a la préférence sur la cavalerie.

Les Janissaires devoient être au nombre de mille dans chaque chambre ou régiment , & il y en a cent soixante ; ils devroient par conséquent former cent soixante mille hommes ; mais comme on a déjà observé que l'anarchie & l'indolence qui règne dans ce corps ont détruit toute discipline , à quoi il faut ajouter que l'avarice de l'administration en a diminué le nombre , je ne puis les porter d'après une vérification faite qu'à sept cents hommes par chambre , ce qui pour cent soixante monte à 112,000.

Les canoniers qui doivent être au nombre de dix-huit mille n'étant pas si mal disciplinés , peuvent être portés sûrement à

12,000.

Les bombardiers en tems de paix sont réduits à six cents ; mais en tems de guerre ils sont portés à

2,000.

126,000.

ti-contre

116,000.

Les Bostangis qui gardent le pavillon
du sultan sont au nombre de

12,000.

Les Mektérégis, quand le sultan se
met en campagne, montent à

6,000.

Les Sérigias, calculés selon les revenus
des pachas, ne devroient être que de trois
mille hommes; mais comme au moment
d'une rupture ils font des efforts extraor-
dinaïres pour montrer leur loyauté au grand
seigneur, on peut les évaluer sans crainte
d'exagérer à

6,000.

La milice du grand Caire monte tou-
jours à

6,000.

Total. 156,000.

TROUPES DE MARINE.

Le nombre des Lévantis ou soldats de marine ne
peut être exactement fixé, parce qu'il dépend de la
quantité de vaisseaux mis en commission; mais
comme il y a rarement moins de quarante vaisseaux
de ligne prêts à mettre en mer, je compterai seu-
lement huit cents Lévantis pour chaque, ci

32,000.

Les caravelles ou frégates sont ordinaï-
rement au nombre de vingt; le complet
de leurs équipages est de trois cents pour
chaque, ainsi

6,000.

Il y a quarante galères & cent cinquante hommes sur chaque. 8,000.

Cent galiotes & carjiabarres portant soixante homme chacune. 6,000.

Total. 50,000.

En y joignant le nombre ci-dessus. 156,000.

Nous aurons pour le total de l'infanterie. 206,000.

C A V A L E R I E.

Les Spahis, comme ils diminuent peu, peuvent dans l'occasion être estimés à 10,000.

Les Zaims & les Timariots à 123,570.

Les Gebesis ou Cuirassiers à 18,000.

Les Segbans qui, comme les Serigias dans l'infanterie sont fournis par les pachas, s'accroissant par les mêmes causes, je les compterai selon les revenus des pachas à 4,000.

Les Monlagis en comptant vingt Beys à trois queues entrant en campagne, & obligés d'en amener trois cents avec eux, sont 6,000.

Les Géomellis ou volontaires, en les évaluant d'après l'expérience du passé, sont au moins 5,000.

166,570.

<i>ci-contre</i>	166,570.
La cavalerie tartare d'après un calcul modéré.	60,000.
Total de la cavalerie.	226,570.
Ajoutez à ce nombre le total de l'infanterie montant à	206,000.

La force militaire de l'empire Ottoman s'élèvera en tout à 432,570.

Comme il est évident par les différentes destinations de ces troupes que cet immense corps ne peut composer une seule armée, je ferai les réductions nécessaires pour montrer d'un coup d'œil quelles sont les forces de terre que le grand seigneur peut opposer à un ennemi ambitieux qui fait journellement des incursions dans ses domaines, dont il a déjà démembré plusieurs parties considérables. On s'étonnera peut-être de l'indifférence des princes chrétiens qui ne considèrent pas que l'impératrice des Russies, si on la laisse continuer comme elle a commencé, tente évidemment en Europe à cette monarchie universelle à laquelle on accusait Louis XIV d'aspirer, & qui réunissant les principales puissances contre lui, fit couler le sang de plusieurs millions d'hommes, & coûta tant de trésors.

Si cette souveraine s'empare un jour de Constantinople, & en fait le siège du gouvernement de l'empire Russe, les états intéressés au commerce du

levant pourront se le voir arraché , & l'Angleterre en particulier pourra regretter amèrement la faute politique qu'elle a faite , en laissant passer au service de cette cour quelques - uns de ses plus habiles constructeurs , & un de ses meilleurs hommes de mer pour en commander les flottes.

	hommes.
Déduction des forces de la marine.	50,000.
Pour la garde de Constantinople.	20,000.
Pour les gardes & garnisons des autres villes & forteresses de l'empire.	100,000.
Total.	170,000.

Il ne reste donc pour entrer en campagne que

262,570*

Si le sultan commande l'armée en personne , ou même si c'est le grand vizir , ce nombre d'hommes

(1) On prie le lecteur de comparer cet état de forces militaires de l'empire ottoman avec l'esquisse imparfaite qu'en a donné Sir-James Porter. Il doit observer aussi que les ambassadeurs des princes étrangers sont de toutes les personnes qui résident à la Porte , les moins propres à rechercher & à obtenir des éclaircissemens sur le gouvernement Turc. Sir-James Porter le reconnoît lui-même. *Il est très-difficile , dit-il , de parvenir à des informations en Turquie , les questions déplaisent à ceux à qui l'on en fait , & ils n'y répondent pas.* OBSERVATIONS , &c. page. 2.

est considérablement accru , parce qu'ils sont suivis de toute la cavalerie ordinairement à la suite de l'administration , & par un grand corps d'artisans de la capitale. Cette multitude mêlée monte au moins à cinquante mille hommes ; mais ils ne font que nombre , & n'ajoutent rien à la force de l'armée ; c'est par cette raison que je ne l'ai pas fait entrer dans mon calcul.

Pour ne rien omettre de ce qui peut satisfaire mes lecteurs sur un sujet aussi curieux , je joindrai ici un ordre général de bataille d'après un mémoire du grand vizir que j'ai eu l'honneur de servir en qualité de secrétaire sous le règne précédent.

ORDRE DE BATAILLE.

Vingt mille Janissaires armés de mousquets & de cimeterres , & les deux Pachas d'Alep & de Damas avec les troupes de leurs provinces respectives , ont l'honneur de former l'avant-garde.

Le Beglier-Bey de Romélie avec ses Sangiachs & leurs troupes couvrent le flanc gauche.

Les Pachas de Caramanie & d'Erzerum , avec les Spahis-Oglans de l'enseigne rouge , forment l'aile droite.

Les Pachas de Diarbékir & de Kars avec les Spahis forment l'aile gauche.

Les autres Pachas filent de la droite à la gauche ; selon l'ordre de leur préséance , & les quatre plus

anciens (qui sont toujours fixés par la date de la conquête de leurs provinces) sont portés à l'arrière.

C'est dans le centre de cette arrière-garde qu'est placé le pavillon du sultan, qui est toujours servi par ses pages, & qu'accompagnent une bande de musiciens qui ne cessent de jouer de leurs instrumens pendant la bataille.

Les sultans ne s'embarrassent plus comme ci-devant de leur harem. On a généralement observé que quand les sultans les accompagnoient à l'armée, les campagnes étoient toujours malheureuses. Ils se contentèrent en conséquence de prendre avec eux une demi-douzaine de filles esclaves qui n'ont point de suite.

Les monarques Persans n'ont pas renoncé à la coutume de conduire dans leur train leur sérail tout entier.

La parade & le luxe des armées orientales sont toujours portés au plus haut degré, & leur sont quelquefois funestes.

Il n'y a pas moins de quarante mille hommes employés uniquement, quand le grand seigneur est à l'armée, à garder sa tente & l'étendart impérial. Ils ne prennent aucune part à l'action, à moins que l'ennemi ne fasse une attaque directe contre leur quartier, & ils n'agissent que lorsqu'il s'agit de défendre la personne de leur souverain, ou de l'assister dans sa retraite.

Si les Turcs parvenoient à observer seulement une partie de l'économie , de l'ordre & de la discipline qu'ils ne peuvent s'empêcher de remarquer dans les armées de leurs ennemis, la chute de leur empire seroit plus douteuse, ou du moins plus reculée qu'elle ne paroît l'être dans les circonstances actuelles.

C H A P I T R E X X I.

Du système de la politique générale des Turcs.

IL est difficile de donner une juste idée du système politique des gouvernemens absolus, parce qu'ils n'ont point de principes fixes, & que tout y dépend ordinairement du caprice des souverains, ou des intérêts particuliers de ceux qui l'entourent. Les monarques sont si passionnés d'un pouvoir qui, de leur volonté & de leur bon plaisir fait la loi suprême, qu'il est quelquefois dangereux à un écrivain de développer ses sentimens sur le despotisme, même dans les pays où l'autorité du prince est réglée par les loix. Cette considération cependant ne m'obligera jamais à sacrifier la vérité.

L'histoire que j'écris est celle de Turquie ; elle abonde malheureusement en exemples de guerres injustes & sanglantes, ainsi qu'en révolutions singulières opérées par les plus petites causes, l'humeur & le caprice des princes, ou les passions de leurs ministres. On est forcé d'avouer que ce sont ces derniers qui ont souvent détourné les bonnes intentions, & perverti la droiture des premiers. Si, dans les gouvernemens monarchiques les plus libres, on

on peut violer les meilleures maximes; si l'on y est sujet à ne pas prévoir les suites des changemens de système; si l'on y est exposé aux irrégularités politiques, & quelquefois aux fausses & vaines idées d'un ministre, doit-on s'attendre à trouver quelque principe fixe de gouvernement dans un état despotique, tel que l'Empire Ottoman, où toutes les propriétés & les vies même des sujets sont à la merci des souverains.

Ces observations prouvent la difficulté de donner un tableau exact & complet du système de la politique de la Porte; mais j'ai eu des occasions qui ont manqué aux autres écrivains, de découvrir les causes secrètes de plusieurs affaires publiques, & j'en poserai fidèlement ici ce qui est venu à ma connoissance pendant un séjour de plusieurs années dans ce pays.

Mais avant d'aller plus loin, il est peut-être nécessaire de réfuter ici Sir James Potter, qui, après avoir résidé quinze ans à la cour ottomane en qualité de ministre d'Angleterre, a contredit tous les écrivains qui ont traité du gouvernement turc, & s'est donné beaucoup de peine pour persuader à ses compatriotes qu'il n'est pas despotique. Les premiers traits que je présenterai du tableau, convaincront du contraire; en même tems jettons un coup-d'œil sur ses preuves.

La principale est tirée de l'histoire d'une vieille femme qui refusa de se défaire de sa maison , qu'un grand vizir desiroit abattre pour agrandir une place qui avoit paru trop étroite pour contenir le peuple dans un jour de réjouissance. Comme elle persisteroit dans son refus , le souverain répondit à son ministre qui sollicitoit de lui un ordre absolu : *Je ne le puis ; c'est sa propriété.* Mais si le même souverain avoit demandé sa tête & celles de tous ses parens , elles auroient été apportées à ses pieds en peu d'heures , sans qu'on fût pour quel crime , sans même qu'on s'en informât , & il est vraisemblable qu'il s'en seroit fait moins de scrupule que de s'emparer de sa maison. Le pouvoir de l'en chasser n'étoit pas ce qui lui manquoit ; mais des motifs secrets , inconnus à Sir James Porter , pouvoient rendre cette entreprise imprudente alors.

Il est certain que les têtes sont coupées en Turquie avec aussi peu de façon qu'en met un jardinier anglois à élaguer les têtes de ses choux sur leurs tiges , & souvent sans aucune raison apparente. Si ces exécutions n'étoient pas regardées comme un usage commun dans le sérail , dans la ville & dans les provinces , les révolutions seroient encore plus fréquentes de nos jours qu'elles ne l'ont été dans aucune des anciennes périodes de l'histoire turque.

Est-il nécessaire d'ajouter quelque chose pour démontrer que le gouvernement ottoman est un des plus despotiques de la terre ? En reprenant le fil de mon ouvrage , je présenterai les preuves les plus convaincantes.

Le gouvernement turc , à proprement parler , est fondé sur la servitude ; c'est un pays d'esclaves , où il n'y a d'hommes libres que les étrangers qui y voyagent ou qui y résident pour des affaires de commerce , pour leur plaisir ou pour leur curiosité , & qui sont sous la protection des ministres de leurs pays respectifs , ou sous la garantie d'alliances puissantes , celle des traités , ou de l'intérêt même des Turcs. Toutes ces causes concourent à exempter les étrangers des actes d'autorité & de violences que le gouvernement exerce sur tous les sujets de l'Empire.

Le grand seigneur lui-même est toujours le fils d'une esclave du côté de sa mère ; les fils , les frères , les neveux , tous les parens enfin du monarque régnant sont ordinairement renfermés dans une espèce de prison , où quelques-uns sont étranglés & les autres retenus dans les fers , jusqu'à ce qu'une révolution ou une vacance les fasse monter sur le trône.

Toutes les personnes qui appartiennent au sérail , y demeurent en captivité pendant trente ou quarante

ans, avant qu'on leur permette de le quitter ; & dans ce cas même , il y en a très-peu , en proportion de leur grand nombre , qui obtiennent cet avantage & celui d'être élevés aux emplois du gouvernement. Toutes les femmes à l'exception d'un très-petit nombre , sont enfermées pour la vie , dans une prison qui ne diffère des autres que par sa magnificence & le vaste espace qu'elle occupe. La plupart de ceux qui remplissent des emplois honorables & lucratifs dans l'empire , quoique nés libres de parens chrétiens , ont été enlevés dans leur enfance , par la violence ou par la ruse , & vendus d'abord au sérail. Les individus particuliers doivent presque tous leur naissance à une femme esclave , & les frères d'une même famille le sont généralement les uns des autres ; les aînés étant les maîtres des cadets.

Toutes les personnes nées ou élevées dans l'esclavage peuvent prétendre aux premières dignités de l'état ; mais cette perspective est si incertaine , qu'aucun pere Turc ne pense à instruire ses enfans dans la science du gouvernement. Il ne leur donne au contraire que la même éducation qu'il a reçue. De cette manière , les sultans montent sur le trône , les ministres prennent les rênes du gouvernement , sans avoir aucuns principes de sagesse politique , ajoutons à cela le pouvoir absolu des souverains qui

quoiqu'ils aient quelquefois difficilement le sens commun, ont le droit de faire des loix irrévocables, dont la violation coûte infailliblement la tête à celui qui l'enfreint. La vertu & le vrai mérite sont rarement récompensés, tandis que le vice, l'agrément frivole & quelquefois dangereux, frayent la route aux plus hauts emplois.

Les ministres sont fréquemment changés ; & cela occasionne la confusion de toutes les idées politiques, & les absurdités les plus grossières, parce que ceux qui entrent en place s'obstinent toujours à détruire les réglemens de leurs prédécesseurs, dans la persuasion que leur propre volonté est la meilleure.

Au milieu de toutes ces circonstances défavorables, nous trouverons cependant quelques arrangemens utiles, fondés à la vérité sur la coutume & la pratique, plutôt que sur des maximes qui méritent notre attention ; on en trouvera aussi quelques-uns qui, s'ils étoient transportés dans certaine contrée chrétienne, perfectionneroient leur administration intérieure.

Il y a six objets généraux compris sous l'idée d'un gouvernement bien réglé. Je suivrai, en les traitant, l'ordre dans lequel ils sont considérés & pratiqués dans l'administration ottomane.

P R E M I E R O B J E T.

Il regarde l'économie publique, & il faut avouer que toute la prévoyance, & toute la prudence qu'on peut désirer dans les pays les plus civilisés & les mieux gouvernés, ne sont point négligés en Turquie. Une grande promptitude à recevoir l'argent public, & l'attention la plus vigilante à le recueillir & à le conserver, caractérisent les ministres des finances turques. Ils ont une adresse qui leur est particulière à n'imposer que des taxes qui n'exciteront point de dégoût, & une célérité étonnante à les supprimer au moment où ils s'apperçoivent du mécontentement du peuple.

Mais pour contrebalancer ces usages prudents; ils en ont d'injustes & cruels, qui n'existent chez aucune nation. Le sultan est l'héritier universel de tous ses sujets après leur mort; & s'il le juge à propos, il peut laisser seulement à l'aîné, de quoi fournir médiocrement à sa subsistance. Dans ce cas, ses frères & ses sœurs deviennent esclaves. Il est vrai que cette loi oppressive n'est jamais exécutée à la rigueur; mais elle existe, & elle n'en est pas moins un droit du souverain.

Quoique cette loi du despotisme ait l'apparence d'une loi économique, puisque la valeur des effets dont le prince hérite, est versée dans le trésor

public, son principal objet est de soutenir le pouvoir arbitraire du monarque. Il use cependant rarement de ce droit, à moins que le décédé ne soit très-riche, ou qu'il n'ait rempli un poste considérable. Les souverains ottomans savent très-bien que les grandes richesses mettent les hommes en état de former des partis puissans, des ligues dangereuses, & de se révolter s'ils viennent à être mécontents. C'est pour cette raison principalement qu'ils s'emparent des effets des riches pachas après leur décès, afin que leurs enfans ne puissent, à l'aide de leurs trésors & de leurs créatures, se rendre maîtres dans leurs gouvernemens. En général, ils prennent aussi des mesures pour diminuer les fortunes des pachas pendant leur vie.

Il y a parmi les Mahométans, comme parmi les Chrétiens, des gens qui se croient nés supérieurs au reste du genre humain, parce que ce que l'on appelle un sang noble, coule dans leurs veines. De pareils hommes sont à craindre dans les gouvernemens despotiques à cause de leurs idées vaines & ambitieuses. Les souverains turcs ont grand soin de ne laisser aux héritiers nobles que ce qu'il faut précisément pour conserver & entretenir strictement ce sang précieux puisqu'il est nécessaire à la vie de l'homme & de l'animal, de peur qu'en réunissant la fortune à leur noblesse, ils ne forment

des confédérations capables de contrebalancer son pouvoir.

Les sultans employent une méthode assez singulière , pour réduire les grandes richesses des pachas dont l'influence dans l'empire éveille leur jalousie & les allarmes ; c'est de les forcer d'épouser leurs filles, leurs sœurs ou leurs nièces ; ceux-ci n'osent pas refuser la proposition de s'allier à leurs souverains ; l'usage les oblige à faire de riches présens à leurs prétendues , & après leur mariage , ils doivent entretenir leurs épouses d'une manière convenable à leur naissance.

Cette manière de vider leurs bourses fait prendre en même tems un autre cours à l'ambition de ces hommes dangereux ; au lieu de se mettre à la tête des partis opposés au sultan , ils épousent les intérêts de leur auguste parent ; ils épient la conduite des autres pachas qui ne sont pas dans les mêmes circonstances , & veillent à prévenir leurs intrigues sédicieuses. En disposant ainsi d'une princesse , sans aucune dépense , on remplit deux buts importants. On use d'économie , & on assure la tranquillité de l'état. Pour empêcher en même tems la trop grande extension des successions à la noblesse , la loi exclut des grandes charges du gouvernement , tous les enfans nés de ces mariages.

Plusieurs de ces princesses ont été mariées suc-

cessivement à quatorze ou quinze pachas ; car comme le principal objet de la Porte est de détruire dans les provinces , la puissante influence qui résulte ordinairement des richesses exorbitantes , l'on oblige un pacha de soixante-dix à quatre-vingts ans à épouser une princesse qui souvent n'a pas encore deux mois. Le mari dans ce cas , doit faire toutes les dépenses de son entretien & de sa maison. Il meurt peut-être quelques mois après ; la princesse sa veuve est mariée à un autre plus vieux ou plus infirme que le premier ; & passant ainsi successivement de maris en maris , elle peut aisément dans le cours de quinze ans être devenue veuve d'une douzaine d'hommes qu'elle n'a jamais vus. Quand elle est enfin arrivée à l'âge où elle peut être mariée réellement , on lui donne un époux auquel on la livre , & avec lequel elle demeure constamment comme ses autres femmes. Ces dames sont appelées sultanes ; & pendant les mariages précoces dont j'ai parlé , elles ont un hôtel séparé du sérail , dans lequel elles vivent , mais qui doit toujours être ou à Constantinople , ou dans ses environs.

Une autre maxime d'économie politique est de changer fréquemment les principaux officiers de l'état , parce que chaque nomination d'un nouvel officier , ou chaque fois qu'il est promu à un poste plus élevé , il est obligé de faire des présens très-

considérables au Sultan. Le peu de tems que les ministres occupent leurs places , ne leur permet d'adopter aucune idée contraire à cette obéissance aveugle de l'esclavage , qui est le soutien du despotisme. Pour s'indemniser des grandes dépenses qu'ils ont faites en présens , ils oppriment & pillent le peuple qu'ils gouvernent ; & cela conçoit à l'accomplissement d'un des principaux buts des gouvernemens arbitraires , qui est d'accabler le peuple sur-tout dans les provinces , afin de l'accoutumer à porter le joug sans murmurer.

La Porte paroît avoir également un autre but en vue , en permettant aux gouverneurs des provinces de les piller. On sait qu'on ne peut mettre aucunes bornes à l'avidité insatiable des richesses ; aussi quand quelques pachas & leurs sangiahs ont poussé trop loin leurs excès pour en ramasser une plus grande quantité & plus promptement , de peur de n'en avoir pas le tems avant de perdre leurs places , ils les perdent en effet avec leurs têtes ; le sultan par cet acte de justice apparente , manifeste de l'amour pour ses peuples , & remplit en même tems ses coffres par la confiscation des biens des coupables.

Les gouverneurs des provinces sont sacrifiés ainsi dans deux circonstances seulement : la première quand le peuple ne pouvant plus soutenir leur

tyrannie est prêt à se révolter ; la seconde quand le trésor impérial est vuide. On ne peut disconvenir que cette conduite ne soit le comble de la cruauté ; mais il faut avouer aussi que dans un gouvernement despotique , ces moyens politiques qui ne sont pas délicats n'en remplissent pas moins leurs buts , & ont leur adresse. Le prince employant ses gouverneurs en qualité de ses commissaires & de ses agens , à recueillir pour lui de l'argent dans tout l'Empire , n'a point l'air de vexer lui même ses sujets , & se donne au contraire celui de la bienfaisance & de la justice , en punissant de mort ceux qui ont encouru sa disgrâce , en mécontentant le peuple par leur trop grande rapacité , & ayant toujours un trésor en réserve pour ces exécutions sanglantes & lucratives , il lui est facile de conserver l'affection des habitans de Constantinople du lieu de sa résidence , en abolissant quelques-uns des impôts sous lesquels ils gémissent , au moment où la douleur , qu'il n'écoute pas , est prête à faire place au désespoir qui peut devenir redoutable.

S E C O N D O B J E T .

La seconde branche du système de la politique ottomane regarde les intérêts de l'état au dedans & au dehors. Aucun peuple n'a possédé l'art de la dissimulation à un plus haut degré que les Otto-

mans d'aujourd'hui. Ils savent faire à propos le sacrifice de leurs passions les plus chères, l'orgueil & l'avarice, à leurs intérêts. Ils ont une dextérité particulière à découvrir ceux avec qui il est nécessaire de faire la paix, où de contracter des alliances, à saisir les momens où l'on peut agir sans négocier, & ceux où il faut parler & dire des mots sans signification précise. Dans toutes les situations politiques, ils savent parfaitement ce qu'ils ont à faire, quand & comment où sont nécessaires la publicité & le secret, ces grandes ressources de la plupart des opérations ministérielles.

C'est une idée absurde que celle qui s'est répandue trop généralement que les Turcs sont colères & intraitables ; nul peuple au contraire n'est plus souple, aussitôt que cela convient à ses intérêts, comme nation, comme individu. Ils se soumettent aux plus grossières insultes pour gagner un point favori ou un objet intéressant, & avant de terminer cet ouvrage, je donnerai quelques exemples frappans de la vérité de cette observation dans leur conduite avec la Russie.

Ils ne publient des affaires publiques que ce qu'ils jugent propre à amuser le peuple, & rien de plus. Ils mêlent alors si adroitement la vérité avec le mensonge, que celui-ci prend l'apparence de celle-là dont il est impossible de le distinguer. Trompés

ainsi à plusieurs périodes de la guerre , le peuple se croyoit triomphant & victorieux au moment où il étoit pour ainsi dire environné par les ennemis & battu de tous côtés. Au reste , cette conduite est la même par-tout , & les relations isolées de deux puissances en guerre , montrent , quand on les compare , que le même esprit a présidé à leurs rédactions.

J'ai déjà parlé de l'état de leurs milices ; j'ajouterai qu'on ne peut attribuer leurs infortunes dans la dernière guerre qu'à la mauvaise exécution des plans les mieux concertés dans le cabinet. Aucune nation sur la terre ne les surpasse dans la connoissance des circonstances les plus favorables pour commencer une guerre , de la manière dont il faut en diriger les opérations , & quand le moment critique est arrivé , à la terminer par la paix la plus avantageuse qu'on puisse obtenir.

Le cabinet ottoman n'épargne ni soins ni dépenses pour se procurer des lumières exactes & certaines sur les vues & les intérêts de toutes les puissances chrétiennes de l'Europe ; & quand on considère qu'il a rarement des ministres publics dans leurs cours respectives, on n'est pas peu étonné d'apprendre qu'il est plutôt & mieux instruit par ses émissaires que les ambassadeurs étrangers , & qu'il reçoit aussi plus de détails particuliers que le corps diplomatique tout entier. On en vit une preuve remarquable

à Constantinople à la mort du feu roi de France Louis XV. Le grand vizir notifia publiquement cet événement cinq jours avant l'arrivée du courrier qui en apporta la nouvelle à l'ambassadeur de France. Ces émissaires sont des Grecs ou des Juifs, & ils trouvent des moyens de faire parvenir leurs avis à la Porte beaucoup plutôt qu'aucun ministre.

La politique des Turcs sur cet article est admirable ; car la dignité du sultan n'est jamais compromise par aucune action de ces émissaires ; au lieu que si un ministre public reçoit une insulte , le souverain son maître est obligé de la ressentir ; & s'il commet quelque erreur grossière dans la cour où il est envoyé , son maître doit en être responsable. Des hommes obscurs se mêlent d'ailleurs librement avec le peuple sans être connus, & recueillent souvent des informations qui ne seroient jamais données à un ministre avoué. Enfin , l'emploi de ces agens secrets est économique ; il épargne toute cette pompe vaine , cette parade inutile qui accompagnent les ambassadeurs. Cet appareil , cette suite nombreuse , ce luxe , ne servent point aux affaires , qui ne s'en font jamais mieux , & qui se font peut-être souvent plus mal.

J'ajouterai que la Porte est si bien servie par ses agens , que j'ai vu sur la table du grand vizir des états exacts des forces militaires de chacun des plus

puissans princes chrétiens de l'Europe , des tableaux des vaisseaux & des troupes qu'ils peuvent assembler dans un moment de besoin , des détails de leurs démêlés réciproques , des anecdotes intéressantes sur l'administration intérieure de leurs domaines respectifs ; enfin , les portraits de leurs ministres , l'exposé fidèle de leurs foiblesses , de leurs passions dominantes & de celles de leurs maîtres.

Que dire d'une cour si bien informée, où la plus grande partie des hommes sont soldats, où le manque de succès dans les commandans des armées & des flottes est punissable de mort par la loi , dont les mesures enfin sont si bien concertées quand elle commence une guerre ? Comment se fait-il que son empire marche à grands pas vers sa destruction ? C'est que le despotisme & l'avarice de ses administrateurs , l'indolence & la lâcheté des peuples en minent sourdement les fondemens.

Il est possible cependant que dans un pays où tout sujet peut être soldat à son choix , & acquérir par-là de grands privilèges , il s'élève tout à coup un homme de génie , qui tirant parti de la docilité & de la flexibilité de ses compatriotes , ressuscite leur ancienne valeur , les ranime , les conduise à la victoire , aux conquêtes , & leur fasse repousser loin d'eux le joug que veulent leur imposer les Russes qu'ils craignent.

Un changement de système dans le gouvernement des provinces qu'ils peuvent prendre dans la suite ou reconquérir sur l'ennemi , seroit indispensable pour rétablir , s'il n'est pas trop tard , l'ancienne gloire de l'Empire Ottoman. Jusqu'ici les Turcs ont montré une ignorance totale des méthodes employées par les nations civilisées pour assurer leurs conquêtes. Ils ont obligé les habitans des provinces qu'ils ont conquises à une grande distance du siège de leur empire , à quitter leurs foyers , à laisser leur propre pays sans population & sans culture pour venir s'établir dans des provinces plus intérieures , & se soumettre aux loix suprêmes qui gouvernent celles-ci. Cette politique turque a deux objets ; le premier est de prévenir les révoltes ; le second de détourner l'ennemi de tout dessein de les reconquérir , par la difficulté de faire marcher une armée dans des déserts où ils ne trouveroient point de subsistances , & où ils risqueroient de périr faute de nourriture & de quartiers.

C'est d'après ces principes qu'ils ont toujours agi ; & c'est ce qui rend raison de l'observation qu'on fait souvent dans l'histoire ottomane , de leur empressement à faire la paix , lorsqu'ils avoient conquis quelques contrées considérables. Ils vouloient se donner le tems d'en retirer tous les habitans dans le cœur de l'empire , & de les remplacer par une nouvelle

nouvelle population accoutumée à leur domination. Mais en cela ils commettoient une grande erreur. Ils auroient mieux fait de chercher à s'attacher les anciens habitans des terres conquises , & de les amener , par des traitemens doux & des encouragemens , à se soumettre volontairement aux loix & aux coutumes de leurs nouveaux maîtres.

T R O I S I È M E O B J E T .

Cet article regarde la police domestique , dans les moyens d'assurer constamment , au prix le plus favorable , les denrées de première nécessité & les commodités de la vie. Sur ce point le gouvernement turc mérite les plu. grands éloges ; on ne peut employer plus d'attention qu'il ne le fait à tout ce qui regarde l'approvisionnement de Constantinople où règne toujours une grande abondance malgré le nombre immense de ses habitans , qui surpasse celui des capitales les plus peuplées de l'Europe. Ses marchés sont non seulement très-bien fournis , mais à meilleur compte que dans aucune autre ville ; & la variété est telle que l'on peut aisément satisfaire à toutes les demandes du luxe & de la délicatesse. Pour cet effet le gouvernement a soin d'entretenir la meilleure intelligence avec les endroits d'où l'on apporte dans la capitale tout ce qui est nécessaire aux besoins & aux douceurs de

la vie. Il souffriroit de la part des tartares de Crimée des insultes , des outrages & même des séditions sans chercher à s'en venger , parcequ'ils fournissent cette grande ville de quantité de provisions , de fourrages , & c'est pour cette raison qu'il s'attache à se conserver la navigation exclusive de la mer noire , & qu'il a employé tant d'art & dépensé tant d'argent pour gagner les cosaques.

Il faut observer cependant que , depuis la guerre avec les Russes , l'abondance des provisions à Constantinople n'est plus la même , & que les prix de plusieurs articles ont considérablement augmenté. Les choses deviendront infailliblement pires , en conséquence de la révolution qui vient d'avoir lieu ; car si les Russes restent en possession de la Crimée , le monopole des provisions qui est rigoureusement défendu s'établira ; & les habitans ne vivront plus dans l'aisance. La cherté des denrées occasionnera des révoltes , des émigrations ; & voilà un autre coup qui , réunis à tous ceux que l'impératrice de Russie a déjà portés , doit faciliter la subversion éloignée ou prochaine de l'empire ottoman en Europe.

Q U A T R I È M E O B J E T.

Il est entièrement relatif aux loix. Partout elles sont la base de la justice qui assure la tranquillité

universelle & le bon ordre en Turquie, elles semblent avoir un but différent; les apparences sont bien les mêmes; mais la manière de les exécuter est aussi différente de celle des autres nations, que les effets qu'elles produisent.

La dispensation des loix turques, au lieu de maintenir la justice & l'équité tendent uniquement à maintenir les trois principaux objets de la politique ottomane, qui sont le pouvoir absolu du prince, l'oppression du peuple & l'enrichissement du trésor impérial.

Toutes les loix relatives à la procédure, se réduisent aux dépositions des témoins; aucune autre preuve n'étant admise on achète celle-ci, & on la trouve à tout prix. Le gouvernement ne se dissimule point que cette méthode est subversive de toute justice; mais il fait aussi qu'elle est parfaitement adaptée au soutien de l'autorité illimitée, à faire respecter les caprices du souverain & de ses ministres. Le juge est toujours le maître de déclarer quels sont les vrais & les faux témoins, cela ouvre la porte à l'intérêt particulier; car les meilleurs témoignages sont toujours en faveur de celui qui a pu faire les plus riches présens aux juges; quand la partialité & l'oppression de ces derniers ont rempli leurs coffres, le peuple est excité par des agens secrets à porter ses plaintes aux pieds du trône; le

souverain empressé de punir , daigne consentir d'ouvrir le trésor impérial pour recevoir les richesses que leur ont procurés des jugemens injustes. Il nomme ensuite de nouveaux juges dont la vénalité égalera celle de leurs prédécesseurs , & qui seront déplacés de même quand ils auront accumulé les fruits de leur iniquité. Heureusement pour ceux que l'on renvoye qu'ils appartiennent à un corps redouté des sultans ; c'est par cette raison qu'ils conservent leur tête , qu'ils ont l'avantage de porter obscurément pendant le reste de leur vie.

C I N Q U I È M E O B J E T .

Il consiste dans les récompenses données aux actions méritoires , comme un moyen d'exciter & d'entretenir l'émulation dans toute les branches du service public.

L'expérience des siècles a prouvé dans tous les pays , que quelques désintéressés que puissent être les hommes , ils attendent enfin quelque dédommagement de leurs travaux ; & le dédommagement doit être conforme à leur passion dominante. L'amour de la gloire & des distinctions en est une qui a produit de grandes choses. On a vu dans bien des contrées , l'espoir d'y arriver faire naître des héros , des hommes d'état & des législateurs.

En Turquie les récompenses des plus grand

services sont si misérables qu'elles ne peuvent ni multiplier, ni même inspirer des actions signalées de bravoure & de bonne conduite. Si un homme obscur en fait une remarquable, ou rend un service essentiel au souverain ou à la nation, l'administration, ou dédaigne d'y faire attention, ou accorde à son auteur une somme d'argent si modique qu'on peut à peine la regarder comme une récompense. Si c'est au contraire un homme de rang qui ait eu cet avantage, le sultan le revêt de ses mains d'une riche pelisse, & lui fait présent d'un cimenterre. Il peut en même tems, espérer de s'élever à son tour, ou par droit d'ancienneté, à quelque emploi dans la trésorerie ou à quelque poste de l'état civil & militaire de l'empire. Il faut observer cependant que les honneurs de cette espèce (du capitan & du cimenterre) sont estimés par quelques turcs ; autant que le sont chez les nations européennes, les titres de noblesse, les rubans & les pensions accordés par leurs princes.

Comme le système de la politique ottomane est plutôt d'anéantir la noblesse que de l'augmenter, on a imaginé ces moyens simples de satisfaire la vanité. On enseigne à la jeunesse qui est élevée dans le sérail, que l'obéissance la plus implicite à la volonté du Sultan, est la qualité essentielle d'un bon sujet. On donne la plus grande extension à

cette doctrine qu'on inculque de bonne heure dans les ames ; & ceux qui en sont imbus , reçoivent la mort avec résignation , dans la persuasion qu'ils seront transportés sur-le-champ dans le paradis , pour prix de leur aveugle obéissance à la volonté du grand seigneur. Il n'est pas étonnant que des hommes élevés dans de tels préjugés , qu'on a eu soin de lier à la religion pour les rendre plus forts , après avoir survécu à une bataille dans laquelle ils se sont signalés , se eroient parfaitement récompensés d'une marque personnelle de la faveur royale, telle que le don d'une pelisse & d'un sabre orné de pierres précieuses.

C'est en conséquence du principe de cette soumission aveugle & illimitée , que toutes les personnes employées au service du monarque & le grand Vizir lui-même , sont distingués par la dénomination de *Colas* c'est-à-dire esclaves du grand seigneur. Ces peuples méprisent autant le nom de *sujets* que nous méprisons celui d'*esclaves*. Un Cola , en turquie peut insulter un sujet ordinaire avec impunité , parce que celui-ci n'ose pas se plaindre. Il est tout simple que le moindre présent du prince soit regardé par des ames pénétrées de ces idées, comme un don du ciel qui le leur fait passer par ses mains augustes & sacrées. On donne en effet au sultan des titres divins ; on l'appelle dieu sur la terre , l'ombre de la divinité &c.

La plupart des docteurs mahométans ont soutenu & continuent de soutenir que le souverain est au-dessus des lois ; qu'il peut manquer à sa promesse & même à ses sermens, quand il reconnoît qu'ils sont préjudiciables à sa puissance illimitée & à sa volonté absolue. A son couronnement, chaque Sultan jure qu'il sera le défenseur de la religion, de ses rites, de ses coutumes, de ses cérémonies, enfin de toutes les loix de Mahomet ; & selon ces docteurs, ces mêmes loix déclarent que le Monarque est leur seul, leur véritable interprète infallible.

Pendant il y a d'autres docteurs musulmans plus savans & sur-tout plus indépendans qui contestent au souverain le pouvoir de juger & de décider en matière de religion. Ils emploient pour cela quelques-uns des argumens employés autrefois dans les contrées chrétiennes, pendant les longues querelles entre le sacerdoce & l'empire.

L'anecdote suivante trouve naturellement sa place ici. Sous le règne du sultan Osman, un mufti en donnant son jugement sur une affaire, se servit, en parlant, de son autorité & de son infailibilité, de quelques expressions à peu près semblables à celles qu'ont souvent employées les papes. Lorsque la sentence fut présentée au souverain, il la cassa en disant avec gaieté : *Je ne veux pas être schismatique en reconnoissant deux papes. Je sai qu'il y en*

a un à Rome ; & je ne permettrai jamais qu'il s'en établisse un autre à Constantinople.

A l'égard des biens temporels , tous les docteurs conviennent que le prince en est le maître absolu , & conformément à cette opinion , il s'empare dans l'occasion , des leurs comme de ceux des autres esclaves & sujets.

SIXIÈME OBJET.

La punition des crimes est le dernier objet du système politique des turcs ; c'est par là que je terminerai cette discussion.

Il est à peine possible de croire à la sévérité des châtimens infligés en Turquie , & à la rapidité des exécutions. Le gouvernement fait rarement des distinctions entre les délits ; il punit également de mort toute infraction aux loix , sans considérer si elle est importante , si elle résulte de la négligence ou de l'inattention ; le châtiment est presque toujours ou le même , & souvent n'est pas plus rigoureux pour les crimes atroces.

Une conduite aussi arbitraire & aussi cruelle doit être fréquemment injuste. Cependant dans un empire fondé sur l'esclavage & la rapine , gouverné dans toute son immense étendue , plus par le caprice , que par des principes fixes de politique & de justice , cette extrême rigueur est devenue presque essentielle

à la conservation. Les changemens fréquens des gouverneurs de province & de tous les autres grands officiers civils & militaires de l'état ; la promotion de leurs successeurs, qui se fait toujours pour répondre aux vues particulières du grand seigneur ou du grand vizir , sans égards aux talens ou au mérite , sont la source féconde de plusieurs maux dans le corps politique , & on s'efforce d'y remédier par de fréquentes & subites exécutions. Rien ne peut être sans doute plus tyrannique que ce système ; mais il a prévenu souvent des révolutions.

Dans le militaire , la même sévérité s'étend à tous les officiers , quelque soit leur rang ; & il en est résulté que les exemples de lâcheté & de mauvaise conduite ont été long-tems très-rares. Ce principe servile , la crainte des châtimens , les a portés aux actions les plus héroïques ; & de cette source avilissante découla d'abord la grandeur de l'empire. La rigueur des lois , la certitude d'être mis à mort sans cérémonie pour la moindre infraction , affectent également les sujets de toutes les classes , depuis la capitale jusqu'aux extrémités de l'empire , elles obligent ceux qui remplissent des emplois publics à mettre de l'attention , de la diligence dans l'accomplissement de leurs devoirs ; & elles produisent dans la masse du peuple , cette humilité & cette soumission qu'on ne trouve pas toujours dans le bas peuple des autres pays.

C'est un fait assurément remarquable, qu'on entend à peine parler d'un vol ou d'un meurtre dans une ville aussi grande & aussi peuplée que Constantinople, & remplie de personnes de tant de nations & de religions différentes. Elle doit certainement la tranquillité & le bon ordre qui y règne à la police sévère, dont je parlerai sous un titre séparé, & à l'exécution prompte & certaine des coupables.

Le grand visir, le capitán pacha, l'aga des janissaires & le bostangi bachi sont les seuls qui, chacun dans leur département, ont le droit d'infliger des châtimens ; mais à cet égard, le grand visir a un pouvoir absolu sur toutes les classes des personnes, dont les officiers que je viens de nommer ne sont pas exceptés eux-mêmes. Il est l'exécuteur de la volonté suprême du sultan, à moins que celui-ci ne préfère d'employer lui-même le glaive, ou plutôt le poignard sanglant de la justice comme cela est arrivé fréquemment dans les commencemens de l'empire ; mais aujourd'hui on en voit peu d'exemples. Les souverains turcs à l'exemple des princes chrétiens, ont jeté sur les épaules de leurs ministres & de quelques autres, le fardeau de tous les actes d'oppression & de cruauté.

Les officiers inférieurs de justice, peuvent ordonner des punitions pécuniaires, faire mettre en prison, infliger des peines corporelles. Le patriarche grec

de Constantinople peut lui-même faire donner la bastonnade aux grecs pour quelques légères offenses, & les envoyer aux galères pour des plus graves.

Les supplices en usage en Turquie, diffèrent de ceux usités dans les pays chrétiens. Les principaux sont le pal, la suffocation, le cordon. Depuis quelques années cependant, on décapite généralement avec le cimeterre. C'est ainsi qu'on donne la mort aux hommes puissans, & au peuple dans les émeutes subites. Dès que l'ordre fatal est prononcé, il est exécuté avec la plus grande célérité. Ceux qui en sont chargés vont chercher la victime ; ils la surprennent ou dans sa maison, ou dans ses jardins, ou dans la rue, ou sur les grands chemins, & la dépêchent par tout où ils la trouvent & dans toutes sortes de situations. Quelquefois l'un la fait mettre à genoux, pendant que l'autre lui enlève la tête d'un seul coup. D'autrefois ils arrivent chez elle, tandis qu'elle est assise tranquillement sur son sofa, occupée à fumer une pipe, ou à prendre son café, ignorant le sort qui la menace, & ils font tomber sa tête avant qu'elle ait eu le tems de soupçonner le dessein qui les amène. Dans ce cas, ils ont, en entrant, montré leur ordre à ses gens, à qui la terreur & leur sûreté personnelle imposent un silence profond, & une obéissance implicite. En cas de résistance qui ne vient gueres que de la part du malheureux.

dévoué à la mort , ou de quelque domestique qui lui est attaché , il n'échappe point au supplice qui est seulement plus lent & plus cruel ; car l'exécuteur qui s'est rendu fort habile dans son métier par une expérience presque journalière de plusieurs années , & par des exercices fréquens qui consistent à jeter une pomme en l'air & à la partager avec son cimenterre , pendant qu'elle retombe , ayant manqué son premier coup , n'acheve sa victime qu'en la mettant en pièces.

Après avoir donné une idée du système de la politique turque dans l'intérieur , je présenterai un tableau précis de sa politique extérieure , dont je puiserai les détails dans sa conduite avec les principaux souverains & états de l'Asie & de l'Europe , & je commencerai par les premiers.

CHAPITRE XXII.

De la conduite politique des Turcs avec les Persans.

LES persans, les mogols & les tartates-usbeck sont les nations de l'Asie que les turcs respectent, craignent & haïssent.

Les persans sont les plus détestés, à cause de l'étendue de leur empire, de leurs armées formidables, & sur-tout de la différence de leurs opinions religieuses; mais ils ne sont plus si redoutés à présent, parce que les turcs sont persuadés que les troubles intestins qui divisent ce royaume, ne leur permettent pas de réunir leurs forces contre un ennemi étranger. Ils croient aussi s'appercevoir que d'autres puissances ont des vues sur ce pays, & peut-être le projet de le démembrer, comme on a démembré la Pologne.

Autrefois aucun peuple sur la terre ne leur fut plus formidable, par différentes raisons. La première, la plus importante est cette extrême aversion qu'ils ont toujours eue pour entrer en Perse, & y faite la guerre. La longueur de la route de Constantinople à Bagdat, la dernière ville de l'empire otto-

man sur les frontières , le mauvais état des chemins , l'inclémence du climat qui est funeste à tous les étrangers , la disette des provisions qu'il faut traîner après soi , parce qu'on n'en trouve pas assez dans des contrées vastes & fertiles , mais qui manquent d'habitans pour les cultiver. Tous ces inconvéniens combinés avec une infinité d'autres , les ont convaincus & l'expérience l'a confirmée en effet , que très-peu d'hommes survivent à une campagne , & qu'en un mot la Perse est le tombeau des armées étrangères.

La très-grande étendue de pays qui se trouve entre Caftalta & Bassora , est un autre obstacle que les turcs ont toujours trouvé dans leurs guerres avec ce royaume ; ils sont obligés de tenir plusieurs armées en campagne en même tems , ce qui coûte des sommes énormes , épuise le trésor impérial , & contrarie leur système d'économie intérieure.

Les revenus de l'état souffrent aussi considérablement dans ces circonstances , par l'interruption du passage des caravanes de Perse , de Bassora , de Bagdat , de Mossoul , de Diarbekir & d'Orfa , qui traînant toujours après elle de riches marchandises , payent de grands droits aux turcs en entrant sur leur territoire.

Les victoires du célèbre Koulikan & de Kerimkan leur ont donné des preuves funestes de ce que

peuvent les persans , lorsqu'ils n'ont point de divisions domestiques. Les conquêtes qu'ils pourroient d'ailleurs faire dans ce pays seroient à une si grande distance du siège du gouvernement , qu'il leur seroit difficile de les conserver long-tems.

Les opinions religieuses enfin qui ont toujours causé & qui continuent de causer encore des guerres avec la Perse , ont aussi concouru à faire conclure la paix presque au moment où elles avoient commencé. Le gouvernement turc n'ignore pas que plusieurs de ses sujets sont de la secte d'Ali , le prophète des Persans. Parmi les hérétiques secrets , il y en a qui occupent des places importantes , & d'autres qui peuvent être chargés du commandement des armées. Les habitans de toutes les villes frontières de ce côté suivent non-seulement la secte d'Ali , mais ont un préjugé en faveur du gouvernement persan , parce que les agens qu'il emploie & qu'il revêt de l'autorité sont moins tyrans que les leurs. Sous tous les points de vue , le véritable intérêt des Turcs est donc d'éviter soigneusement toute rupture avec la Perse. Celle-ci de son côté , si elle n'étoit pas déchirée par des discussions civiles , chercheroit constamment quelque prétexte plausible de leur faire la guerre & de la prolonger , tant pour satisfaire sa haine invétérée que pour étendre ses domaines.

Le Mogol & les Tartares Usbecks se rendirent autrefois formidables aux Turcs ; mais depuis la conquête de l'empire du Mogol par les Persans , cette dernière puissance n'est plus redoutable. Cependant les restes d'un commerce très-avantageux qui se fait encore entre les sujets de l'Empire & ceux de l'Indostan par le golfe de Perse , déterminèrent la Porte à faire une réception magnifique à un envoyé extraordinaire que le grand Mogol y envoya il y a quelques années.

Les Tartares Usbecks qui habitent les bords de la mer Caspienne , bornés au nord par d'autres hordes tartares , & au midi par la Perse , forment une nation indépendante & guerrière , mais entièrement déstituée de discipline militaire , & n'ayant que des notions imparfaites de gouvernement civil. La haine qu'ils ont pour les Persans leur fait rechercher souvent l'alliance des Turcs. Ils ont même offert fréquemment à la Porte de puissans secours en tems de guerre ; mais elle n'a jamais voulu ni les accepter ni s'allier avec eux. Elle craint que si elle leur permettoit de mettre le pied sur ses terres , d'alliés ils devinssent conquérans ; elle les regarde comme une nation guerrière , habitant un pays sauvage , qu'elle ne seroit pas fâchée d'échanger contre quelques-unes des riches provinces de la Turquie en Europe.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

De la politique des Turcs à l'égard des puissances de l'Europe.

Les Turcs pris collectivement méprisent toutes les nations européennes, & ne reçoivent leurs ministres que par un double motif d'orgueil & d'intérêt. Mais depuis l'élévation de l'empire Russe, ils ont étudié l'art de cacher leurs sentimens sous les apparences de la politesse & des égards ; ils en témoignent également pour tous les ministres étrangers résidans à leur cour. Il faut par conséquent une connoissance particulière de leur situation politique , pour être en état de discerner quelles sont les nations qu'ils estiment le plus , celles qu'ils méprisent & celles qu'ils craignent. Il y a plusieurs circonstances qui peuvent aider à pénétrer les vues secrètes du sérail dans la manière dont il traite avec elle.

Il s'est fait une très-grande révolution à l'égard des Russes depuis la dernière guerre. Avant cet événement , les Turcs affectoient de les mépriser & de s'en moquer ouvertement. Après la paix ils ont témoigné la plus grande crainte , & on les a

Tome II.

F

vus recherchet la faveur de l'impératrice avec l'empressement le plus servile.

Il y a près d'un siècle qu'il s'est répandu généralement une prédiction qui annonce que l'empire ottoman sera enfin détruit par une puissance chrétienne. Depuis l'épreuve qu'on a faite de ce que pouvoient les Russes , & les coups terribles qu'ils ont portés à cet empire , on commence à craindre qu'ils n'accomplissent la prophétie. Après la mort de Pierre-le-Grand , les Turcs s'étoient flattés de conquérir la Russie , & ils avoient été jusqu'à nommer d'avance les gouverneurs de Moscou & de plusieurs autres provinces.

Maintenant la face des choses est totalement changée à Constantinople. Les Russes sont traités avec les plus grands ménagemens , & on leur accorde des privilèges qui sont refusés aux sujets de la plupart des autres puissances chrétiennes ; leur ministre est le plus respecté. On sait en même tems que cette nation est détestée dans le sérail , que le sultan & ses ministres desirer ardemment une occasion favorable d'humilier son orgueil , & de réduire sa puissance qui va toujours en augmentant. C'est un fait si certain que l'opinion générale est que si le sultan actuel étoit monté sur le trône avant que la paix de 1773 fut signée , elle n'auroit point été faite. Forcé de renoncer au dessein de tenter le sort des

armes , il met en usage tous les ressorts politiques pour miner un pouvoir qu'il regarde comme son ennemi mortel.

Pour cet effet , ses agens sont constamment employés à exciter secrètement dans les cours chrétiennes des jalousies contre l'accroissement du pouvoir de la Russie , à les diviser en partis politiques qu'on puisse lui opposer , à leur faire craindre la prépondérance qu'elle peut acquérir dans les affaires générales de l'Europe. Quels seront les effets de ces insinuations ? Le temps l'apprendra , & on tâchera de le conjecturer en parlant de la situation politique de la Porte vis-à-vis des autres nations , & en particulier vis-à-vis de la France.

Il est certain que la puissance russe s'est accrue à un tel degré , que si les autres états de l'Europe ne s'intéressent pas pour sauver l'empire ottoman , elle finira par l'écraser. Pour s'en convaincre , il suffit d'observer quelques changemens récents dans l'état politique des Turcs.

Les Tartares qui faisoient autrefois des incursions continuelles sur le territoire russe , dont ils enlevoient les habitans qu'ils vendoient ensuite comme esclaves aux Turcs , sont maintenant mieux disposés pour les Russes que pour les Ottomans ; ils ont une liaison plus intime avec la cour de Pétersbourg qu'ils n'en ont jamais eu avec celle de Constanti-

nople. La différence produite par les circonstances dans la population de cette dernière, est très-considérable. Il a été calculé que les Tartares y envoient ci-devant vingt mille esclaves tous les ans, dont plusieurs étoient employés aux bas offices du sérail, pour lesquels on prend aujourd'hui des sujets nés dans le pays.

Les puissances chrétiennes intéressées à la conservation de l'empire ottoman en Europe, ne devront pas être surprises si la Porte cédant au tems & aux circonstances incapables de repousser les Russes par la force de leurs armes, négocioit un traité pour leur abandonner les domaines d'Europe; & se contentant de rétablir à Pruse dans l'Asie mineure le siège de son gouvernement, elle consentoit à satisfaire le vœu le plus ardent de *Catherine* qui paroît n'avoir rien de plus à cœur, que de transporter à son tour le siège de son empire du nord au midi, du climat glacé de Pétersbourg sous le ciel serein & tempéré de Constantinople.

Je terminerai cet article par une anecdote qui mettra dans tout son jour le degré de crainte & d'humiliation auquel les Turcs sont aujourd'hui réduits à l'égard des Russes.

Quand après la guerre le prince Rapnin étoit à Constantinople en qualité d'ambassadeur & de ministre plénipotentiaire de l'impératrice de Russie,

il arriva un jour que précédé de deux janissaires, il montoit la montagne qui conduit à Pera du côté de l'arsenal, pendant que le Topei-Pacha, ou général de l'artillerie, la descendoit. Conformément à l'usage, les janissaires s'arrêtant par respect à son approche, forçoient par-là le prince à faire de même; mais celui-ci ne voulant ni saluer le pacha le premier, ni lui céder le pas, parce que le chemin étoit si étroit, qu'il falloit nécessairement que l'un s'arrêtât pour laisser passer l'autre, il poussa les janissaires du bout de sa canne, & les contraignit ainsi d'avancer. Le pacha observant cette manœuvre qui le piqua, en témoigna son mécontentement par quelques expressions vives. Le prince, sans perdre de tems, envoya porter au Reis-Effendi ses plaintes de ce qu'il appelloit une insulte. En moins de deux heures, il reçut pour réponse que le Topei-Pacha avoit été démis de sa place, & que si cela ne le satisfaisoit pas, dans un moindre espace de tems on lui enverroit sa tête.

Intérêts politiques des Turcs avec la Prusse.

Ce n'est que dans ces dernières années que les Turcs ont entendu parler du pouvoir & de l'influence de la Prusse. Les guerres entre le célèbre Frédéric & la maison d'Autriche portèrent d'abord son nom

à Constantinople , & le firent estimer. Les alliances qu'il a faites avec les premiers potentats de l'Europe , ont contribué pareillement à le rendre respectable aux Turcs. Les liens de sang & de parenté qui unissent les maisons royales de Brandebourg & de Suède , leur font espérer d'ajouter un nouvel appui à leur cause défaillante. D'après cela , le ministre de Prusse est fort caressé à Constantinople , & la Porte saisit toutes les occasions de témoigner l'amitié la plus sincère & la plus grande vénération pour le roi ; mais jusqu'ici le ministère turc a manqué le grand objet qu'il avoit en vue , celui de l'engager à conclure un traité d'alliance offensive & défensive avec le grand seigneur. Tout ce qu'il a obtenu , c'est d'empêcher qu'il ne devint un puissant ennemi. Mais combien de tems cette politique lui réussira-t-elle sur ce point ? C'est ce qui est d'autant plus douteux qu'on soupçonne fortement qu'une partie intéressante des dépouilles de l'empire ottoman tombe dans le lot du roi de Prusse , si les grandes puissances du nord jugeoient à propos de s'emparer de tout ce qu'il possède en Europe , & de le renvoyer en Asie.

Avec la Suede.

Les Suédois sont les plus anciens alliés des Turcs ; & autrefois ils furent pour eux de puissans

amis. La protection que la cour ottomane donna au fameux Charles XII, après qu'il eut fait trembler la Russie, la Pologne & l'Allemagne, a cimenté l'amitié des deux nations; & depuis cette époque jusqu'à présent, quoique le pouvoir qu'avoit la Suede d'être utile à ses alliés, soit considérablement diminué, ils continuent de cultiver l'estime & l'amitié des rois de Suede, dans l'espérance de les engager à faire avec leurs forces quelques diversions en leur faveur, en cas de guerre avec la Russie, ou l'empereur d'Allemagne. On fait même qu'il existe entre la Suede & la Porte un traité particulier par lequel la première s'engage à faire marcher douze mille hommes sur le territoire des Russes, lorsque ceux-ci déclareront la guerre à la seconde. Mais comme les alliances & les traités feints sont rarement observés lorsqu'ils ne s'accordent pas avec l'intérêt de l'une des parties, on attend peu de chose de la Suede, s'il éclate une nouvelle guerre entre les deux peuples ennemis. L'Empire Ottoman doit chercher & trouver de plus puissans alliés, pour soutenir ce grand corps chancelant. Il n'y a rien de plus aisé d'ailleurs que d'éluder la disposition du traité, en prétendant que les Turcs ont été les agresseurs, ce qui annule l'obligation de fournir le secours stipulé.

Avec la Pologne.

Il y a long-tems qu'est passée la période brillante, où les Polonois redoutables aux Turcs en étoient recherchés & caressés. L'étendue de leurs domination, leur population, leur opulence, la cavalerie nombreuse, bien disciplinée & d'un courage éprouvé qu'ils pouvoient assembler en campagne, tenoient les Musulmans dans des allarmes continuelles, sur-tout quand les Polonois se joignoient aux Cosaques. Ce peuple sauvage portoit le ravage & la désolation jusqu'aux portes de Constantinople, & souvent il affamoit cette ville, en interceptant les provisions destinées pour ses marchés.

Les Polonois en ne ménageant pas comme ils le devoient un peuple aussi guerrier que les Cosaques, en aliénèrent les affections, & le portèrent à renoncer à toute dépendance de cette nation hautaine. Les Turcs profitant de cette imprudence, en recherchèrent l'amitié par des présens, des caresses & toutes sortes de séductions politiques, jusqu'à ce qu'ils l'eussent attaché à leurs intérêts. Par-là ils parvinrent à débarrasser leur pays des ravages qu'ils y causoient, & à s'assurer d'une grande partie de la force militaire de la Pologne.

C'est de cette révolution que date le déclin du

pouvoir des richesses de ce royaume ; il subsiste cependant une bonne harmonie réciproque entre les deux nations. Mais depuis le partage , le principal soin de la Porte est d'être bien informée de tout ce qui se passe dans ce pays , & d'employer toutes les espèces d'intrigues pour y diminuer l'influence dominante de la Russie. Pour cet effet , ses agens sont prêts à soutenir contre celle-ci les prétentions de l'empereur & du roi de Prusse , s'il s'élève quelque différent concernant le traité de partage.

Le fait suivant fournira une preuve du peu d'égards des Turcs pour une nation dont ils ne peuvent dans les circonstances actuelles tirer aucun avantage.

La cour de Warsovie ayant envoyé il n'y a pas long-tems un ministre plénipotentiaire à Constantinople , il y fut traité avec si peu de respect & d'une manière si différente de celle en usage pour tous les autres ministres , qu'il fut obligé d'écrire à sa cour pour solliciter l'ordre de son rappel , & je ne crois pas qu'on en ait envoyé aucun autre depuis. Il est vrai que les Turcs s'excusèrent en alléguant que la république les avoir insultés en envoyant à la sublime Porte , avec un caractère public , un homme qu'ils avoient vu auparavant enseigner le françois & l'italien aux enfans des riches grecs résidens à Fanari.

La situation dans laquelle se trouve à présent l'empire ottoman vis-à-vis des princes chrétiens qui

l'environnement est si pitoyable , qu'elle ne soutient pas des détails ; je me contenterai donc de faire voir quels sont ses intérêts à une plus grande distance de ses limites.

CHAPITRE XXIV.

Des intérêts politiques des Turcs avec l'empereur d'Allemagne.

LA cour ottomane a toujours donné à la maison d'Autriche des témoignages distingués d'estime & d'égards. L'expérience la convaincu, que les troupes allemandes sont remarquables par leur bravoure personnelle, leurs connoissances militaires, & leur parfaite discipline; toutes les fois qu'elles ont combattu contre les turcs, elles les ont confirmés dans l'opinion devenue générale parmi les soldats que les allemands sont plus braves qu'aucune autre nation de l'europe.

Les dissensions qui prévalurent autrefois entre les princes électeurs & les empereurs, les mécontentemens des protestans, sujets des derniers, faisoient dire au Sultan Mustapha que les turcs n'avoient rien à craindre de l'empereur, tant qu'il ne seroit que le chef d'un empire où il y avoit tant d'autres maîtres; il ne croyoit pas qu'il fut possible que toutes ces têtes se réunissent pour se mouvoir dans le même cercle. Mais, ajoutoit-il, si l'empereur parvient jamais à les réduire, elles agiront toutes

de concert avec lui , & il deviendra si redoutable qu'il pourra ruiner en même tems le pouvoir des Ottomans & des Russes en Europe.

Telle est peut-être la situation actuelle de Joseph II , empereur régnant ; il mit fin par sa conduite généreuse & sa tolérance éclairée aux mécontentemens des protestans. Les électeurs des deux religions ne sont plus divisés , & semblent s'unir pour soutenir la dignité de la couronne impériale. Cette harmonie nouvelle & rare entr'eux & l'empereur , n'a pas produit à la cour de Vienne un changement aussi favorable aux Turcs qu'ils l'espéroient. Ils se flattoient de parvenir à causer une rupture entre les Allemands & les Russes , à détourner par là l'Impératrice de ses desseins ambitieux sur les dominations ottomanes en Europe , & à prévenir ou du moins à suspendre la chute de leur empire. On peut juger de la mortification qu'ils ont éprouvée à la nouvelle de l'alliance étroite qu'ont formée les deux puissances , & de la terreur profonde & sentie que leur inspirèrent ses conséquences , par les ménagemens qu'ils observent scrupuleusement dans tout ce qui regarde l'empereur ou ses sujets.

Quelques provinces dans la Moldavie lui ont été déjà cédées ; & cela n'est sans doute qu'une nouvelle préparation à de nouvelles demandes & à de nouvelles cessions. Dans le fait la réputation

de ce prince, son influence en Europe, rendent les Turcs si circonspects, que dans les occasions même où ils ont eu à se plaindre de la conduite du ministre impérial à Constantinople, ils ont supprimé leurs plaintes, & se sont soumis tranquillement à la violation de leurs droits les plus sacrés.

Dans la dernière guerre entre les Turcs & les Russes, ont vit un exemple d'une nature si singulière, qu'il mérite d'être rapporté ici avec toutes ses circonstances.

L'exposition de l'étendart sacré de Mahomet, qu'on promène en procession dans les principales rues de Constantinople, avant de la transporter à l'armée, est une solennité tenue en si grande vénération par les turcs, & regardée comme si sainte, qu'il n'est permis qu'aux Musulmans d'en être les témoins; aucun étranger quelque soit son rang ou sa religion, ne peut s'y trouver. Trois jours avant la cérémonie, des héraults l'annoncent au public, avec la défense sous peine de mort, à quiconque n'est pas de la religion mahométane, de paroître dans les rues où passera le saint étendart, & de songer même à le regarder des fenêtres de quelques maisons.

Malgré cette défense absolue le ministre impérial, oubliant son caractère public qui auroit dû le rendre plus délicat & plus circonspect qu'un simple

particulier , dans une semblable conjoncture , voulut satisfaire sa curiosité , celle de sa femme & de ses deux filles qui avoient encore plus d'envie que lui de voir cette grande procession ; pour cet effet il loua une chambre dans la maison d'un Mollah , située dans une des rues par lesquelles l'étendart devoit passer. Le prix fut fixé à cinquante piastres ; mais deux jours avant la solennité, son excellence trouva une autre appartement , & à un prix inférieur ; il le prit immédiatement & abandonna le premier. Le Mollah qui avoit regret à la rupture du marché qu'il avoit fait , lui représenta vainement que les européens en général tenoient leur parole , & que cela convenoit plus particulièrement à un ministère public. Toute satisfaction lui fut refusée ; il fut même renvoyé avec des railleries que le ministre ne se permit que parce qu'il savoit bien qu'aucun tribunal n'oseroit procéder contre lui ; & quoique l'ordre des Mollahs ait un grand crédit & beaucoup d'influence dans le gouvernement , il étoit instruit aussi que la crainte d'offenser son maître étoit supérieure à toute autre considération. Le Mollah se soumit en apparence à son sort ; il ne murmura point ; mais il résolut en secret de se venger , & il n'attendit que l'occasion de satisfaire cette passion favorite des Turcs.

Lorsque le saint étendart passa dans la rue où le ministre , sa femme & ses deux filles avoient loué une chambre , au moment même où il approcha de la maison d'où ils regardoient la pompe d'une fenêtre à demi-ouverte , le Mollah qui les avoit épiés , éleva la voix en criant que l'étendart sacré étoit profané par le regard des infidèles placés à une fenêtre qu'il désigna du doigt. La multitude qui étoit immense , parce que tous les ordres des citoyens assistoient à cette imposante cérémonie , prit l'allarme , & une troupe furieuse composée de près de trois cents Janissaires , se détacha de la procession , enfonça la porte de la maison , déterminée à sacrifier au prophète les audacieux infidèles , qui avoient osé porter leurs yeux sacrilèges sur l'auguste étendart. L'imprudent ministre s'avança devant les furieux , & leur représenta vainement qu'il étoit l'ambassadeur de l'Empereur ; il fut renversé à terre & foulé aux pieds. Ils forcèrent la porte de l'appartement où ils trouvèrent l'ambassadrice qu'ils dépoillèrent de ses bijoux & de ses habits. Son âge seul la préserva d'un autre outrage. Ses filles qui étoient jeunes & qui n'avoient pas cette défense , étoient tombées évanouies sur le parquet ; elles ne furent tirées de cet état que par les douleurs qu'elles éprouvèrent à leurs oreilles , que l'on déchiroit pour en arracher les boucles précieuses

dont elles étoient parées. Elles furent également dépouillées de leurs vêtemens, jusqu'à leur chemise, & subirent toutes les indignités que peut offrir la brutalité féroce. On rapporte que quelques Janissaires eurent pitié de leur jeunesse & de leur beauté, & qu'ils joignirent leurs larmes à celles qu'elles versèrent. Mais le plus grand nombre fut sourd à leurs prières & à leurs gémissemens; ils se retirèrent lorsqu'ils n'eurent plus rien à emporter; & cette malheureuse famille se fit reconduire secrètement le soir à Galata, dans l'état le plus déplorable.

Aussitôt que le grand vizir fut informé de l'outrage commis sur la personne de l'ambassadeur & de ses dames, il en fit part au grand seigneur, qui, quoique le ministre fut dans son tort, consentit à lui envoyer des complimens de condoléance, & des excuses en son nom. Il les accompagna d'une riche pelisse, qui est un rémoignage de paix en Turquie. Comme sa hauteesse savoit que le ministre aimoit l'argent, il lui fit passer une somme considérable pour lui, & des bourses séparées pour les dames, avec des bijoux d'une valeur supérieure à celle de ceux que les Jannissaires avoient enlevés. Cette famille ayant été ainsi indemnisée d'une manière si magnifique, parut satisfaite. Les jeunes dames revenues de leur effroi, racontèrent leur
avanture

avanture à quelques chrétiennes de leurs amies ; & quoiqu'elles en adoucissent les circonstances les plus essentielles elles en dirent assez pour que l'on put imaginer tout ce que leur modestie avoit dû souffrir.

Cette scène désastreuse auroit pu finir là ; mais malheureusement le divan jugea qu'on devoit quelque chose à l'ordre public , & qu'un exemple de sévérité devenoit nécessaire en bonne politique , pour tranquiliser les autres ministres étrangers , sur la sûreté de leurs personnes & de leurs biens. On fit des recherches pour découvrir ceux qui s'étoient particulièrement rendus coupables envers l'ambassadeur & ses dames ; elles furent sans effec ; mais on coupa trois cens têtes , tant de Janissaires que d'autres personnes qui avoient eu part à l'émeute. Cette exécution ayant été faite , on en informa le ministre avec prière de déclarer s'il trouvoit cette satisfaction suffisante. Il répondit que , quant à lui , & à sa famille , il étoit satisfait ; mais qu'ayant envoyé des dépêches à Vienne sur ce sujet , il ne pouvoit en dire davantage jusqu'à l'arrivée des réponses.

Le courrier attendu de part & d'autre avec une impatience égale , arriva enfin ; il apporta une réponse telle qu'on devoit l'attendre d'un prince aussi juste & aussi éclairé que l'empereur. Elle ne con-

tenoit point de plaintes contre la Porte; car il n'y en avoit aucune à faire, mais un ordre qui rappelloit le ministre, & qui étoit conçu d'une manière qui le frappa subitement au cœur; car il tomba malade & mourut en peu de jours.

Sa femme & ses filles retournèrent bientôt à Vienne, ou leur histoire, qui les avoit précédées, avoit été représentée sous un tel point de vue à l'impératrice reine, qui vivoit encore, qu'elle leur ordonna de se retirer dans un couvent pour y finir leurs jours.

CHAPITRE XXV.

Des intérêts politiques des Turcs avec les différentes puissances de l'Europe.

Avec la France.

UNE erreur générale a prévalu parmi les historiens, sur l'ancienneté des liaisons entre la France & la Turquie. Les écrivains & les hommes d'état assurent généralement que le premier traité de commerce fait par la Porte avec des princes chrétiens, a été conclu avec cette puissance ; que ses sujets en conséquence sont les premiers de cette religion qui aient obtenu les privilèges particuliers dont ils jouissent, & ont pris le titre d'empereur, que le gouvernement ottoman leur donne. Mais un document écrit, conservé dans les archives de la ville de Raguse, prouve que les habitans de cette petite république sont en effet les premiers qui aient eu un traité d'alliance & de commerce avec les Turcs. Ils envoyèrent des députés à Mahomet II pour le négocier pendant qu'il assiégeoit Constantinople ; ils entrèrent dans la ville avec le conquérant lorsqu'il s'en fut rendu maître ; & ce fut dans l'en-

ceinte de ses murs qu'il fut conclu. Par ce traité Raguse est reçue sous la protection du grand seigneur ; ses sujets revêtus de certains privilèges pour commercer avec avantage dans ses états, sont encouragés à venir à Constantinople & à y former des établissemens. Les députés en conséquence demeurèrent dans cette ville & le Kal-Scheaif, ou traité de commerce, signé par Mahomet lui-même, fut envoyé à Raguse, où il se trouve encore en dépôt dans l'hôtel-de-ville.

Il est certain aussi que le premier traité conclu entre les François & les Turcs, ce fut sous le règne de François I près de cinquante ans après la mort de Mahomet II.

Après avoir rectifié cette erreur pour l'honneur de la vérité historique, j'observerai qu'après Raguse, la France a précédé toutes les autres nations de l'Europe, en formant des liaisons de commerce & d'intérêts avec la Turquie. Il est juste de reconnoître aussi que ces liaisons ont été conservées, sans se rompre, ni s'affoiblir, depuis le moment où elles ont été formées jusqu'à présent. La Porte a toujours trouvé dans la France un fidèle & puissant allié ; & en reconnaissance, non seulement elle en traite les ministres résidant auprès d'elle avec égards & amitié ; mais le préjugé qu'elle a conçu en faveur de cette puissance, est devenu général parmi

les Turcs & s'étend à tous les François. Leur commerce est plus favorisé que celui des autres nations. La politique ottomane a rempli son but dans cette occasion, elle doit en effet à la France, dans ce moment comme autrefois, l'appui dont elle a besoin pour soutenir son pouvoir.

Les progrès qu'elle a fait dans la discipline de ses forces de terre & dans sa marine, sont le fruit des efforts & de l'activité de plusieurs officiers instruits de cette nation, qui dans plusieurs circonstances pressantes, ont été lui offrir leurs services. Leur artillerie a souvent été dirigée par des ingénieurs François; & le comte de Bonneval dont la vie & les aventures sont si connues, a été revêtu long-tems du poste de Topei-Pacha, ou chef de l'artillerie, qu'il avoit obtenu en embrassant la religion mahométane. On croit que dans la dernière guerre, il n'y avoit pas moins de trois cents officiers de cette nation dans l'armée turque. Elle fournit pareillement Constantinople de grains & d'autres provisions qu'elle y envoyoit sous des convois qui permettoient à ces cargaisons d'y arriver sûrement.

Jusqu'à présent, les Turcs ont eu les plus justes motifs de mettre une confiance entière dans leur puissant allié, & ils le regardent avec raison comme le seul appui qui leur reste pour préserver leur

empire de sa chute. Les personnes éclairées n'ignorent pas qu'ils sont maintenant abandonnés par toutes les autres puissances chrétiennes, dont quelques-unes pourront se repentir tôt-ou tard, de s'être prêtées aux vues ambitieuses de la Russie, sur la reconnaissance de laquelle, elles n'ont peut-être pas le droit de compter. La France seule plus constante dans ses alliances, attentive aux desseins de cette cour, est parvenue jusqu'ici à les croiser avec succès.

Il n'est pas étonnant, d'après cette position & d'après ces services, que l'ambassadeur de France reçoive à Constantinople les honneurs les plus distingués. A mon départ de cette ville, le marquis de Saint-Priest remplissoit ce poste important. J'étois fort lié avec M. Fanton son premier Dragoman ; & j'ai su que le marquis pouvoit avoir une audience du grand seigneur ou du grand vizir, toutes les fois qu'il le desiroit. On lui rendoit dans ces occasions des honneurs qu'aucun autre ambassadeur n'a jamais reçus. Cependant, comme il y a par-tout & sur-tout dans la populace, des hommes mécontents, cet aimable ministre que ses talens fesoient respecter & ses vertus chérir généralement de tous ceux qui le connoissoient, n'alloient jamais à ces audiences, sans que quelques Turcs ne criaient sur son passage : *Voilà encore ce chien*

de François. Le Dragoman en traduisant ces expressions , avoit soin de les convertir en un compliment , à cause des conséquences qui auroient pu en résulter pour les malheureux qui se les permettoient , si le ministre en avoit porté des plaintes.

Je citerai à cette occasion , un bon mot de cet ambassadeur , qui a passé en proverbe dans la capitale de l'empire Ottoman. Il appelloit les Dragomans , *la seconde peste de Constantinople* , & il avoit raison ; la plupart des étrangers qui ont affaire à la porte , ou dans la ville , n'entendant pas la langue , sont forcés de faire usage de ces interprètes , qui leur font souvent un grand tort , en rendant mal ce qu'on leur dit d'exprimer , & souvent en disant le contraire , ou ce qui convient à leurs intérêts personnels. Quelques fois ils se vendent aux ministres Turcs qui , à l'aide de quelques présents s'en servent en qualité d'espions auprès des étrangers abusés , qui les emploient & les payent.

Avec l'Angleterre.

L'estime que la Porte avoit autrefois pour les Anglois est fort diminuée ; mais elle ne laisse paroître aucune marque de ce changement aux yeux de leur ministre à Constantinople. Les démonstra-

tions contraires qu'elle a soin de faire éclater, sont fondées sur la crainte & sur la jalousie plutôt que sur l'amitié.

Quelque ridicule qu'on puisse le trouver, les Turcs ont encore la folle vanité de se croire en secret une puissance supérieure à toutes celles de la terre. Leur orgueil national a été cruellement mortifiée toutes les fois qu'ils ont vu les flottes Angloises triomphantes dans la méditerranée, & leur marine si nombreuse qu'elle les mettoit en état d'avoir en même tems des escadres sur toutes les mers. Ils envient aussi l'état florissant du commerce britannique, & quand ils comparent sa marine puissante avec la leur, il leur est impossible de réprimer les mouvemens de leur orgueil humilié, qui éclate en exécutions contre cette nation formidable.

La partie éclairée des Turcs n'ignore pas cependant que les Anglois ont quelquefois agi en qualité de médiateurs entre eux & leurs ennemis, & travaillé à leur procurer des conditions honorables de paix, après une guerre malheureuse. Le déclin de leur commerce en Turquie, l'accroissement de celui des François, la rivalité perpétuelle des deux peuples, l'abus que les premiers ont souvent fait de leurs avantages, les plaintes qu'ils ont occasionnés par-tout en affectant l'empire de la mer, qui n'appartient à personne en particulier, mais à tous en

général, & qui doit être libre, ont contribué à affoiblir leur importance à Constantinople.

Je parlerai plus au long dans un autre endroit, & sous des titres séparés, du commerce des Turcs avec les états chrétiens. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici une anecdote intéressante par laquelle je terminerai cet article.

M. R... consul d'Angleterre à Alep, excelloit à monter à cheval, & aimoit en conséquence beaucoup cet exercice. Tous les jours il alloit se promener à la campagne pour satisfaire ce goût dominant. Un soir qu'entre les quatre & cinq heures il traversoit la ville accompagné de son Dragoman, de son secrétaire, de deux domestiques arméniens, précédé par un Janissaire pour sa garde, il rencontra dans une rue étroite, un enfant de la race des Emirs, ayant son turban vert sur sa tête, qui se plaça & resta opiniâtement sur son passage. Le consul employa toute son adresse & sa dextérité pour pousser son cheval à droite & à gauche; mais l'enfant qui étoit lesté & agile, déconcerta toute sa manœuvre, & rien ne put le déterminer à faire place. Voyant qu'il seroit arrêté là jusqu'à la nuit, le consul prit le parti de se débarrasser de l'obstacle en essayant de franchir d'un saut le petit émir; il étoit sûr de son cheval, & il exécuta ce mouvement heureusement, mais pas assez cependant pour

ne point toucher le turban vert qui fut enlevé & qui tomba à terre. L'enfant poussa un grand cri ; les voisins sortirent de leurs maisons , les passans s'arrêtèrent ; il s'amassa un concours prodigieux de peuple ; & dans ce nombre il se trouva plusieurs personnes de la classe crédule & superstitieuse , à laquelle il appartenait. Il se plaignit que le chien d'infidèle lui avoit donné à dessein un grand coup à la tête , & lui avoit arraché son turban. La foule irritée courut après le consul , qui profitant de l'agilité supérieure de son cheval , se tira d'embarras & regagna sa maison. Heureusement pour lui , elle étoit située dans le district de la douane qui est un quartier privilégié.

Cependant toute la tourbe des turbans verts , au nombre de trois mille , s'étoit rendue de ce côté & faisoit des efforts pour forcer les barrières. Le pacha voyant le tumulte & ne connoissant point d'autre moyen d'y remédier , ordonna au consul de paroître devant le caddi de la ville pour y défendre sa cause & entendre son jugement. Selon quelques avis , le peuple entra dans sa maison , après qu'on lui eut ouvert la porte du quartier , à condition qu'il ne le tueroit pas , & l'entraîna par force devant le juge ; selon d'autre , le consul sortit secrètement par une porte de derrière & se présenta librement devant le caddi. Quoiqu'il en soit

par le résultat de ce procès, il fut condamné à payer une amende de trente bourses aux émirs.

Bientôt après le consul écrivit une relation de cette affaire à l'ambassadeur britannique à Constantinople; celui-ci la fit passer à sa cour. Le gouvernement Turc d'Alep s'attendoit à une réponse très-sévère, & à un ordre du divan qui forceroit le pacha & le caddi à donner une ample satisfaction au consul sous peine de perdre leur place. Au lieu de cela, il arriva à Alep une dépêche simple de l'ambassadeur, contenant l'ordre précis de la cour de Londres à M. R... de quitter la ville & de se retirer par-tout où il voudroit, excepté en Angleterre.

Le motif de cette conduite extraordinaire du gouvernement Anglois n'a jamais transpiré; mais elle fit beaucoup de peine aux marchands de cette nation établis à Alep, qui se virent exposés journellement aux insultes de la populace & sur-tout des émirs, ce n'a pas été sans peine que M. Albot le consul actuel, est parvenu par sa fermeté & sa prudence, à obtenir l'estime & les égards qu'il mérite, & à faire rendre aux marchands de sa nation, ceux que l'on doit à leur conduite décente, & à leur soumission paisible à tous les ordres légitimes du gouvernement turc.

Avec les Espagnols & les Napolitains.

Les Espagnols ont toujours été les ennemis déclarés des Turcs , & la raison en est simple. Long-tems avant que les états de Barbarie fussent devenus comme ils le sont à présent , indépendans de la Porte ; lorsqu'ils étoient encore soumis aux ordres absolus des sultans , ils exerçoient constamment des brigandages sur mer , en enlevant les vaisseaux espagnols , & en troublant leur commerce dans la méditerranée. Cette pratique barbare est encore celle des états d'Alger , de Tunis & de Tripoli. Peut-être ne seroit-il plus au pouvoir du grand seigneur de l'empêcher , s'il étoit sur le pied le plus amical avec l'Espagne. Mais cette dernière souffre de la négligence passée du gouvernement turc , qui ne l'a pas débarrassé de ces brigands. Elle souffre en effet de grande pertes tous les ans , tant en marchandises qu'en sujets , enlevés par les pirates. D'après un calcul modéré , on évalue les premiers à deux millions de piastras turques , & le nombre des hommes pris & livrés à l'esclavage à quinze cents.

Les Turcs ont cependant offert plusieurs fois à cette puissance des conditions avantageuses de paix ; mais son extrême hauteur a toujours fait inter-

rompre les négociations, presqu'aussitôt qu'elles étoient commencées. Telle est en effet la vanité des Espagnols qui aimeroient mieux perdre leurs possessions, s'exposer à la captivité avec leurs femmes & leurs enfans, que d'abandonner un vain titre.

Pendant que le roi d'Espagne actuel (1) regnoit à Naples, où il attendoit le trône sur lequel il est monté, & qu'il occupe à présent, il chargea son ministre à Constantinople d'employer tous ses efforts pour se procurer avec les Turcs une paix solide, dans laquelle on comprendroit les régences de Barbarie, afin que ses sujets pussent jouir de la même sûreté que ceux de la France, de l'Angleterre & des autres nations chrétiennes les plus favorisées. Mais malgré les talens connus de ses ministres, la négociation manqua par la perfidie du Dragoman, qui montra une copie des instructions de son maître à un autre Dragoman, qui se hâta d'en faire part à l'ambassadeur qui l'employoit. Celui-ci s'occupa aussitôt du soin de traverser cette négociation, dont le succès auroit pu nuire beaucoup au commerce de sa nation. Il parvint à la faire rompre, en profitant habilement de

(1) Le feu Roi Charles III.

quelques légers différens survenus sur quelques points d'étiquette ; & elle n'a jamais été reprise (1).

L'état des affaires publiques à la cour de Madrid, est parfaitement connue à Constantinople, & il ajoute peut-être à l'indifférence actuelle des Turcs. Ils n'ignorent pas qu'elle n'est plus formidable comme par le passé ; que ses finances ne sont point administrées comme elles devoient l'être ; que malgré les mines d'or & d'argent qu'elle possède en Amérique, elle n'est pas toujours en état de fourrir aux frais qu'exigeroit la culture de quelques-unes de ses meilleures provinces en Europe. Ils sont instruits aussi des dépenses que lui a occasionné le pacte de famille. Mais les fautes d'une mauvaise administration peuvent se réparer par une meilleure. Le tems seul montrera le changement qu'aura pu apporter dans les opinions des Turcs, la dernière tentative de l'Espagne contre Alger. Mais on peut juger de ce qu'ils feront parce qu'ils ont toujours fait. Si cette cour réussit à abaisser les états de Barbarie, leurs agens secrets à Madrid employeront tous les moyens possible pour l'engager

(1) Les choses ont changé peu de tems après que ceci a été écrit, L'Espagne a conclu un traité avec la Porte ; & elle employe actuellement sa médiation pour mettre fin à la guerre qui vient de s'élever.

à envoyer un ambassadeur à Constantinople pour négocier la paix.

Le roi de Naples à raison de ses liaisons, tant politiques que de sang avec la France & l'Espagne, est très-respecté à Constantinople. Son ministre qui y réside depuis quelques années en qualité d'envoyé extraordinaire, y est traité avec la même distinction que les ambassadeurs des princes les plus puissans. Les Turcs ont conclu avec lui un traité de commerce ; mais celui que font ses sujets dans l'empire ottoman est si peu de chose qu'il mérite à peine qu'on en fasse mention.

Ces apparences extérieures de cordialité ne peuvent cependant cacher aux yeux des personnes instruites, la secrète défiance qu'éprouve la Porte au sujet des prétentions anciennes que la cour de Naples a sur quelques portions de son territoire. Elle soupçonne qu'il viendra un tems où cette branche de la maison de Bourbon, aidée des forces du corps de l'arbre, pourra vouloir se ressaisir de ces possessions, & elle surveille en conséquence avec une attention éclairée par l'inquiétude, tous les mouvemens de cette cour. A présent il n'y a point de motif de rupture prochaine. La crainte qu'à la Porte d'une nouvelle guerre avec la Russie doit rassurer les Napolitains, qui ont raison d'ailleurs de compter sur l'amitié du Capitan-Pacha,

dont l'influence est actuellement toute puissante ; & qui a de grandes obligations au roi de Naples.

Ce favori du grand seigneur né à Alger , avoit commandé autrefois un corsaire de cette régence , & s'étoit trouvé en querelle avec le Dey pour le partage d'une prise qu'il avoit faite en mer. Comme le dey prétendoit à une part plus considérable que celles que lui alloient les loix de la piraterie , Hussen s'y opposa avec fermeté , & le força de renoncer à cette prétention. Il sentit bien que ce triomphe poutroit lui coûter cher & qu'il exposoit sa vie ; il prit en conséquence le parti de se sauver avec tous ses effets. Il l'exécuta heureusement & se réfugia en Espagne où , par quelques raisons d'état , il fut bien reçu. Mais comme le roi n'avoit aucun crédit à la Porte , ni auprès du dey d'Alger , pour solliciter sa grace , comme il le demandoit , il l'envoya à son fils le Roi de Naples & le recommanda à sa protection. Ce prince chargea son ministre à Constantinople d'intéresser le grand vizir au sort d'Hussen ; de solliciter même de l'emploi pour lui , & le représentant comme un homme habile & capable de rendre les plus grands services. M. de Luddoff suivit ces instructions & agit avec tant de chaleur & de succès qu'il obtint tout ce qu'il demanda. Le corsaire Algérien fut en conséquence demandé à Constantinople ; comme on étoit

étoit alors en guerre avec la Russie ; le Capitan pacha ou grand amiral , lui donna le commandement d'un vaisseau de ligne ; il se conduisit avec une bravoure , une intelligence , une habileté si supérieures à celles de tous les autres officiers , qu'il fut promptement élevé à un plus haut rang , & enfin au poste de capitan pacha , qu'il occupe actuellement , & dans lequel il jouit de toute la confiance du grand seigneur. Depuis ce tems il n'a jamais négligé une occasion de témoigner sa reconnoissance au roi de Naples & à ses sujets (1).

(1) On croit faire plaisir aux lecteurs en plaçant ici le portrait que M. Peyssonel a tracé en 1788 de cet homme extraordinaire qu'il a eu l'occasion de connoître particulièrement pendant qu'il étoit consul général de France à Smyrne.

Cet amiral âgé d'environ soixante-dix ans , est d'une taille médiocre & d'une charpente renforcée. Il a reçu de la nature un physique extrêmement fort , & une constitution à toute épreuve , qu'il a encore endurcie par les fatigues de la guerre , & son genre de vie dur & austère. Son teint est brun & bronzé par le hâle ; son visage sans être beau est assez régulier & orné d'une barbe & d'une moustache blanche & imposante. Il a dans le regard & dans le maintien un air de fermeté & d'assurance qui annonce l'élévation & la fierté de son ame , & qu'on prendroit aisément en le fixant pour de la férocity. Il est sobre par tempérament , austère par principe , religieux par per-

Quand sa majesté sicilienne conçut pour la première fois le dessein d'envoyer un ministre à Constantinople, le sultan lui écrivit pour lui témoigner qu'il étoit prêt à le recevoir. Le *superscriptum* de sa lettre étoit dans les termes suivans :

suaſion, ſévère par amour de l'ordre; entier, abſolu, implacable par caractère, & malheureusement quelques fois cruel & ſanguinaire par néceſſité. Il a apporté en naiſſant le germe du génie qui auroit fait de lui un homme étonnant, ſi l'étude négligée juſqu'à un âge trop avancé, ſi le défaut de notions primitives, & des connoiſſances de première néceſſité, n'en avoit empêché l'entier développement. Sa valeur, ſon intrépidité, ſon activité, ſon zèle pour l'état, qui l'élèvent au rang des plus fameux guerriers que nous vantent l'hiſtoire ancienne & moderne, auroient été bien plus brillans & bien plus utiles à ſon pays, ſi l'uſage qu'il en a fait eut été plus éclairé. Il a cependant rendu à l'empire les ſervices les plus diſtingués dans les armes & dans le conſeil... Toujours victorieux ſur terre, il a vu l'ennemi infiniment ſupérieur en nombre, fuir devant lui à Lemnos, & ne lui a jamais donné ſa revanche. Il a rétabli la marine Ottomane entièrement détruite à Tchefné; il a perfectionné la conſtruction & le grément des vaiſſeaux; leur a donné des bords moins élevés, des poupes plus baſſes, plus élégantes & plus commodes, des mâtures plus hautes, des agrès plus dégagés, & une artillerie plus régulière. Il a châtié les plus puiffans rebelles de l'empire, délivré la Morée de l'invaſion des Albanois, qu'il ſous le prétexte de venir défendre cette ſuperbe province,

A la fleur des grands princes de Jesus , élu entre les respectables sénateurs de la religion du Messie , médiateur des affaires politiques des chrétiens , maître d'un peuple civil & modeste , seigneur des chemins qui conduisent aux honneurs & à la gloire , dont la fin puisse être heureuse , &c.

Je ne dois pas passer sous silence la cause d'une ftoideur survenue dernièrement entre ces deux cours & qui faillit à avoir des suites funestes. Le Roi de Naples donna pendant le carnaval un bal masqué , où il se trouva une infinité de caricatures ingénieuses & plaisantes. Quelques-unes étoient des-

d'une seconde attaque des Russes , l'avoient complètement dévastée ; il a délivré les Grecs , qu'on avoit délibéré dans le conseil d'exterminer entièrement , pour les punir de leur défection & n'y être plus exposé. Il a obtenu pour eux une amnistie générale & fidelement observée , qu'il jointe aux mauvais traitemens par lesquels les Russes ont payé tout ce que les Grecs avoient fait pour eux , a ramené un grand nombre de transfuges & empêché l'incursion totale de ses nombreux sujets que la rigueur auroit occasionné , qui auroit dépeuplé les provinces , laissé la plupart des terres sans culture , & privé la marine d'une pépinière de matelots. Il a constamment maintenu la police , l'ordre & la tranquillité dans la capitale , prévenu ou étouffé toutes les révoltes. La nature aidée par l'étude & par l'or , auroit pu faire d'Hussan-pacha un homme prodigieux ; la nature toute seule n'en a fait qu'un grand homme.

tinées à tourner en ridicule, le grand seigneur, la sultane favorite, le mufti, le grand vizir & toute la cour ottomane. Les émissaires Turcs ne manquèrent pas d'en donner sur le champ avis à la Porte; & le grand seigneur qui est d'un naturel doux, en fut si irrité, qu'il menaça de faire enfermer le ministre de Naples aux sept tours. Mais cette affaire fut enfin arrangée par l'intelligence puissante du capitán pacha & de l'ambassadeur de France, qui agit dans cette occasion avec tout le zèle d'un ministre, d'un ami & d'un gendre, car il avoit épousé la fille du ministre Napolitain.

Avec le Roi de Sardaigne.

La grande réputation de la maison de Savoye, les alliances qu'elles a contractées avec les princes les plus puissans de l'Europe, mais plus particulièrement avec la France & l'Autriche, ont agi comme de fort moyens politiques pour porter le gouvernement ottoman à montrer une estime sincère pour le Roi de Sardaigne. Cependant il n'a ni ministre à la Porte, ni traité avec les états de Barbarie, qui garantit ses sujets contre leurs pirateries en mer. Cela est d'autant plus fâcheux que ses possessions sont très convenablement situées pour ouvrir avec la Turquie un commerce avantageux

qui feroit refluer chez lui beaucoup de richesses qui y manquent.

La négociation d'un pareil traité avec la Porte & les régences barbaresques, exigeroit dans l'homme qu'emploieroit le roi de Sardaigne, une habileté peu commune, & la plus grande discrétion; car s'il n'est pas conclu à l'insçu de quelques cours on ne pourra le terminer. Le crédit de ces cours est si grand à Constantinople, & leur jalousie contre tous ceux qui tentent de partager avec elles les profits du commerce que leurs sujets font en Turquie, est si délicate & si active, qu'elles parviendront toujours à les croiser.

La Sardaigne a peut-être irrévocablement perdu, ou du moins pour long-tems, l'occasion favorable. Il y a quelques années qu'un homme tel que j'ai dépeint qu'il doit être, fut présenté au roi par le baron Perron, son ministre des affaires étrangères. C'étoit un moine jacobin né son sujet, qui avoit voyagé dans la plus grande partie de l'Asie, & vécu long-tems à Constantinople. Le roi l'accueillit avec bonté, ne rejetta pas son offre d'entreprendre la négociation, & lui ordonna de rédiger un mémoire dans lequel il développeroit les moyens qu'il se proposoit d'employer pour engager la Porte & les états barbares à faire un traité de commerce avec lui. Le moine traça son plan en conséquence, &

le mit sous les yeux du roi & de son ministre ; qui en furent également satisfaits. Le premier le lui témoigna dans les termes les plus flatteurs. Il lui recommanda de ne pas sortir de ses états, afin qu'on put le trouver sur le champ, quand on auroit besoin de l'employer d'une manière convenable à son mérite.

4 Quelques tems après le dominicain eut l'occasion de solliciter quelque grace à Rome ; il jugea qu'il ne pouvoit avoir un meilleur protecteur que le roi ; il réclama donc les bontés de sa majesté qui les lui promit ; mais le pape se rendit difficile, le monarque n'insista pas ; la demande du religieux fut rejetée. Abandonné par son souverain, persécuté par la cour de Rome, maltraité par ses supérieurs, il fut obligé de quitter sa patrie, sous un habit laïque, peut-être plus convenable à ses goûts, à son génie, à ses talens politiques. Il étoit mieux connu chez les étrangers que dans son pays. Il n'y a pas un an que je l'ai vu à Pétersbourg où il est considéré. L'Impératrice lui avoit fait présent d'une somme considérable d'argent pour s'équiper. Avant mon départ de cette capitale, le prince Potenkin lui avoit donné un grade militaire, auquel l'Impératrice, en récompense de quelques services particuliers avoit joint la croix de Saint-George.

Je n'ai inséré cette anecdote ici, que comme

un avis aux princes qui négligent souvent les occasions que la providence jette quelque fois devant eux , en leur procurant des hommes qui pourroient s'ils s'en servoient leur être utiles , ainsi qu'à leurs sujets.

Avec les républiques de Venise & de Hollande.

Je commencerai par le peu que j'ai à dire des liaisons qui existent entre les Turcs & les Hollandois. Ces derniers ne furent qu'à peine connus des premiers , jusqu'au règne de Charles II roi d'Angleterre , parce que jusques là ils n'avoient fait leur commerce dans la Méditerranée & l'Archipel que sous la protection du pavillon britannique. Mais lorsqu'ils eurent prouvé leur puissance navale dans leurs guerres avec l'Angleterre , & augmenté leurs richesses par le négoce important & lucratif qu'ils faisoient dans l'Inde , les Turcs , conformément au système général de leur politique commencèrent à rechercher & à cultiver leur amitié ; & les ambassadeurs des Provinces unies ont été reçus à Constantinople , avec les mêmes honneurs que ceux des têtes couronnées.

Quant à la république de Venise , j'ai eu lieu de me convaincre par des observations longues &

répétées, qu'elle tient le premier rang à la Porte, & qu'elle jouit de la confiance, de l'estime & de l'amitié des Turcs à un degré fort supérieur à celui des sentimens de toute espèce qu'ils peuvent avoir pour aucune autre nation.

Ils regardent le gouvernement de cet état comme le plus sage qui existe chez les chrétiens. Après les preuves que les Vénitiens ont données de leur valeur & de leur habileté sur mer, pendant la guerre de Candie, qui fut si fatale à la marine ottomane, ils commencèrent à les craindre comme de formidables ennemis. C'est le principe de la crainte, ce premier ressort du système politique de la cour ottomane, qui a converti la haine & l'horreur qu'elle avoit d'abord pour eux, en estime & en affection, l'effroi qu'inspiroit une puissance dont elle avoit eu tant à souffrir par des guerres presque continuelles pendant le siècle dernier, & dont la situation lui facilite les moyens de ravager les côtes, ou de faire des diversions sur mer en faveur de ses ennemis, fut ce qui la détermina à accepter avidement l'offre d'un traité perpétuel de paix & d'amitié qui fut conclu en mil sept cent dix-huit à Passarowitz, sous la garantie de Charles VI empereur d'Allemagne, partie dans le traité.

Depuis ce tems le soin constant des ottomans a

été de ménager la république. L'ambassadeur de Venise est plus caressé, qu'aucun autre ministre étranger; & il paroît que cette alliance ne sera jamais rompue, à moins qu'un sultan imbécile & furieux ne monte sur le trône. On sent aisément combien elle fut utile aux Turcs dans leur dernière guerre; car la plus petite diversion de la part des Vénitiens en faveur des Russes, auroit suffi peut être pour les chasser de l'Europe. La Porte est si bien convaincue qu'il lui importe essentiellement de conserver l'amitié des Vénitiens, que dans toutes ses affaires avec eux, elle met une complaisance flatteuse, & telle quelquefois qu'elle semble rabaisser en quelque sorte la sublimité du grand seigneur. Dans les lettres que celui-ci adresse à la République, il suit invariablement cette formule.

Aux plus glorieux d'entre les grands princes de la religion de Jesus, les restaurateurs du grand objet du royaume du Messie, puissans seigneurs revêtus & ornés de robes de magnificence & de majesté, possesseurs d'honneurs & de gloire, nos amis estimés, le Doge, la république de Venise, dont la vie puisse se terminer par le bonheur, &c.

Dans toutes les circonstances publiques, l'ambassadeur vénitien à Constantinople, appelé par

distinction le Baile de la république , (1) est beaucoup plus honoré qu'aucun autre ministre étranger. C'est pour cette raison qu'en parlant des formalités & usages dans les entrées publiques & les audiences des ambassadeurs , je préférerai celles qui ont eu lieu pour un baile de Venise dont j'ai été témoin , à plusieurs autres que j'ai également vues.

M. Gradenigo qui étoit dernièrement en cette qualité à Constantinople , eut la mortification d'apprendre qu'un grand nombre de sujets de la république , qui se trouvoient dans cette ville , séduits par un officier Napolitain qui les avoient débauchés secrètement , s'étoient engagés pour servir à bord des flottes Espagnoles ; aussitôt qu'il fut pleinement informé , il porta ses plaintes au capitán pacha , qui montra en apparence la justice la plus sévère ; il donna des ordres pour arrêter l'officier & ses recrues ; mais en même tems il fit avertir le ministre de Naples de cacher le premier. Cependant les

(1) Est-ce réellement une distinction comme le dit l'auteur ? N'est-ce pas au contraire une ancienne dénomination , consacrée par l'usage , & peut-être moins honorable que celles d'*ambassadeur* & de *ministre*. Les Vénitiens avoient des résidens à Constantinople du tems des empereurs Grecs ; on les appelloient *bailes* , & ils y faisoient les fonctions des consuls actuels.

hommes furent rendus à M. Gradenigo, qui en remerciant la Porte, se fit un grand mérite auprès d'elle, en l'assurant qu'en reconnoissance, la république ne permettroit jamais à aucun de ses sujets de servir les ennemis de l'empire ottoman.

CHAPITRE XXVI.

Du point de vue sous lequel les Turcs considèrent tous leurs traités avec les Princes chrétiens.

UN livre des loix de Mahomet, intitulé, Kitab Adai, établit comme maxime de religion, que les Musulmans peuvent non-seulement, mais doivent violer tous les traités, quand l'intérêt de l'empire ou de la religion l'exige. Cette nécessité politique existe toutes les fois que la religion ou les dominations musulmanes peuvent être étendues,

C'est en vertu de cette maxime, que le prophète Mahomet obligé de lever le siège de la Mecque & de faire la paix avec ses habitans, revient ensuite les surprendre au moment où ils ne se défioient pas de lui, s'empara de la ville & viola le traité. Abubeker son beau pere, l'un de ses disciples & de ses généraux, lui ayant demandé pourquoi il ne gardoit pas le serment qu'il avoit fait en signant le traité; il répondit qu'il n'avoit agi ainsi que pour apprendre par son exemple à ses successeurs, qu'aucun engagement ne devoit être observé, quand la promulgation de sa sainte

religion , ou l'extention de l'empire exigeoient qu'il fut anéanti.

L'histoire ottomane est en conséquence remplie d'exemples de perfidie de ce genre de la part des Turcs envers les chrétiens ; je n'en citerai qu'un qui est plus mémorable que bien d'autres , il eut lieu en Hongrie. (1)

Un traité de paix & d'amitié entre Achmet I , sultan des Turcs , & Rodolphe II , empereur d'Allemagne , fut conclu , signé , scellé & publié en seize cent six. Pendant que les plénipotentiaires de la Porte & ceux de l'empereur , étoient encore à Pest , à peu de distance de Bude , occupés à mettre la dernière main aux arrangemens particuliers que le traité rendoit nécessaires ; au moment même où les ministres Turcs donnoient un dîner public au ministres impériaux , la garnison ottomane de Bude jugeant que dans cette circonstance , elle trouveroit les murs de Pest sans défense , sortit en

(1) L'histoire de ce royaume fournit aussi des exemples que la doctrine qui enseigne à manquer à la foi jurée aux infidèles , a été quelquefois pratiquée par les ennemis des Musulmans. On en a vu un plus haut dans le traité conclu entre Ladislas IV & Amurath II , rompu par le premier , qui trouva ensuite la mort dans la bataille de Varne.

silence, dans l'espoir de s'en emparer par surprise. Mais les troupes Allemandes étoient sur leurs gardes; leurs officiers soupçonnoient quelque perfidie de la part de leurs ennemis dont le dessein échoua, & qui furent repoussés avec une perte considérable.

Ce court chapitre sur ce sujet, n'a pas d'autre but que d'inspirer une salutaire défiance aux ministres étrangers à Constantinople; ils ne doivent point compter sur la loi des nations, sur les traités conclus avec les puissances qu'ils respectent, s'il survient quelque circonstance extraordinaire.

J'ajouterai qu'il est indispensable aux ambassadeurs de vivre en société & en union entre eux à Pera, quelque puissent être d'ailleurs les projets & les vues politiques de leurs cours respectives. Cette attention importe à leur sûreté personnelle, & au maintien de la dignité de leur caractère. Si cet usage eut été établi avant la dernière guerre, le résident de Russie, M. d'Obreskof eut été ménagé, & les Turcs n'auroient peut-être pas osé l'envoyer prisonnier dans le château des sept tours.

CHAPITRE XXVII.

De la manière dont les Turcs traitent les ambassadeurs & ministres des Princes chrétiens.

IL n'y a, à proprement parler, aucune distinction de rang ou de titre entre les ministres étrangers résidans à Constantinople. Ils sont tous indistinctement appelés *Elei*, ambassadeur, & cela conformément aux loix turques qui déterminent invariablement le rang d'un ministre public. Cependant on a plusieurs exemples frappans de partialité.

Il y a un axiôme politique remarquable dans les loix turques, relativement aux ministres publics; tous les écrivains qui ont traité de leur gouvernement, ont négligé de le considérer; peut-être l'ignoroient-ils.

La cour ottomane regarde chaque ambassadeur ou ministre accrédité auprès d'elle, comme ayant deux caractères différens, l'un représentatif, l'autre personnel. Dans l'exercice du premier, elle voit en lui le représentant de son souverain, & sous ce point de vue, elle le traite avec beaucoup de respect; elle lui permet même de prendre le titre de

maître , parce qu'il a le droit de présenter au grand seigneur les demandes de son prince , de se plaindre des infractions aux traités , & de tout autre acte d'injustice , de cruauté & d'oppression commis par les Turcs contre les sujets du monarque ou de l'état au nom duquel il parle , ou d'insister sur une satisfaction dans les termes les plus péremptoires. Mais s'il menace de la guerre , ou s'il va jusqu'à la déclarer avant de sortir des terres de sa domination , la Porte dit alors qu'il a un caractère personnel , qui le qualifie pour servir à la cour auprès de laquelle il a été envoyé & où il réside , d'ôrage & de garant de la fidélité de son maître à observer les traités ; en cette qualité on le rend responsable de la rupture dont il menace.

C'est de ce principe que les Turcs se servent pour justifier le mépris qu'ils font du droit des gens , qui déclare la personne des ambassadeurs sacrée , même en tems de guerre ; mais j'ai les raisons les plus fortes & les mieux fondées de croire que si les ministres étrangers à la Porte se réunissoient tous pour faire des représentations contre une pareille conduite , s'ils déclaroient au nom de leurs souverains , qu'aucun prince , aucun état chrétien n'enverroit plus d'ambassadeurs ou de ministre à la Porte , jusques à ce que cette coutume barbare fut abolie , elle le seroit en peu de tems. La crainte
de

de perdre ses alliés la décideroit bientôt à les satisfaire.

Une pareille déclaration faite par l'ambassadeur de France, celui de l'empereur & celui de Venise, opéreroit infailliblement cette révolution politique. Il conviendrait à la dignité des princes chrétiens de pourvoir ainsi pour l'avenir à la sûreté de leurs représentans. (1)

(1) Le corps diplomatique à Constantinople, s'est en effet réuni au commencement de la guerre actuelle en faveur de M. Bulgakow, résident de Russie; mais il n'a rien obtenu. Le ministère Turc a répondu que rien ne pouvoit le dispenser de suivre l'ancien usage, que la dignité de l'empire exigeoit que M. de Bulgakow fut arrêté; qu'il n'avoit point changé de qualité, mais seulement de séjour; qu'il étoit toujours un hôte très cher & très-honoré, qu'on lui prodigueroit tous les égards dûs à un *Musafir*, hôte distingué; mais qu'on ne devoit pas insister sur sa liberté, qui étoit impraticable, parce que les ministres ottomans qui tenteroient une pareille innovation seroient infailliblement accusés de corruption, & bientôt sacrifiés à la haine du peuple. Il a été logé dans la maison du commandant du château, où l'on s'occupa à lui adoucir l'ennui de sa captivité. Le ministre impérial a été mieux traité; il a pu quitter Constantinople.

P. S. Les désastres de la campagne de 1789 ont changé cette maxime turque. La Porte humiliée desirant peut-être la paix, a cru devoir lever le premier obstacle aux négoc-

J'ai déjà remarqué qu'on rend à quelques ambassadeurs des honneurs particuliers qu'on ne rend point aux autres ; j'omettrai ici ce qui est relatif aux cérémonies dont je parlerai dans un autre endroit ; je dirai seulement un mot de quelques distinctions.

Aussitôt qu'un ambassadeur impérial arrive sur les frontières de la Turquie , il est entretenu avec toute sa suite aux frais du grand seigneur , jusqu'à ce qu'il s'en retourne. Il est vrai qu'on traite de même le prince Repnin , ambassadeur de Russie , mais ce fut dans une occasion extraordinaire , où il venoit pour conclure la paix , & ce n'est pas un exemple qui soit tourné en usage pour les autres ministres qui sont venus de la même cour.

L'ambassadeur fait de très-riches présens au grand seigneur , qui en envoie en retour de plus considérables à Vienne. Il n'en agit pas de même quand il en reçoit des ambassadeurs de France , d'Angleterre & de Hollande , qui lui en font de magnifiques , en échange desquels il n'en rend aucun. Sa hauteesse se fait une espèce de titre aux présens qui

ciations , en remettant en liberté M. Bulgakow qui a été envoyé par eux aux Dardanelles , où il a trouvé une frégate françoise sur laquelle il s'est embarqué & qui la conduit à Trieste. Il y est arrivé le 3 décembre 1789.

lui sont adressés par ces puissances, de la permission qu'il leur accorde d'envoyer des ministres résider à sa cour, ainsi que de la protection & des privilèges dont jouit leur commerce dans ses états.

Une distinction particulière au baile de Venise, est celle de faire à Constantinople une entrée publique, ce qui n'est jamais permis aux autres ministres, si ce n'est aux ambassadeurs extraordinaires. Il a aussi la liberté de faire tirer dans son hôtel, le jour de Saint Marc quelques coups de canon, dont le nombre est toujours en raison de l'âge du Doge, & de célébrer cette fête avec autant d'éclat & de bruit que ses gens le jugent à propos. Les ambassadeurs d'aucune tête couronnée n'obtiennent jamais cette permission, à l'occasion des jours de naissance, de mariages, de couronnemens de leurs souverains respectifs. (1)

Enfin les Turcs ont soin de n'admettre aucun ambassadeur à l'audience du sultan, que dans certains tems où ils sont préparés à déployer toute la pompe & la splendeur de la cour. Ils fixent ordinairement ces audiences aux jours où l'on paye les troupes.

(1) Sir James Porter garda le silence sur ces distinctions, parce qu'il craignoit d'abaisser sa propre dignité aux yeux de ses compatriotes après une résidence de quinze ans à Constantinople, en qualité d'ambassadeur & de ministre plénipotentiaire.

Le cérémonial de ces audiences mérite des détails particuliers; je les donnerai en parlant de celle de l'ambassadeur de Venise qui m'a paru plus brillante que celle des autres ministres.

Le lecteur doit savoir que la cour ottomane conserve toute l'ancienne magnificence orientale, dans son cortège nombreux, la richesse des habits & des meubles, le prix énorme des bijoux; tout cela a été décrit souvent. Elle aime à déployer toutes les apparences de luxe & de grandeur qui peuvent inspirer de l'admiration, de l'étonnement, de la terreur même aux étrangers & à ses sujets. Cet avis m'a paru nécessaire, afin qu'on soit moins révolté de la hauteur indécente qu'on remarquera dans quelques parties de la conduite des Turcs dans ces cérémonies publiques.

CHAPITRE XXVIII.

Description de l'entrée publique d'un ambassadeur de la république de Venise à Constantinople.

CHAQUE ambassadeur ordinaire de la république de Venise fait son entrée publique dans l'ordre suivant.

Le matin fixé pour la cérémonie, l'ambassadeur est conduit dans une chaise à porteur de son hôte de Pera, à l'arsenal qui est à Galata, & exactement en face du sérail. Il est précédé non-seulement par sa maison entière, mais par tous les sujets de la république qui se trouvent à Pera ou à Constantinople. A son arrivée, il s'embarque avec son monde sur des caïques ou petites galères ayant un grand nombre de rames. Il est avec son secrétaire & son Dragoman dans une caïque magnifiquement décorée, appartenant au grand seigneur & fournie par l'arsenal de la marine. Les principaux ornemens & toute la partie extérieure en sont d'or pur. Il passe ainsi de l'autre côté du canal au bruit d'une décharge de l'artillerie de tous les bâtimens veni-

riens qui se trouvent dans le port, ainsi que de ceux des autres nations en amitié avec la république. En débarquant, l'ambassadeur & sa suite sont reçus par le Chiaou-bachi, qui les conduit dans un bâtiment situé sur le rivage & où le grand seigneur se rend quelquefois pour respirer le frais ; ils y trouvent des rafraichissemens, & ils y restent quelques tems pendant qu'on règle la marche. La procession se met ensuite en mouvement dans l'ordre qui suit :

Trois cents Janissaires marchent les premiers, vêtus de leurs habits de cérémonie, dont le principal article consiste en de longs turbans blancs qui descendent très-bas sur leurs épaules. Leur cuisinier est derrière eux, vêtu d'une pelisse noire couverte de chaînes d'argent, auxquelles sont suspendues des ustensiles de cuisine de toute espèce en petit & du même métal ; il est suivi par soixante chiaous à cheval ayant à leur tête leur *calous-chiaous* ou leur conducteur. Après eux viennent trente-six valets de l'ambassadeur portant sa livrée, ils précèdent l'écuyer de leur maître, & son cheval conduit par six valets d'écurie en riches livrées. Le majordôme & un autre officier à cheval sont à la tête de cinquante-six chevaux appartenans à l'ambassadeur & couverts de harnois magnifiques. Le principal page de son excellence marche ensuite

suivi de dix jeunes gens instruits dans les langues & de six Dragomans à cheval. Un colonel de Janissaires, environné de six chiocadars ou valets de pied, conduisit la seconde division de la procession.

Dans la cérémonie dont j'ai été spectateur, il étoit suivi par le waïvode de Galata, accompagné de six chiocadars, ensuite par le Dragoman de la république, le *Chiatili* ou maître des cérémonies de la Porte, & un autre officier appartenant au Spahilar-Agasi, ou général de la cavalerie qui avoit aussi quatre chiocadars.

Il y avoit à la tête de la troisième & dernière division, le Chiaou-bachi, avec ses douze chiocadars; il précédoit immédiatement l'ambassadeur vêtu d'une robe de velour pourpre, brodée de fleurs d'or, ayant sur la tête un bonnet ducal, & montant un cheval richement caparaçonné que le grand seigneur lui avoit envoyé. De chaque côté marchaient six esclaves en livrées. Trois nobles Vénitiens, deux secrétaires d'ambassade, & deux secrétaires particuliers, suivoient le ministre, & après eux venoient à cheval tous les sujets vénitiens. La procession étoit fermée par un chiaous, un capci & deux Janissaires à cheval. Comme elle marchoit lentement, elle demeura deux heures pour arriver du lieu du débarquement au sérail.

venues pour faire leur cour au vizir qui arriva en peu de minutes au milieu des acclamations, & précédé par son Kiaja, & le Réis-Effendi.

L'habillement du grand vizir étoit une espèce de surtout de satin blanc, doublé d'hermine avec de larges manches. Son turban étoit extrêmement élevé, & terminé en pointe comme un pain de sucre, mais quarré vers les tempes, & bordé d'une plaque d'or bruni de quatre pouces de large. Quand il arriva vers le sopha, l'ambassadeur se leva, le bonnet sur sa tête ainsi que toute sa suite qui conserva le chapeau, selon l'usage des turcs qui ne se découvrent jamais. Après s'être salués réciproquement, ils s'assirent en même tems l'un & l'autre.

Le ministre exposa alors l'objet de sa mission, dans un discours poli que prononça son Dragoman; le vizir y répondit avec une politesse égale, mais par la bouche du Dragoman de la Porte. On servit ensuite du café, du sorbet, des confitures, on brûla des parfums, & on présenta au ministre un riche cafetan, espèce de robe en forme de surtout qu'il devoit mettre pour paroître devant le sultan. D'autres cafetans, mais non aussi riches furent délivrés à quarante personnes de sa suite. Le grand vizir l'informa après cela, par la voix du Dragoman de la Porte du jour où le grand seigneur lui donneroit audience. Le jour fixé en étoit un de la

semaine ; enfin il lui donna un bague , comme un témoignage de l'estime qu'il avoit pour sa personne.

La visite se termina ainsi , & la procession s'en retourna dans le même ordre qu'elle étoit venue.

Cérémonial de l'audience du Grand Seigneur.

Le jour marqué pour l'audience impériale , l'ambassadeur s'embarqua , comme la première fois au point du jour , & fut reçu au débarquement par le Chiaou-Bachi , en robe de drap d'or , avec une superbe pelisse par dessus , & ayant avec lui un certain nombre de chevaux des écuries du sérail.

Après avoir pris les rafraichissemens d'usage dans le pavillon d'été , la procession se mit en marche ; étant entré par la sublime porte de la première cour , elle trouva une quantité immense de gardes à travers lesquels elle passa jusqu'à la porte de la seconde cour , où l'ambassadeur descendit , parce qu'il n'y a que le grand seigneur qui puisse passer cette porte à cheval. Il y fut reçu par le Dragoman de sa hauteesse. Après avoir traversé cette seconde cour , il monta les marches qui conduisent à la salle du Divan , précédé par le Chiaou-Bachi , & le maître des cérémonies , magnifiquement vêtus & porteurs de masses d'argent.

Le grand vizir étoit déjà assis sur son sofa ; pour recevoir les requêtes & les mémoires. A l'arrivée de l'ambassadeur , il se leva pour le saluer , & ils s'assirent tous deux en même tems , comme ils avoient fait dans la première visite.

La salle du Divan ressemble beaucoup à celle de Westminster ; elle n'a cependant ni autant de longueur , ni autant de hauteur ; la largeur m'en paroît à peu près la même. Elle est mal éclairée par un dôme dans le centre. A l'extrémité supérieure sont les tribunaux du grand vizir , exactement dans la même position & élevés de la même manière que le passage qui est entre les cours de la chancellerie & du banc du roi , & qui conduit à la chambre des communes. Derrière le sofa du vizir , & un peu au-dessus de sa tête , est une petite fenêtré , munie d'une double grille de fer , à laquelle se place le grand seigneur pour entendre les causes portées devant ses ministres , & les jugemens qu'ils prononcent ; il ne peut être vu , mais on reconnoît qu'il est présent à l'éclat que jettent les gros diamans qui sont à son turban.

Dans un angle à quelque distance du vizir ; mais à la même extrémité de la salle , sont assis sur des sofas les deux caddis-laschirs , ou chefs de justice de l'empire , avec de grands turbans , blanc pour l'un , & vert pour l'autre. A l'angle opposé , sont

pointemens sont dus avant l'audience de l'ambassadeur; & alors ils restent en arrière jusqu'au jour fixé pour cette cérémonie, ce qui excite toujours des murmures.

L'argent est apporté dans la salle par les esclaves du Defterdar, dans des sacs appelés bourses qu'on répand sans ordre sur le parquet. Le grand vizir en fait ouvrir une, qu'on compte, pour la forme.

Les premières troupes que l'on paye sont les Janissaires, qui attendent dans les cours au nombre de plus de vingt mille, aussi empressés de recevoir leur argent que de dévorer ce qu'ils appellent le *minister* qui est une soupe au riz que le sultan leur fait distribuer. Le colonel du plus ancien régiment se présente à la porte du Divan, aussitôt qu'il est appelé; on lui présente autant de bourses qu'il en faut pour lui & pour sa troupe; on les jette ensuite hors de la salle, & il se retire en s'inclinant profondément, le visage toujours fixé sur le tribunal, & ne lui tournant le dos que lorsqu'il est sorti. Les autres colonels viennent successivement; mais avant qu'on en appelle un, le passage est entièrement débarrassé de l'argent qui appartient à celui qui a précédé. On le jette par une espèce de fenêtre dans la cour, où les Janissaires du régiment à qui il revient, le reçoivent, le comptent, & l'emportent le plus promptement possible dans

leurs chambres ou quartiers. Celui qui emporte une plus grosse charge, est le plus estimé par les officiers. Cette cérémonie dure trois heures, & demande une grande patience de la part de l'ambassadeur qui est forcé d'en être le témoin.

Quand cela est fini, on prépare trois tables, une devant le vizir, une devant le Nissangi, & la dernière devant le Defterdar. L'ambassadeur seul dîne avec le vizir. Les trois nobles vénitiens qui l'accompagnent dînent à la table du Nissangi, & les deux secrétaires à celle du Defterdar. Ce repas est ordinairement court, malgré la quantité & la variété des mets qui sont servis dans de la porcelaine verte. L'usage des Turcs est de ne servir à la fois qu'un seul plat, qui est retiré au bout de deux ou trois minutes, & remplacé par un autre qui ne reste pas plus de tems. Les valets mettent une diligence extraordinaire à garnir les assiettes des convives, qui, s'ils trouvent bon ce qu'on leur présente, sont les maîtres de le garder & de laisser passer le plat suivant sans y toucher. C'est le seul parti qu'ils puissent prendre pour manger d'un met qui leur plaît.

Après le dîner, l'ambassadeur retourne à son siège, & le Réis-Effendi présente au Vizir le mémoire par lequel son excellence demande une audience du Grand Seigneur, le Vizir le lit, le signe,

l'enveloppe dans une pièce de soie brodée & le scelle; il met au-dessus de l'enveloppe, une feuille de papier blanc, & sur celui-ci une marque particulière. Il le donne ensuite au chiaou-bachi qui le porte au Grand Seigneur. Lorsque celui-ci revient avec la réponse de sa hauteesse, le Grand Vizir quitte son sofha & va à la porte de la salle du Divan pour la recevoir. Il la prend, la porte à ses levres & à son front, ce qui est une marque de respect & de soumission. Revenu à sa place, il l'ouvre, & après en avoir fait la lecture, il ordonne que l'ambassadeur soit introduit dans la seconde salle, où les autres grands officiers & ministres de la cour sont rangés comme on l'a dit; & où les valets du Chiaou-bachi se trouvent avec les présens que son excellence a apportés de son pays pour le Grand Seigneur. De là on la fait passer dans un fallon ouvert, & elle s'arrête quelque tems sous les arcades qui sont devant la porte qui conduit aux appartemens du Sultan; c'est là qu'elle met son castan ainsi que sa suite. Aussitôt que cette porte a été ouverte par les officiers chargés de ce soin, l'ambassadeur est introduit par le Grand Vizir & l'Aga des Janissaires, soutenu des deux côtés par deux Capcis-Bachis; le principal secrétaire est conduit de même, tenant dans ses mains la bourse qui renferme les lettres de créance.

C'est de cette manière que l'ambassadeur de Venise & sa suite furent introduits dans la salle où le Grand Seigneur étoient assis sur son trône, qui consistoit en un sofa élevé de plusieurs pieds du parquet, & placé dans le coin à droite de l'extrémité de la salle. Il étoit garni de coussins sur lesquels il pouvoit appuyer à sa volonté son dos & ses bras. Ces coussins étoient brodés & ornés de perles & de diamans. Le dais sous lequel étoit placé le trône étoit de la plus grande magnificence, il étoit de satin cramoisi, doublé de satin blanc, avec des plaques d'or, & garni avec profusion de perles & de diamans. Rien n'égalait la richesse des vêtemens du sultan; son turban & son caftan étoient presqu'entièrement couverts de diamans.

L'ambassadeur s'inclina devant le monarque & lui adressa une courte harangue en langue italienne, dont l'objet étoit de l'assurer du désir ardent qu'avoit la république de conserver une paix solide & de cultiver une éternelle amitié avec sa hautesse & ses sujets, & des vœux sincères qu'elle faisoit pour la durée & la prospérité de son règne.

A la fin de la harangue, le secrétaire présenta les lettres de créance à l'ambassadeur, qui les remit au maître des cérémonies; celui-ci les rendit à l'Aga, par qui elles furent données au Vizir, qui les mit sur un coin du sofa. Le sultan dit quelques

ques mots à son premier ministre & le chargea de répondre de sa part à l'ambassadeur. Le Vizir en conséquence s'approcha de son excellence, qui étoit à quelque distance du trône; il lui fit sa réponse que le Dragoman lui expliqua, ce qui consistoit à l'assurer au nom de son maître, que sa hauteffe accordoit paix, amitié & protection à lui-même, & à tous ses compatriotes dans son empire. L'ambassadeur fit une nouvelle inclination, au Grand Seigneur qui la lui rendit, & la cérémonie finit là.

Comme le bayle de Venise & sa suite arrivèrent dans la seconde cour où leurs chevaux attendoient, & qu'ils y étoient déjà remontés avant que le Grand Vizir & son train nombreux pussent y être parvenus, ils furent obligés de l'attendre pendant quelques tems; car dans ces occasions quand le ministre étranger s'en retourno, le Vizir & tous les autres grands officiers du sérail doivent marcher devant lui & le conduire ainsi jusqu'à la porte, où ils se séparent. L'ambassadeur avec son monde reprend le chemin de Pera; & le Grand Vizir avec sa suite celui de sa demeure. La procession depuis la seconde cour du sérail jusqu'à la rue, n'est pas longue, mais elle est magnifique.

Les ambassadeurs étrangers apportent ordinairement d'autres présens pour la sultane mère, & pour la sultane épouse du monarque; s'il n'y en

a point, les présens sont reçus par les favorites. C'est le secrétaire d'ambassade qui est chargé de remettre ces derniers.

Pour cet effet, il s'embarque à l'arsenal dans une caïque à douze rames accompagné par deux Dragomans & deux valets de chambre. Les présens, escortés par des domestiques aux livrées de l'ambassadeur, & portés par le nombre nécessaire d'esclaves, sont embarqués dans d'autres caïques. En débarquant à Constantinople, ils sont reçus par quatre Janissaires en habit de parade ; & qui marchent les premiers, après eux vont les domestiques & les esclaves qui portent les présens dans des corbeilles couvertes d'étoffes cramoisies. Le secrétaire, les Dragomans & les valets de chambre suivent à cheval. Ils se rendent de cette manière chez le grand Vizir qui les reçoit avec autant d'appareil que si c'étoit la visite d'un ambassadeur. Les présens sont découverts & dépliés devant lui ; le secrétaire lui adresse un discours dans lequel il lui dit que son souverain desirant conserver la plus parfaite amitié avec la Porte, présente à sa hauteesse pour l'usage de ses femmes, & comme une preuve de sa bonne volonté, quelques productions des manufactures de ses états, qu'il espère qu'il voudra bien accepter. Le grand Vizir réplique que toutes les marques d'amitié de son maître seront toujours

chères au Grand Seigneur ; qui remplit religieusement les traités subsistans entr'eux , tant qu'il continuera d'être l'ami de la Porte. Il ordonne ensuite à son Dragoman & à l'un de ses secrétaires , d'accompagner le porteur des présens aussi loin qu'il est permis aux hommes de pénétrer jusqu'au harem , ou appartemens des femmes du sérail :

Le secrétaire d'ambassade est d'abord introduit devant le chef des Bostangis qui montent la garde dans la cour extérieure ; après qu'il a pris le café & d'autres rafraichissemens dans la chambre de ce chef , il est conduit par des Bostangis dans la deuxième cour & présenté au commandant des Baltagis qui y font la garde. Celui-ci lui offre encore du café , du sorbet , des confitures & lui donne un mouchoir brodé d'argent , ainsi qu'à ses deux Dragomans. Les Baltagis l'escortent ensuite jusqu'à la garde des Eunuques blancs dans la troisième cour. Ceux-ci le mènent à celles des Eunuques noirs , qui sont dans la cour intérieure sur laquelle donne la porte du harem. C'est-là qu'est le logement du Kissar-Aga , ou le secrétaire & sa suite sont reçus & les présens déposés. Cet officier le revêt d'un riche caftan , & en donne d'autres d'une valeur intérieure aux deux Dragomans.

Si le Kissar-Aga est un homme poli & affable , ce qui arrive ordinairement , il entre en conversa-

tion familière avec le secrétaire d'ambassade, mais s'il est d'un caractère haut & chagrin, l'étranger lui fait seulement le compliment d'usage relatif aux présens, en reçoit une courte réponse, & tout finit là. L'intérêt du Kissar-Aga est cependant d'être civil dans cette occasion; parce qu'il est au pouvoir du secrétaire de lui indiquer la portion des présens qui lui est destinée, & de faire cette portion plus petite ou plus grande, suivant la réception qui lui est faite. Il est aussi le maître de garder le silence sur ce sujet, & dans ce cas le chef des Eunuques noirs n'oseroit pas en réserver la moindre chose pour son usage.

Lorsque le secrétaire & sa suite ont quitté le sérail, les présens sont portés dans l'appartement des femmes, où ils restent à la disposition du Grand Seigneur, qui saisit la première occasion qui se présente pour les voir, & les faire distribuer à ses favorites.

CHAPITRE XXIX.

*Avis utiles aux Ambassadeurs & aux autres
Ministres étrangers résidans à la Porte.*

LES Turcs ne sont pas à présent le même peuple qu'ils étoient autrefois. Il est impossible d'assigner la véritable cause de ce changement dans leur caractère. On croit cependant qu'elle se trouve d'abord dans la grande révolution qu'a éprouvée leur fortune; ensuite dans le grand nombre de chrétiens qui ont embrassé leur religion, & qui ont contribué à adoucir leurs manières. Quoiqu'il en soit, il est certain que les ottomans ne sont ni si ignorans, ni si stupides, ni si brutaux qu'autre fois. Par cette raison, il est à propos que les ministres étrangers à la Porte, soient des hommes habiles & versés dans la science des cours; ils doivent connoître parfaitement, non-seulement le caractère de leurs propres souverains, mais celui du Grand Seigneur, ils doivent étudier avec soin les humeurs & les intérêts des différens membres qui composent l'administration turque; s'attacher particulièrement à découvrir les passions & les foiblesses de celui des

ministres qui a la plus grande influence dans le Divan, ou qui jouit de la confiance du Sultan.

Tous les ministres étrangers auprès de la Porte, doivent s'unir en une espèce de corps républicain, n'ayant qu'un seul intérêt relativement à eux mêmes & à l'empire ottoman, dans ce qui regarde leur sûreté personnelle, la conservation de leur rang & des privilèges qui peuvent les mettre à l'abri de la violence & de l'insulte. Si un de ces ministres se trouve inférieur aux autres en connoissance & en habileté, l'union que je propose sera difficile à former, parce que les hommes instruits & fermes ne sauroient mettre aucune confiance dans celui qui est ignorant & foible.

Chaque ministre étranger qui désire acquérir de la réputation, & jouir de sa tranquillité à la Porte, doit étudier chaque branche de la science politique, s'instruire de l'état général, de la force, des vues, des alliances, des intérêts particuliers, des traités, du commerce, & des loix des Ottomans; & pour acquérir plus facilement & plus sûrement des connoissances sur ces importans objets; il est absolument nécessaire qu'il apprenne la langue du pays.

C'est un fait bien connu que la direction suprême des affaires en Turquie, & entre les mains de ceux

qui sont en particulier les plus chers favoris du monarque, mais il faut beaucoup d'art & de discernement pour parvenir à découvrir sûrement, si le favori en règne est membre de l'administration intérieure ou extérieure du cabinet, c'est-à-dire, s'il appartient au sérail ou au Divan. S'il est de la dernière, un ministre étranger peut cultiver ouvertement son amitié. Mais s'il est de la première, il faut employer la plus grande circonspection. Une intimité privée avec un homme de cette classe exige de grandes précautions, un profond mystère, pour la dérober à la connoissance des autres ministres, dont la jalousie seroit excitée, & qui mettroient en usage tous les artifices pour inspirer contre lui de la défiance, tant à la Porte que parmi les autres membres du corps diplomatique.

En observant ces précautions, un ambassadeur ne peut rien faire de mieux que de cultiver des liaisons étroites avec les principaux membres du Gouvernement. On les gagne aisément par la flatterie, par des présens; & on peut dans la conduite des négociations tirer de grands avantages du fort & du foible des personnes avec lesquelles on a à traiter.

Un caractère modéré qui fait se posséder & employer à propos la fermeté, est absolument nécessaire

à un ministre chrétien à la Porte, pour le rendre capable de parer & de repousser les petits affronts & les mortifications qu'il pourra recevoir quelquefois de l'insolence des Turcs. Il doit savoir comment les expressions, les varier, les interpréter & donner un tour favorable aux paroles & aux actions qui peuvent être mal entendues. Il doit par dessus tout, ne pas faire attention aux menaces; car s'il paroît les craindre, elles se renouvelleront à chaque instant, & une concession qu'il aura faite, amenera infailliblement de nouvelles demandes.

Un ministre qui ne se montrera pas disposé à ressentir les injures grossières, sera bientôt exposé à voir violer à son égard le droit des gens & les privilèges des ambassadeurs.

Il n'y a pas un seul Musulman qu'un ministre éclairé ne doive traiter avec égards, avec politesse, car le porteur d'eau qui gagne péniblement sa vie, peut devenir un jour Grand Vizir; ce sont des révolutions qui arrivent fréquemment à Constantinople; & le Vizir, selon l'usage des Turcs, ne manque jamais en ce cas, de se souvenir de la hauteur ou du mauvais traitement qu'a essuyé le porteur d'eau. Il faut encore qu'il cherche à vivre en bonne intelligence avec les chrétiens & même avec les juifs domiciliés dans cette grande ville; car quelques-uns de ces derniers sont bien reçus & même ca-

ressés par les ministres des premiers départemens du gouvernement; & au moyen de l'accès familier qu'ils ont dans leurs maisons, ils obtiennent souvent des informations intéressantes pour les ambassadeurs étrangers.

CHAPITRE XXX.

Description de la Ville de Constantinople.

CONSTANTINOPLE est sans contredit une des plus grandes & des plus considérables villes de l'Europe. Sa situation à l'extrémité orientale de la Romanie, est la plus agréable & la plus avantageuse qu'on puisse imaginer. Le détroit qui la sépare de la Nardlie est un peu plus large que la Tamise à Londres; la ville est plus grande que la capitale de la grande Bretagne; elle est surtout plus peuplée. On porte le nombre de ses habitans à quinze cents mille, en y comprenant ceux des fauxbourgs, de Galata, de Pera & de Scutari le long du canal de la mer noire.

C'est à Galata & à Péra que demeurent les chrétiens. Les turcs, les Grecs, les Arméniens & les Juifs sont mêlés ensemble dans la ville, qui n'est pas belle, & où il n'y a pas une rue supportable. Les maisons n'offrent ni ordre, ni architecture, ni élégance, ni noblesse. Les mosquées seules méritent l'attention des étrangers. Il y en a neuf cents trente-quatre, tant grandes que petites; dix sont des mosquées royales & vraiment suber-

bes : mais après avoir vu celle de sainte Sophie, dont j'ai déjà parlé dans un endroit de cet ouvrage, les autres offrent peu de chose à la curiosité. Cependant elles sont toutes dans une situation délicieuse qui frappe & attire l'attention des étrangers. Sainte Sophie est presque vis-à-vis de la grande porte du Sérail , d'où la cour ottomane prend le nom de sublime Porte.

Il y a plusieurs grandes places ; mais deux seulement sont tenues en bon état ; les autres sont entièrement négligées.

La principale & la plus belle est celle du sultan Hacmet , au milieu de laquelle il y a deux superbes pyramides de marbre ; l'une est chargée d'hiéroglyphes ; l'autre est sans ornement. Leurs bases sont appuyées sur quatre grands globes de Marbre qui reposent sur un piédestal carré.

Dans cette même place , on voit les restes d'une superbe colonne d'airain de forme spirale. Lorsque les turcs s'emparèrent de Constantinople , ils en prirent le métal pour de l'or , & commencèrent à la détruire ; mais leur erreur ayant été reconnue , leurs officiers les empêchèrent d'achever de dégrader ce monument.

Il y a près de la mosquée de la *Valida-Gémisti*, ou sultane mere , une autre colonne remarquable. Sa hauteur est prodigieuse ; la principale matière

dont elle est composée est le bithume , les pièces en sont mal assemblées & mal liées. Cependant il paroît qu'elle a été construite à dessein de cette manière grossière. Le but qu'on s'est proposé dans cette construction est un mystère que personne ne peut expliquer. Les turcs ont pour elle beaucoup de vénération , ils la préservent soigneusement de toute injure qui pourroit la dégrader. Plusieurs sultans même sont venus la voir & sont descendus dans des chambres souterraines qui sont pratiquées au-dessous.

Les chrétiens partagent la vénération des turcs pour ce monument. Ils prétendent qu'on voit dans ces caves les corbeilles que Jesus-Christ fit remplir du reste des pains dont il nourrit la multitude qui l'avoit accompagné dans le désert. Les mahométans ne réfutent point cette croyance ; ils y en ajoutent au contraire une autre ; ils disent qu'il y a aussi une boîte faite d'un seul diamant qui renferme quelques gouttes de la sueur de leur prophète ; ils sont persuadés que quiconque touché à cette boîte est sûr d'avoir des enfans ; & il paroît que cette idée superstitieuse est la cause des visites de quelques sultans à ces souterrains mystérieux.

La place du sultan Bajazet , n'est pas tout à fait aussi grande que la première ; mais sa situation est admirable , au-dessus d'une des sept montagnes

sur lesquelles Constantinople est bâtie ; comme Rome , elle est décorée de quelques grands bâtimens , qui sont , en particulier , la Mosquée de ce sultan , & le vieux sérail qui ser voit autrefois de palais à l'empereur Constantin le grand , & à quelques-uns de ses successeurs. La maison de l'Agâ des Janissaires est dans la partie la plus élevée de la place , qui , par cette raison , est une des plus fréquentée par les personnes de rang. On y tient aussi des foires qui attirent beaucoup de marchands ; & elle est sur le chemin qui conduit directement à la sublime porte.

Près de Kom-Capi , ou la porte sablée , il y a une petite mosquée ; qui avoit été autrefois une église ; il est défendu à tout chrétien , sous peine de mort de mettre le pied dans la rue où elle est située. La raison qu'en donnent les Turcs est que c'est dans cette mosquée que le prophète se manifeste de tems en tems aux regards des croyans , qu'il donne les ordres particuliers à ses fidèles disciples. J'ai vu & entretenu plusieurs musulmans au-dessus du commun , qui m'ont assuré sérieusement , qu'ils avoient eu le bonheur de voir leur saint prophète dans toute sa gloire ; mais ils avouoient aussi de bonne foi que l'éclat dont il étoit entouré , les avoit tellement éblouis , qu'ils n'avoient pu rien distinguer de sa personne , & qu'ils avoient

été privés de la vue tant qu'avoit duré son apparition.

Après avoir passé la porte du sérail qui conduit à la première cour, on trouve à gauche les restes d'un grand bâtiment qui fut autrefois l'église particulière du patriarche saint Jean Chrysostôme. A présent c'est le dépôt des armes & des drapeaux pris sur les ennemis, en tems de guerre. Dans la galerie du rez-de-chaussée, est le tombeau du saint patriarche avec sa statue en pierre. De sa tombe sort une source d'eau que les superstitieux regardent comme un remède infailible pour toutes les espèces de maladies. Les chrétiens qui veulent en faire usage la payent très-cher aux Turcs. Près de cette tombe est une grande chambre qui est toujours fermée, & qu'on dit remplie de corps de saints. Les turcs y entretiennent une lampe constamment allumée. Ce fut sur la place qui est devant cette église, que l'impératrice Eudoxie fit élever sa statue, pour l'exposer à la vénération des peuples. Ce trait de vanité excita les plaintes de saint Jean Chrysostôme, & elles furent la cause de sa perte.

Ceux qui désirent voir d'énormes colonnes de marbre, les plus grandes qu'on puisse trouver, doivent visiter la place d'Abla-Sultana, devant le sérail, où il y en a encore une grande quantité couchées sur la terre; il y a aussi deux Lions faits

d'un seul bloc de marbre, soutenus sur des piédestaux.

Plusieurs autres curiosités se trouvoient dispersées dans différentes parties de la ville; mais les sultans Osmans, Mahmoud & Mustapha les en firent retirer pour décorer l'intérieur du sérail, où elles sont maintenant dérobées aux yeux du public.

Les Bazars & les Kans ne méritent d'être cités qu'à cause de leur utilité; car ce sont des édifices simples, qui n'ajoutent rien à la magnificence de la ville. Ils sont construits en pierres, & bien garantis des voleurs & du feu.

Les Bazars contiennent divers rangs de boutiques, dont chacun appartient à un commerce, ou à un métier particulier. Ils sont voutés par le haut, & reçoivent le jour par des coupoles au sommet. On en ferme toutes les nuits les portes, qui sont de fer, & on y pose une garde. Chaque Bazar à un Aga ou un surintendant qui loue les boutiques à un très-haut prix, mais on le paye volontiers à cause de la sûreté des effets.

Les Kans sont une espèce différente de bâtimens qui servent de demeure, & de magasins aux marchands étrangers. Ils ressemblent beaucoup aux couvens des moines chrétiens. Ce sont des cloîtres ouverts sur une place ou court intérieure, dans lesquels chaque marchand a une petite chambre

pour coucher, avec un cabinet, & au dessus, une ou deux pièces pour ses marchandises. Il y a aussi au dessous de ces cloîtres de grandes caves, où les marchandises peuvent être mises en sûreté en cas d'incendie. Mais cette précaution n'est pas nécessaire; on n'a jamais été obligé d'en faire usage, parce que le bâtiment entier est en pierre voûtée. Il est d'ailleurs exactement fermé & gardé pendant la nuit; aussi l'on n'a point d'exemple de dommages causés par les voleurs ou le feu aux effets déposés dans un Kan.

Les Bazars les plus considérables sont le *Bit-Bazar*, près du vieux sérail; & le *Sandal-Babistan*, vis-à-vis la rue des fumeurs. Les principaux Kans sont le Kan du Vizir, le nouveau Kan, & celui de la sultane mère.

Les environs de Constantinople sont délicieux. Galata est le principal fauxbourg; & Pera est, à proprement parler, le fauxbourg de Galata. C'est dans l'un & l'autre que les chrétiens ont fixé leur résidence. Tous les ministres étrangers habitent Pera, où après avoir passé le canal on monte par une pente sensible, & d'où l'on a la vue distincte de la plus grande partie de la ville. Les rues de Pera sont si remplies de chrétiens, qu'on s'imagine être dans le milieu d'une capitale de quelque pays de cette religion.

De

De ce fauxbourg on va jusqu'à l'embouchure de la mer noire à l'Orient, à travers une suite de villages délicieux, si près les uns des autres, qu'ils semblent ne faire qu'une seule ville. C'est une promenade de quatre heures. Le canal qui sépare ce beau pays de la Narolie, a environ deux fois la largeur de la Tamise à Londres. Le rivage opposé présente la même chaîne de villages, mais ils sont plus détachés. Ils commencent au sortir du scutari qui est vis-à-vis du sérail. C'est précisément sur la partie de terre qui les sépare qu'est la fameuse tour de Léandre. Elle sert maintenant de fanal aux bâtimens qui entrent dans le canal & qui en sortent, ou qui navigent sur les côtes de la mer noire. En un mot, la vue de Pera est la plus belle qu'on puisse imaginer. Quantité de maisons de plaisance appartenant au Grand Seigneur, ajoutent à la beauté de la perspective. Mais comme elles sont construites dans le style d'architecture turque, les bâtimens n'ont rien qui plaise aux yeux d'un Européen.

Le nouveau sérail, plusieurs des Mosquées, les Bazars & les Kans sont les seuls édifices en pierre, toutes les maisons particulières sont en bois. Les couleurs différentes dont elles sont peintes à l'extérieur, leur donnent cependant un air de gaieté

& de nouveauté qui ne peut qu'être agréable aux étrangers.

On ne s'étonnera pas des ravages que le feu fait quelquefois à Constantinople , quand on considère que des maisons de bois sont détruites en peu d'heures , que les flammes ne rencontrent point de barrières par des parties de murs , & que les rues étroites en facilitent la communication d'un côté à l'autre. Quelquefois leur propagation est si rapide , que tous les efforts pour les arrêter sont inutiles. Sous le règne du sultan Mahmoud douze mille maisons furent détruites par un incendie. Ce prince qui y étoit accouru , voyant que rien ne pouvoit mettre obstacle à ses progrès , s'écria qu'il étoit convaincu que le feu venoit du ciel ; & il ordonna aux ouvriers qui fesoient tous leurs efforts pour l'éteindre , de cesser un travail inutile.

La circonstance la plus digne d'être remarquée , concernant les incendies de Constantinople , c'est qu'après la destruction de quatre ou cinq mille maisons , on les voit toutes rebâties en vingt ou trente jours , & qu'il ne reste plus de traces de cette horrible calamité.

Ces événemens funestes ont plusieurs causes , au nombre desquelles il ne faut pas compter les accidens qui sont infiniment rares , quoique la ville soit bâtie en bois. C'est cette facilité même de la

détruire qui excitent bien des malheureux à l'entreprendre de propos délibéré.

Les principaux incendiaires à Constantinople , sont les Janissaires, s'ils sont mécontents de l'administration & du Grand Vizir en particulier, ils mettent le feu en plusieurs endroits à la fois, & répètent cet attentat atroce, jusqu'à ce qu'ils aient forcé le Grand Seigneur de renvoyer son premier ministre. Les incendies qui ont cette cause ont été souvent les avant coureurs de la déposition du sultan s'il ne remplit pas leurs vœux.

Quelquefois, au commencement d'une guerre, au moment où ils vont entrer en campagne, ils mettent le feu à la ville ou aux faubourgs, pour se faciliter les moyens de piller, & de se procurer par là de quoi défrayer les dépenses qu'ils vont être obligés de faire. Avant de marcher contre les Russes dans la dernière guerre, ils mirent le feu à Galata dans trois différens endroits, & s'assurèrent ainsi d'un gros butin aux dépens d'une foule d'infortunés. Telle fut la foiblesse & la timidité du Gouvernement, que, quoique le fait fut attesté, & plusieurs coupables connus, il ne châtia personne, & ne fit aucun exemple.

Les esclaves quand ils sont unis, & qu'ils ont de la confiance les uns dans les autres, recourent aussi à ces moyens affreux, ou pour se venger d'un

maître sévère, ou pour piller. Enfin les marchands de bois & de fer, dont la fortune s'accroît par les incendies qui nécessitent des reconstructions, sont fortement soupçonnés d'employer des scélérats, pour se procurer par ce moyen une augmentation de commerce.

CHAPITRE XXXI.

*Du mélange des habitans de Constantinople ,
des Grecs , des Arméniens & des Juifs.*

SI Constantinople n'avoit pas d'autres habitans que les turcs , cette ville ne feroit pas la moitié aussi peuplée qu'elle l'est à présent. Les grecs , les arméniens & les juifs forment une partie considérable de sa population. Les grecs sont les plus nombreux , & quoiqu'ils aient perdu la confiance du gouvernement turc , comme nation , ils conservent encore comme individu , de l'influence à la cour comme à la ville , ainsi que des privilèges qui ne sont accordés à aucuns autres chrétiens , sujets de l'empire ottoman.

Les gouvernemens de la Moldavie & de la Walachie sont toujours accordés à des grecs qui exercent dans ces provinces une autorité souveraine presque indépendante de la Porte. Il y a à Constantinople plusieurs descendans de familles anciennes & illustres ; mais ils n'ont d'autre marque de splendeur & d'antiquité que leur nom , & quelques privilèges inutiles dont ils jouissent en conséquence de leur naissance distinguée.

Presque tous les grecs opulens ou bien nés, vivent à Fanari, fauxbourg à peu de distance de Constantinople, & joignant la chaîne de bâtimens qui se prolongent jusques là, depuis les murs de la ville, plusieurs subsistent des émolumens des emplois qu'ils tiennent des gouverneurs qu'on appelle princes de Moldavie & de Walachie, d'autres ont de très-médiocres héritages en terre.

On ne peut se faire d'idée, des intrigues qu'emploient quelques-unes des anciennes familles Grecques pour obtenir les gouvernemens de ces deux provinces, & les principaux emplois qui en dépendent, l'expérience leur a pourtant démontré que peu de ces gouverneurs meurent de mort naturelle. En effet le despotisme qu'ils exercent, les moyens dont ils font usage pour amasser des richesses, la défiance de la Porte & la crainte qu'elle a qu'ils ne se rendent indépendans, se réunissent pour fournir des prétextes plausibles pour les faire périr. Il n'y a que quatre ans qu'on vit exposer sur la Porte du sérail, la tête d'un prince de Moldavie qui n'avoit point d'autre crime que d'être estimé par la cour de Russie.

Les Dragomans de la Porte & de toutes les villes frontières des états chrétiens, sont des Grecs, qui, outre leur langue & celles des Turcs, entendent le latin, le François & l'Italien. Les Turcs,

se fient à eux , parce qu'ils sont nés sujets de l'empire , & parce qu'ils savent que leurs espérances , leurs intérêts & ceux de leurs familles sont concentrés dans le pays. Ils sont bien assurés qu'on satisfait leur vanité en leur donnant quelque emploi public , quelque peu considérable qu'il soit , & que cet avantage leur suffit pour porter , sans se plaindre , le joug de l'esclavage , & pour ne pas désirer de changer de maîtres.

Grand nombre de Grecs embrassent aussi l'état ecclésiastique , & par la protection des Turcs , ils obtiennent des bénéfices dans l'église Grecque , & peuvent aspirer aux dignités épiscopales & patriarchales.

Le patriarche exerce encore une espèce de pouvoir despotique sur eux. Il vient toutes les semaines au Divan , dans lequel , il juge les causes entre particuliers. Il est assisté par douze évêques , & en concurrence avec eux , il peut infliger des peines afflictives. Mais à tous autres égards , les Ottomans ont fort diminué ses prérogatives. Autrefois , il avoit entrée dans leur Divan , & sa dignité étoit à vie. Anjourd'hui on le dépose , & on l'exile dans l'isle des Princes à six lieues de Constantinople , toutes les fois qu'il se présente un compétiteur qui offre au Grand Vizir un présent plus riche & un tribut annuel plus considérable que celui du titulaire.

laire actuel. Les exils sont si fréquens que les patriarches ont jugé à propos de bâtir dans le lieu de leur retraite, une maison commode & spacieuse, ornée de jardins pour leur usage & celui de leurs successeurs. D'autres Grecs se renferment aussi dans les nombreux monastères de leur communion, répandus dans tout l'empire.

Telles sont les ressources de ceux qui sont bien nés. Les gens du peuple se livrent au commerce & aux arts mécaniques, le service de mer en emploie un grand nombre ; plusieurs travaillent dans l'arsenal. En général, ceux-ci sont très-pauvres. Comme ils méprisent tous les arméniens, & même tous les chrétiens, qui ne sont ni de leur église, ni de leur nation, ils ont beaucoup d'ennemis. Aucun grec habitant de Constantinople, ne peut rentrer dans le sein de l'église romaine, sans perdre ses biens, & être envoyé aux galères. Aussi ceux de cette nation qui appartiennent à cette église, & qu'on trouve à Constantinople, sont étrangers, nés à Chio, Tinos ou Naxe, îles de l'Archipel.

Il y a plusieurs églises grecques outre la patriarchale dans la ville & dans ses environs ; mais leurs prêtres sont peut-être la plus méprisable race d'hommes qui se voient sur la terre.

J'observerai ici qu'il y a environ quarante anciennes familles grecques à Constantinople, qu'on appelle

Mosfellemin , c'est - à - dire , pardonnés. Ce sont les descendans des mécontens , qui , lors de la chute de leur empire , trahirent leur souverain & leur pays , en se joignant aux turcs quand ils assiégèrent cette ville , & contribuèrent à la faire tomber dans leurs mains. C'est de cet événement qu'ils tirent leur nom. Ils jouissent aujourd'hui du privilège de porter des pabouches jaunes & des caleçons comme les turcs. Ils sont aussi exemptés de payer le tribut auquel sont assujettis tous les autres chrétiens de l'empire. Quels misérables privilèges , pour un si grand crime ! ils sont universellement méprisés & détestés , & obligés de vivre séparés de la société ; car s'ils se mêlent à quelque bonne compagnie , elle leur reproche aussitôt la trahison de leurs ancêtres. Les arméniens sont une nation sujette aux ottomans , & contribuent beaucoup à la population de Constantinople ; on évalue leur nombre à soixante mille âmes , tant dans la ville que dans les environs. La plupart sont marchands , & en général très-riches ; presque tous les banquiers sont arméniens. Ils suivent la doctrine d'Eutychès qui nie les deux natures dans Jésus-Christ , la divine & l'humaine , & soutenoit que la première existoit seule sous l'apparence de l'autre. Ils ont à Constantinople , leur patriarche , un clergé nombreux & plusieurs églises.

Parmi ceux qui vivent dans cette ville , il y en a cependant qui professent la religion catholique , mais ils n'ont point de temples , & ils se rendent aux chapelles des ambassadeurs étrangers. Les catholiques ont deux évêques appelés missionnaires apostoliques ; & environ quatre-vingt autres prêtres , envoyés pour la plupart de Rome.

Dans les maisons de plusieurs personnes de condition , il y a une chambre dans laquelle un prêtre vient quelquefois dire la messe , mais ceux qui se chargent de cette fonction , sont exposés à des persécutions de la part des patriarches , qui font souvent arrêter & même conduire en prison le célébrant & toute la congrégation. Dans ce cas les détenus sont obligés de s'adresser au Grand Vizir qui est toujours sûr d'un présent pour sa protection & pour l'ordre qu'il donne de les remettre en liberté. Quant au patriarche , il ne gagne que le plaisir d'avoir satisfait sa haine qu'il appelle du beau nom de zèle.

Les arméniens en général , sont d'un bon caractère ; ils sont pieux , honnêtes , fidèles , polis envers tout le monde ; mais les Turcs ne les emploient à aucun service quelconque ; ils profitent seulement de leur opulence pour leur extorquer de l'argent sous toutes sortes de prétextes.

Le nombre des juifs est prodigieux ; on ne

compte pas moins de quarante mille familles à Constantinople , qui d'après un calcul modéré peuvent composer deux cent mille personnes. Ils sont soumis entre eux à une espèce de gouvernement aristocratique. Ils ont une certaine classe d'hommes qu'ils appellent *Cajams* , qui sont les docteurs de leur loi , & qui prononcent dans tous leurs différends. Il est très-rare qu'ils appellent des sentences de ces juges aux tribunaux turcs. Ils possèdent de grandes richesses , & vivent dans une aisance aussi grande & peut-être supérieure à celle de leurs frères à Londres , car les turcs en font beaucoup plus de cas que des chrétiens ; ils exercent tous les arts , & font un commerce qui les enrichit.

Il n'y a pas de maison turque un peu considérable , où il n'y ait quelque juif qui y soit reçu familièrement ; on peut juger par là du nombre & de la qualité de leurs protecteurs. Cette circonstance les rend très-hauts & très-insolens à l'égard des grecs & des autres chrétiens. Tous les officiers subalternes de la douane sont des juifs qui tirent de grands profits de leurs emplois. Le facteur de l'Aga des janissaires est un juif & peut-être le plus considéré dans la ville.

Quoiqu'ils soient tenus dans l'esclavage ; & qu'on ne leur permette pas d'acheter des terres , ils ont une grande ambition , & aiment à dominer

leurs inférieurs par l'influence que leur donnent leurs richesses. Plusieurs , comme dans les autres villes importantes , y font les métiers lucratifs de courtiers , de banquiers , de marchands de bijoux , &c. leur commerce familier avec les turcs distingués , les met en état d'en connoître les affaires particulières , les secrets privés , & quelquefois ceux de l'état. L'expérience a prouvé que personne n'est plus propre qu'eux à servir d'espions ; & en intéressant leur avarice qui est leur passion dominante , un ambassadeur étranger peut savoir plus sûrement ce qui se passe dans le cabinet ottoman , par leur moyen , que par tout autre qu'il pourroit employer.

CHAPITRE XXXII.

De la Police de Constantinople.

LE Chiaous Pacha réunit dans sa personne ; deux emplois ; celui de maréchal de la cour , & celui de juge des causes civiles. Comme maréchal de la cour , il reçoit les ambassadeurs des princes étrangers à leur entrée dans Constantinople , les accompagne & les introduit à l'audience du grand seigneur ; il est bien récompensé de cette peine , parce que les ministres lui présentent toujours quelques articles précieux manufacturés dans leur pays.

Les revenus qu'il tire de ses fonctions de juge sont d'une plus grande valeur. C'est à son tribunal que le grand Vizir & les deux juges généraux de Natolie & de Romanie renvoient toutes les affaires peu importantes ; ils est aussi le chef des Chiaous , qui tous dépendent de lui.

Un autre officier respectable de la police de Constantinople , est le Stambo-Effendi , qui a l'inspection de tout ce qui se vend , & surtout des provisions nécessaires pour la consommation journalière. Son attention est toujours dirigée vers les moyens de procurer l'abondance. Si une denrée

commence à manquer, il doit faire tous ses efforts pour qu'elle soit distribuée le plus également possible à tous; ce poste est constamment rempli par un homme prudent & intègre. Il tire son immense revenu, de chaque denrée de première nécessité, de celle même de la moindre espèce, qui se consomment journellement dans une ville aussi peuplée.

Les caddis jugent également les causes de peu de conséquence; par ce moyen, le grand visir, les deux juges généraux de Natolie & de Romanie, & le chiaou-pacha, peuvent porter leur attention sur les affaires plus importantes. C'est dans cette vue qu'ils ont fait une espèce de juge du chef de chaque profession, qui décide dans les petits procès qui s'élèvent entre les hommes de sa classe.

Comme il y a toujours des disputes sur les bâtimens, c'est au tribunal du mammer pacha ou surintendant général de cette partie, qu'elles sont portées. La sentence est sans appel, il fait faire parler les loix selon ses intérêts; & cela lui fournit les moyens de s'enrichir en peu de tems.

L'Aga des Janissaires est le juge de ce corps & de tous les différens qui s'élèvent entre ceux qui le composent. Le Bostangi pacha est celui de ses gens & des affaires qui naissent dans les lieux destinés aux plaisirs du Grand Seigneur. Le Capitan pacha a une juridiction absolue sur les matelots &

les soldats de marine ; & le général de l'artillerie sur tous ceux qui en dépendent.

Les Chrétiens & les Juifs sont jugés, les premiers par leurs Patriarches, les seconds par leurs Rabbins ; & il est très-rare qu'aucun de ces derniers recourent, même pour les affaires majeures aux tribunaux ottomans.

Tels sont les principaux magistrats exerçant chacun selon leur rang , une autorité dans la ville. Il faut avouer qu'au premier coup d'œil, ces différens établissemens semblent les plus propres à maintenir la tranquillité publique & le bon ordre, & ils produiroient certainement cet effet, si la vénalité ne nuisoit pas toujours à l'exécution impartiale des loix les plus salutaires.

Après avoir parlé des officiers chargés du gouvernement civil & du bon ordre dans la ville, il est à propos de dire un mot des moyens employés pour la garder , & de la manière d'administrer la justice.

La garde consiste en un corps de Janissaires, ayant son colonel à la tête , & placé à chaque porte de Constantinople ; il y a également des corps pareils dans les quartiers fréquentés , des partis de deux ou trois hommes dans chaque rue , & des patrouilles qui parcourent constamment la ville de jour & de nuit. Les hommes qui composent celles-ci ,

n'ont point d'autres armes qu'un bâton dont ils savent se servir avec tant de dextérité, qu'ils sont plus redoutés que s'ils avoient des armes à feu. Dans presque toutes les rues, il y a des portes qui empêchent, quand on le veut, qu'elles ne communiquent les unes aux autres.

Telle est la manière de garder cette ville, où les meurtres sont très-rares, & où les malfaiteurs sont presque toujours découverts au moment même du crime.

S'il se commet un vol ou un meurtre dans une rue, tous ceux qui l'habitent doivent porter la peine. Cette loi est invariable; il en résulte, que sur la première apparence d'une querelle, tout le monde se réunit pour l'appaiser & pour chasser l'agresseur. On veille avec soin à ce qu'un voleur ne s'introduise dans le quartier, & comme les habitans répondent tous les uns des autres, il est difficile qu'un coupable échappe au châtiment.

Cette loi peut paroître injuste, & elle l'est réellement dans bien des cas. Si par exemple on trouve sur le rivage de la mer, un corps qui porte des marques d'une mort violente, les habitans des villages les plus voisins sont obligés de payer une certaine somme au cas qu'ils ne trouvent point les parens du défunt; & cette somme est pour le Bostangi pacha.

Il reste à parler de l'administration de la justice. Le Divan est un tribunal ouvert à tout le monde. Le Grand Divan se tient une fois par semaine, & toujours le mardi soir, dans le sérail du Grand Seigneur qui assiste à l'audience, sans être vu, d'une fenêtre grillée placée au-dessus du Grand Vizir, & vis-à-vis de la porte par laquelle entrent les supplians. Il voit & entend de cette manière les jugemens qui se prononcent & peut en apprécier l'équité.

De chaque côté du Grand Vizir sont les deux Caddis-laschirs, & selon leur rang, les autres juges particuliers; mais ces derniers sont debout. On n'emploie ni avocats, ni procureurs; chaque homme plaide lui-même sa cause. Quand on présente un mémoire au Grand Vizir, il le signe, s'il accorde ce qu'on lui demande; il le déchire, s'il refuse, & tout finit là. Les procès sont jugés promptement, en peu de mots; parce que la plupart dépendent ordinairement des témoignages. Mais s'il se présente une cause obscure, le Grand Vizir ordonne à un juge subalterne de l'examiner & de lui en rendre compte dans un terme qu'il détermine. Il laisse toutes celles qui concernent la religion ou les mœurs publiques à la décision des deux juges généraux sans appel.

Les lundis & les vendredis sont des jours de

Tome II.

M

vacances ; mais tous les autres jours de la semaine le Divan est ouvert , ou dans le sérail , ou chez le grand Vizir. Rien ne peut être plus étonnant que de voir un homme qui n'a souvent eu aucune éducation , qui quelquefois n'a pas eu le tems de faire la moindre étude , arriver à cette première dignité , & gouverner cependant bien un empire aussi vaste ; s'il ne peut pourvoir à tout , il ne néglige point ce qu'il y a de plus important. Sa situation sur tout rend ce prodige plus merveilleux encore. Entouré de personnes qui voient son élévation d'un œil jaloux , & qui intriguent souvent pour l'en faire descendre , il est obligé de cacher ses inquiétudes , de paroître ignorer leurs desseins , de les traiter avec l'air de la confiance , & de ne pas user contre elles de tout le pouvoir qu'il a en main.

CHAPITRE XXXIII.

Des mœurs & des coutumes des habitans de Constantinople. Singulières anecdotes, & diverses remarques sur ce sujet.

UN étranger qui arrive à Constantinople, & qui voit un si grand concours d'hommes de différentes nations; tous vêtus à l'orientale, ne peut qu'être fort embarrassé pour distinguer l'un de l'autre. J'essayerai de faire disparaître cette difficulté, en saisissant ici les traits distinctifs qui peuvent servir à les faire reconnoître, sous leur apparence uniforme.

Les Grecs portent une espèce de turban de peau de mouton noir, plus étroit sur le sommet de la tête que celui des Arméniens. Leurs pantoufles sont noires ainsi que leurs caleçons; au lieu que les Arméniens ont les premiers rouges & les seconds couleur de pourpre. Les pantoufles des Turcs sont jaunes, & aucun chrétien n'en peut porter de pareilles sous peine de mort. Le sultan Mustapha qui fit cette défense avoit fixé la couleur rouge pour la chaussure de tous ceux de cette religion.

La vanité des Grecs leur fit souhaiter d'être distingués des Arméniens dans cette partie de leurs vêtemens ; ils présentèrent une humble requête au Sultan pour obtenir la permission de substituer la couleur noire à la rouge ; & ils l'obtinrent, grâce à une somme considérable, qu'ils versèrent dans son trésor particulier.

Les Juifs portent des pantoufles & des caleçons bleu de ciel ; leur turban diffère entièrement de celui des Chrétiens ; & ils ont deux boucles de cheveux qui descendent au-dessous de leurs oreilles. Ils aiment beaucoup à paroître pour ce qu'ils sont, & ils seroient humiliés d'être pris pour des Chrétiens.

Il y a cependant parmi les Grecs & les Juifs quelques personnes privilégiées qui ont la permission de porter des pantoufles jaunes & des caleçons rouges comme les Musulmans ; mais ce sont les Dragomans des ambassadeurs, les *Metzellemias* qui ne payent aucun tribut annuel.

Le Grand Seigneur se promenoit un jour *incognito* dans le fauxbourg de Fanari, accompagné seulement de deux domestiques favoris, un Eunuque noir & un blanc ; il rencontra sur son chemin un jeune homme qui portoit trois pelisses l'une sur l'autre ; il avoit une pipe riche à la bouche, & pour ajouter à ce luxe il avoit des brodequins jaunes. Le Sultan imagina que ce devoit être

quelque Dragoman, ou le fils d'un Bey, ou du moins le fils d'un Grec privilégié. Sa curiosité le porta à prendre des informations, & le résultat lui apprit que c'étoit le fils d'un boucher Grec de Fanari. Aussitôt il le fit mettre à mort par les deux Eunuques qui l'accompagnoient.

Comme la population de Constantinople est immense, il est très-facile aux sujets chrétiens de prendre le vêtemens turc ou même l'eupéen, pour éviter de payer le tribut annuel ; mais ils ont des risques à courir, s'ils sont découverts revêtus de ces habillemens, ils sont condamnés à perdre la tête, & ils ne peuvent la conserver qu'en embrassant le mahométisme. S'ils le font après les avoir quittés & qu'il soit prouvé qu'ils ont pris ce déguisement, leurs biens sont confisqués, & ils ne les peuvent racheter qu'à la même condition.

Il y a quelques années que le nombre des habitans de cette ville s'accrut à un tel point, que le gouvernement fut obligé de prendre des mesures pour le diminuer. La tyrannie des pachas dans les provinces, avoit forcé quantité de personnes à quitter leurs demeures avec leurs familles & leurs effets. Elles avoient refué dans la capitale en si grande quantité, qu'il étoit impossible qu'elle put contenir à la fois ses anciens habitans & les nouveaux venus. Le Divan ordonna que toutes les

familles qui n'y avoient pas déjà un séjour depuis vingt ans , s'en étoignassent ; & des gardes furent placés aux portes pour repousser celles qui se présenteroient encore.

Il n'y a point de spectacles publics , point de mascarades , ni aucun autre amusement à Constantinople , excepté les *Donalmas* , c'est-à-dire les réjouissances à l'occasion de la naissance des enfans du grand seigneur. Comme il y a peu de liaisons entre les familles , & que les femmes ne jouissent point de la liberté , il y a peu de sociétés , & peu d'agrémens à y trouver. A Péra & à Galata , les européens prennent autant de plaisirs & peut-être d'avantage que dans leurs pays. Quand les ministres étrangers sont en bonne harmonie entre eux , ils entretiennent une troupe de comédiens ; ils donnent des concerts , des fêtes , des bals &c. ; plusieurs sont mariés & jouissent des avantages que procurent une famille & la société.

Le roi de France défend à ses sujets de se marier en Turquie ; mais l'effet de cette défense est d'ajouter au desir de l'enfreindre , en conséquence la plupart des françois établis à Péra & à Galata sont mariés ; & les autres ont de jolies maîtresses qu'ils engagent en qualité de domestiques. Ce sont d'aimables grecques , nées généralement dans l'isle de Timos ; elles sont si adroites & si

séduisantes qu'elles prennent bientôt le plus grand ascendant sur leurs maîtres, qu'elles voient à leurs pieds vingt fois par jour.

Quant aux anglois ils usent librement de la loi de leur pays, qui leur permet le divorce, & se séparent souvent de leurs femmes pour épouser ces jolies filles. On en a vu dernièrement un à Péra, abandonner ainsi son épouse dont il avoit plusieurs enfans, & la remplacer par une jeune grecque sa servante. Quelques françois envient plus qu'ils ne le devroient ce bénéfice de la loi angloise; car enfin leurs femmes ne sont point jalouses, & ne se plaignent pas quand ils entretiennent publiquement une maîtresse sous leurs yeux.

Les femmes grecques de Fanari & des villages qui bordent le canal de la mer noire, jouissent d'autant de liberté que les européennes; si elles sont des personnes de rang, & vivent d'une manière aussi sociale dans leurs familles. Mais les arméniennes sont exactement surveillées; elles n'ont ni sociétés, ni amusemens; elles ne parlent jamais de leurs maris qu'en les appelant leurs seigneurs & leurs maîtres. Elles ne mangent point avec eux; elles les servent à table, lavent leurs pieds, & sont regardées & traitées en esclaves par ces sauvages.

Le détail des cérémonies des mariages des Ar-

méniens ne peut être ici sans quelque intérêt. La mère ou la sœur mariée d'un jeune homme qui désire une épouse, va dans toutes les maisons où il y a de jeunes filles à marier, & d'un état proportionné à celui de son fils ou de son frère; quand elle a trouvé un parti convenable, elle prend des informations sur son caractère, sur sa conduite; Si elle est satisfaite de leur résultat, elles font des propositions; & si elles sont agréées, on fait un accord préliminaire pour unir le jeune couple.

Ce n'est qu'après cela que le jeune homme est instruit de ce qu'on a fait; on lui décrit la personne qu'on a choisie; on entre dans le détail de tous les agrémens qu'on lui trouve; on vente son caractère. Si ce tableau l'enflamme & qu'il consente à l'épouser, on en donne avis aux parents de la prétendue, qui font les préparatifs des noces; si au contraire, il refuse, le contrat conditionnel qu'on a fait sans son aveu est nul.

Lorsque le jeune homme ne fait point d'objection, il fixe le jour de la célébration. Le prêtre averti se rend dans la maison de l'épousée, accompagné du mari, & fait la cérémonie de donner la bénédiction nuptiale; car le contrat conservé sa force dès que l'homme a consenti; le mariage est censé fait, & le prêtre ne fait que le ratifier. La jeune femme pendant toute cette cérémonie,

est restée strictement voilée ; & lorsqu'elle est achevée, son mari retourne chez lui sans l'avoir vue. A l'entrée de la nuit, les parens de la première vont la chercher, pour la mener à la maison de son époux. A son arrivée, elle est conduite dans un appartement rempli de femmes, avec lesquelles elle partage le repas qui lui a été préparé. Tous les hommes amis ou parens des deux familles sont réunis dans un autre, où ils sont régalez en particulier. Quand la fête est finie, ils vont faire leurs complimens à l'épouse qui les reçoit toujours voilée & sans y répondre, car s'il lui échappoit un seul mot, elle seroit regardée comme une fille sans pudeur, & sans délicatesse. Chaque convive lui fait un présent qui consiste en une ou plusieurs pièces d'or monnoyé.

Lorsque la nuit est avancée & que la compagnie est lassée de manger & de boire, les femmes conduisent la mariée dans la chambre nuptiale, où son mari l'attend ; elle est toujours voilée. On la place sur une chaise à côté de lui ; & tout le monde se retire. Deux vieilles femmes restent seules dans l'antichambre, où elles demeurent jusqu'au jour. Aussitôt qu'on les a laissées en liberté, l'époux s'approche de son épouse tremblante ; lève son voile & voit pour la première fois un visage qu'il verra cassé tous les jours de sa vie. Quelque puissent

être ses sentimens particuliers dans ce moment, il les dissimule sans doute s'ils ne sont pas favorables; & selon l'usage il l'embrasse; elle ne répond à ses caresses qu'en baissant les yeux & en versant des larmes. Elles s'empresse de lui donner les premières marques de sa soumission, en se levant pour lui apporter des confitures, & pour lui verser un verre de vin, elle se hazarde après cela à en remplir un pour elle-même; elle présente le premier à son mari, & prend le second; ils le choquent, & ils boivent ensemble à leur bonheur réciproque.

Ces formalités, peut-être un peu longues dans la circonstance, mais auxquelles on ne manque jamais, & que l'empressement du mari peut abrégier, étant déterminées, il la déshabille & se débarrasse aussi de ses vêtemens. Au moment où ils entrent dans le lit, il fait un signal auquel répond aussitôt une bande de musiciens placés dans une chambre voisine qui commencent un concert accompagné de voix qui chantent des hymnes à l'infini.

Le lendemain matin les deux vieilles femmes entrent dans la chambre, & attestent par écrit qu'elles ont vu les deux époux dans le même lit; elles observent en même tems une vieille coutume des juifs, consignée dans la bible, & qui tend à prouver que la jeune épouse a porté dans le lit impérial ce trésor si recherché par tout, & qu'il est si dif-

ficile , dans ce pays , que l'amour puisse avoir dérobé à l'himen.

*Des femmes Turques & de leurs intrigues ;
aventure singulière. Anecdotes.*

Il n'y a point de cérémonies religieuses dans les mariages des tures. Le caddi unit les couples & légalise le contrat. Comme ils ont plusieurs femmes , & que ceux qui sont riches ont en même tems des harems remplis de jolies esclaves , il en résulte naturellement que les épouses légitimes n'ont pas toujours lieu d'être satisfaites de leurs maris , & qu'elles désirent de suppléer à leur indifférence & à leur froideur. Ajoutez à cela qu'un ture du haut rang qui a sa maison à Constantinople , est envoyé quelquefois pour le service de son souverain dans une province éloignée de la capitale ; dans ce cas il emmène avec lui une ou deux de ses femmes ou de ses esclaves qu'il aime le mieux , & laisse les autres dans son harem , exposées à attendre long-tems son retour , & peut-être à ne le revoir jamais.

Ces femmes dont le sang est brûlant , les passions vives & poussées au plus haut degré de violence , par leur manière molle & voluptueuse de vivre , recherchent sans cesse les moyens de satisfaire , & leur imagination ardente aiguillonnée par la difficulté leur en fournit souvent d'heureux.

Une galanterie avec une femme turque , est à la vérité , accompagnée de grands obstacles , qui ne sont pas toujours insurmontables , & de très-grands dangers pour un amant chrétien. Mais ils faudroit connoître bien peu le cœur humain , la puissance des passions & sur-tout de l'amour , pour croire que le péril & les difficultés le rebutent , & pour douter qu'il ne se procure pas autant de triomphes dans ce pays que dans les autres.

Le ministre britannique Sir James Porter , qui étoit un peu refroidi par l'âge , & qui d'ailleurs avoit une femme jeune & aimable , fille de l'envoyé de Hollande , eut peu d'occasions & peut-être moins besoin encore de faire des recherches sur les intrigues des dames turques. Quelques-uns des membres célibataires du corps diplomatique à Pera , ou leurs jeunes secrétaires , auroient pu lui donner des lumières sur une matière dont il a parlé sans aucune connoissance. (1).

(1) Je ne puis m'empêcher d'observer , dit Sir James Porter , combien on en a imposé au public , en l'amusant de contes romanesques , sur les intrigues amoureuses arrangées avec tant d'art de subtilité & de succès avec les femmes turques. Il est aussi aisé d'escalader le ciel que d'aller à elles. *Observations sur la religion, les loix, le gouvernement, &c. des Turcs* page 294.

Je conviens qu'il est impossible d'approcher des dames chez elles, les harems étant entourés d'espions & de gardes, à la vigilance desquels il n'est pas aisé d'échapper. Mais sur quarante ou cinquante femmes enfermées dans un même lieu, ne peut-il pas s'en trouver un peu plus de deux ou trois, qui ne pouvant surmonter l'attrait qui les entraîne au plaisir aient assez d'imagination, d'esprit & d'adresse pour ménager une intrigue avec un amant chrétien ? car elles ne se fient point aux turcs qui pourroient les trahir, & qui d'ailleurs sont épuisés par des attachemens trop nombreux. Toutes les facultés de l'ame, toutes les ressources de l'imagination, dirigées constamment vers le même but, doivent à la fin produire quelque effet. Si un petit nombre de femmes, dans chaque harem peut réussir à se menager des tête-à-tête avec des amans, cela suffit en considérant la population immense de Constantinople, pour montrer qu'il n'y a pas peu d'intrigues de galanterie. Je conviens aussi que si un chrétien, sujet ou étranger, est surpris dans ces occasions délicates, il ne peut conserver sa vie qu'aux dépens de sa religion, qu'il n'a point d'autre alternative que de mourir ou de se faire circoncire; mais cela n'empêche pas qu'il se passe à peine un seul jour, sans qu'il y ait quelque commerce galant à Pera & à Galata.

Les méthodes que les dames employent pour venir à bout de leurs desseins , ne demandent pas toutes des efforts extraordinaires d'art & d'imagination ; il y en a quelques-unes qui ne sont point absolument difficiles ; & quelquefois les coutumes établies les favorisent.

Il y a par exemple des circonstances où il leur est permis de sortir voilées , d'aller aux bains , ou de se visiter entre elles , pendant les fêtes du Beyram , les réjouissances publiques des Donalmas , &c. Dans ces occasions , elles ont soin de se munir secrètement d'un petit paquet contenant des habillemens , qu'elles peuvent prendre pour se déguiser , & qu'elles cachent soigneusement sous les leurs. Ceux qu'elles portent ordinairement sont toujours de couleurs éclatantes , avec des caleçons jaunes , & des bottines de la même couleur qui sont comme collées sur le bas de la jambe. Leurs coëffures sont pareillement différentes de celles des femmes chrétiennes , dont les robes toujours d'une couleur rembrunie , sont moins larges , & serrent davantage la taille que celles des turques. En un mot la différence est aussi grande qu'elle peut l'être.

S'étant déguisées sous les vêtemens ordinaires des greques , elles traversent le canal & montent à Pera. Si elles ont un rendez-vous , ce qui arrive

communément par l'entremise de quelque juive ; dans la maison de laquelle elles ont changé d'habits, elles se rendent directement au lieu où leurs amants les attendent. Si elles n'ont point de partie faite, elles vont se promener sur la belle esplanade de ce fauxbourg , où se trouvent généralement rassemblée la meilleure compagnie.

Lorsqu'une dame a fixé son attention sur quelque jeune chrétien, elle le lui fait connoître par des regards expressifs ; s'ils manquent leur effet qui est de l'engager à l'aborder, ce qui est d'autant plus rare qu'il n'y a point de risques à courir avec une femme vêtue à la grecque, elle prend le parti de l'aborder elle-même, de le tirer à part, & de lui faire librement l'offre de sa personne, en accompagnant cette proposition de quelque présent de prix, pour lui faire entendre qu'elle est une femme de distinction, & peut-être du plus haut rang ; les turques sont très-généreuses dans ces occasions, & elles regardent un diamant, une émeraude de la valeur de cinq cents livres sterlings comme une bagatelle fort au dessous du plaisir qu'elles se promettent.

J'ai déjà parlé des tavernes de Pera, & dit à qu'elles taxes elles sont imposées par le gouvernement. Les propriétaires, pour s'indemniser en font des lieux commodes, ouverts à tous ceux qui dési-

rent y trouver un asyle libre & sûr, qu'ils payent à un prix considérable.

C'est dans ces maisons que les femmes des premiers turcs de la capitale, viennent se dédommager de l'ennui & de l'espèce de viduité qu'elles sont fréquemment exposées à éprouver dans les harems. C'est là qu'elle reçoivent leurs amans, & qu'elles les récompensent suivant leur mérite. Quelquefois une seule entrevue a suffi pour faire la fortune d'un jeune homme; il est rare qu'on se fie assez à lui pour le faire venir une seconde fois. Il y en a cependant quelques-uns dont la faveur dure long-tems; & l'anecdote suivante en fournit un exemple.

Un jeune françois âgé de seize ans attira un jour l'attention d'une turque de qualité qui se promenoit sur l'esplanade, de la manière que je viens de décrire. Comme elle étoit sous l'habillement des grecques, elle n'hésita point à l'aborder, & lui présentant une bague de diamant, elle l'invita à venir causer avec elle dans un endroit convenable. Il comprit aisément ce qu'elle désiroit de lui, & n'étant ni indifférent, on l'est rarement à cet âge, ni étranger aux maisons de plaisirs qui sont en grand nombre à Péra, il l'a conduit dans une des meilleures.

La dame satisfaite de cette première entrevue,

en

en desira une seconde , dont le jour fut fixé au vendredi suivant. Les deux amans furent exacts au rendez-vous. Le jeune homme fut trouvé encore plus aimable , la dame vit arriver avec peine le moment de s'en séparer. Son vœu le plus cher auroit été de l'avoir sans cesse auprès d'elle , en le lui témoignant , il lui vient à l'esprit un moyen de le réaliser ; elle le lui proposa.

Elle étoit l'épouse d'un turc distingué par son rang & par ses richesses , qui n'avoient point d'autres femmes , à l'exception de quatre jeunes esclaves qui n'étoient dans son harem que pour la servir. Il étoit très-vieux , & ne lui offroit que l'ombre d'un mari ; mais il l'aimoit beaucoup , n'étoit point jaloux & comptoit sur sa vertu.

Le projet de la dame avoit ses difficultés & ses dangers ; mais la jeunesse ne réfléchit pas ; ce n'est point à seize ans qu'on peut résister l'attrait du plaisir , & au milieu de son ivresse prêter l'oreille aux conseils de la raison. Le jeune homme accepta & se prépara à l'exécution qui devoit avoir lieu dans quelques jours.

La dame turque à son retour dans sa maison , envoya chercher un juif , marchand d'esclaves , auquel elle fit un présent de mille ducats pour prix d'un service particulier qui demandoit du secret & de la fidélité. L'Israélite , qui auroit vendu

Moïse & Aaron pour cette somme , n'hésita pas à l'assurer de son dévouement absolu. Après lui avoir fait confirmer sa promesse par les sermens qu'elle crut les plus forts , elle lui parla ainsi : allez dans telle taverne à Péra ; vous y trouverez un beau jeune homme françois qui vous y attend , vous l'habillerez en femme , après cela vous l'amènerez ici comme une jeune esclave , & vous proposerez à mon mari de l'acheter ; mais ne lui demandez pas plus de deux cents cinquante piastras , & laissez moi le soin de vous récompenser.

Le juif enchanté de cette bonne fortune , acheta , en s'en retournant chez lui , les habits nécessaires au déguisement , & le lendemain il se rendit à Péra , où le jeune homme l'attendoit avec impatience. Le changement de vêtemens fut fait sur le champ ; il fut conduit à la maison du turc & présenté au bonhomme comme une jeune esclave à vendre. Le turc trouva la prétendue esclave très-jolie ; mais il refusa de l'acheter par égard pour sa femme dont il ne vouloit point exciter la jalousie. Celle-ci qui épioit tout ce qui se passoit , entra alors , comme si le hazard l'avoit amenée ; & s'étant informée de ce que c'étoit que cette jeune fille , elle insista auprès de son mari , pour qu'il en fit l'acquisition. Ce fera , lui dit elle , une grande preuve d'amour que vous me donnerez , en voyant

tous les jours une aussi jolie fille , & en renonçant à la posséder. Cependant , ajouta-t-elle en souriant , je ne me fierai pas absolument à votre amour & à votre retenue , je la garderai constamment auprès de moi , & j'aurai soin de veiller à ce qu'elle ne m'enlève point votre cœur.

L'honnête & confiant turc qui n'avoit jamais refusé à sa femme ce qu'elle paroissoit désirer , paya le prix convenu ; & l'esclave de l'amour fut introduit dans le paradis de Mahomer. Il devint bientôt également cher au mari & à la femme ; le premier étoit charmé de sa beauté & de son adresse ; l'attention qu'avoit la seconde de la retirer auprès d'elle , lui parut l'effet d'une petite jalousie naissante , qui ne pouvoit exister sans beaucoup d'amour ; car on est rarement sensible aux froideurs & aux infidélités d'un homme qui nous est indifférent. Il fut gré à l'esclave de lui avoir fourni une nouvelle occasion de s'assurer qu'il étoit tendrement aimé. Transporté de son bonheur , il fit des efforts extraordinaires pour devenir père. Son épouse devint en effet enceinte ; & le bonhomme fier d'un succès qu'il s'attribuoit de bonne foi , s'empressa , après huit mois de grossesse , de faire publiquement part au grand Vizir de son bonheur domestique ; ce qui , vu son grand âge , surprit infiniment tous ceux qui entendirent cette déclaration.

Le bonheur de l'esclave & de sa maitresse étoit à son comble ; il n'étoit troublé que par les importunités du juif , qui venoit régulièrement , toutes les semaines , s'informer si la dame étoit contente de son esclave. On regardoit , ainsi qu'on le devoit , cette attention comme une manière honnête de cacher des vues intéressées. Dans chaque visite , il avoit toujours quelques chagrin causé par des pertes faites dans son commerce , & il trouva le moyen de tirer en peu de tems quatorze mille piastres de cette intrigue.

Son avidité insatiable faisoit redouter à chaque instant qu'il ne revelât le mystère. Bientôt une autre circonstance à laquelle il étoit impossible de remédier fit craindre qu'il ne fut enfin découvert , & obligea l'heureux couple à consentir à une séparation. La barbe commençoit à venir au jeune homme , & la précaution même qu'il falloit prendre pour cacher cet indice de son sexe , ne pouvoit servir qu'à le rendre à la fin plus remarquable. L'usage fréquent du rasoir l'épaississoit & la faisoit croître plus forte & plus promptement.

Après mille protestations d'amour & de reconnaissance , il lui fut permis de s'évader , chargé de bijoux & d'une bourse bien remplie. Il gagna du mieux qu'il put Fanari & la maison de son pere , qui le reçut avec d'autant plus de joie qu'il ne le

croyoit plus au nombre des vivans, & qu'il étoit convaincu qu'un de ces accidens funestes, si communs en Turquie, l'avoit privé pour jamais de son fils.

Le jeune homme confia à son pere le secret de son aventure, dont il lui raconta tous les détails, & finit par lui offrir les bijoux & l'argent qu'il avoit gagné d'une manière si dangereuse, & dont il n'avoit vu que l'agrément. Le bonhomme admira sa hardiesse, & lui fit sentir son imprudence & ne lui cacha pas les suites funestes qu'elle pouvoit avoir encore, & que son expérience lui faisoit prévoir.

Quelques tems après cependant, ses terreurs se dissipèrent, & le jeune françois rassuré s'appliqua au commerce pour améliorer sa fortune. Mais malheureusement le cours de ses affaires lui fit rencontrer le juif qui avoit eu tant de part à sa bonne aventure. Celui-ci qui l'avoit totalement oublié, ne le remettoit pas; & le François cédant à cette vanité & à cette indiscretion qui caractérisent particulièrement la jeunesse de sa nation, se découvrit lui-même, & lui raconta la manière dont il s'étoit échappé, en se félicitant d'avoir heureusement mis fin à cette aventure. L'israélite adroit lui en fit compliment, lui offrit ses nouveaux services en pareille occasion, & lui tira adroitement son nom & celui de sa demeure.

Dès le lendemain il se rendit chez le père, & lui demanda sans cérémonie dix mille piastras. Le vieux François étonné de cette imprudence, se disposoit à le mettre à la porte, quand son fils accourut au bruit, ne fut pas peu étonné de le voir aux prises avec sa vieille connoissance. Il se hâta de lui apprendre que ce Juif étoit le même qui l'avoit vendu à la dame turque. Le bon homme effrayé du danger, dont il vit aussitôt la certitude & l'étendue, se radoucit & se mit à négocier. Il consentit à payer sur le champ deux mille piastras, & s'engagea à en payer quatre autres mille dans trois mois. Mais comme il prévint que le Juif ne se contenteroit pas de cet arrangement, & qu'aussitôt qu'il feroit exécuté, il feroit de nouvelles demandes sans fin, il recueillit secrètement tous ses effets qu'il fit passer à Marseille, où il se retira lui-même avec son fils avant l'expiration du terme qu'il avoit pris. Ils y vivoient encore l'un & l'autre, il n'y a pas long-tems, & ils ne faisoient pas difficulté de raconter leur aventure à leurs amis.

Il est assez singulier que la plus infame de toutes les maisons de galanterie à Pera, est très près de l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre. Le maître est un Napolitain qui tient une douzaine de jolies grecques pour le service du public. Rien n'est plus commun aux femmes de rang en Turquie que de louer dans

cette maison une chambre disposée de manière que la dame qui y est placée, peut voir sans être vue, toutes les personnes qui entrent. Quand dans le nombre elle en a distingué un qui lui plaît, l'hôte averti va le chercher, & le conduit à la dame déguisée, comme à une fille de sa taverne. S'il se trouve que cette bonne fortune tombe à un homme galant, il n'est pas peu surpris de se voir dans les bras d'une femme de qualité, au lieu de ceux d'une fille publique, & de recevoir des présents de sa généreuse conquête, au lieu de lui en faire, comme il s'y attendoit. L'hôte est récompensé des deux côtés; car comme je l'ai dit, les dames turques sont prodigues dans ces occasions, & pendant que l'amant lui laisse quelques ducats, elle lui donne des perles, des diamans qu'il estime beaucoup plus que de l'argent.

On demandera peut être comment ces sortes d'événemens, qu'on a tant de raison de tenir secrets, parviennent à la connoissance du public ? Les amans heureux ne sont pas toujours discrets; & ils sont pour l'ordinaire d'un âge qui n'est pas celui de la prudence. J'en ai déjà donné un exemple. Les relations de cette espèce sont plus nombreuses qu'on ne le croit; & un nouveau moyen de publicité est la découverte qu'on-en fait quelquefois, & qui devient si fatale aux personnes surprises.

Durandali-Haggi-Mehemed , qui a occupé la première dignité de l'empire , avoit une jeune & belle épouse de dix huit ans , qui n'étoit guères assorti avec un homme austère & dur , d'autant moins agréable dans sa personne qui étoit âgé de soixante-dix ans. Le jour même qu'il fut fait Vizir Kiajassi ou lieutenant, poste où il fut élevé trois semaines avant de l'être à celui de grand Vizir , il la vendit publiquement pour une somme très-modique , & telle que voulut la donner l'acquéreur. On ignoroit la cause de cette conduite singulière ; mais on soupçonna qu'elle avoit eu des liaisons avec quelque chrétien distingué , & que ne voulant pas souiller de sang le jour de son élévation , il s'étoit contenté de la vendre.

En Asie , les Chrétiens qui sont surpris avec des femmes Turques , sont punis plus sévèrement qu'à Constantinople. Au lieu de leur couper la tête , on les dépouille tout nus l'un & l'autre , on les lie dos à-dos ; on les met dans un sac de cuir & on les jette dans le Tigre. Il y a trois ans qu'on fit périr ainsi à Mossoul , un vieux chrétien & une jeune femme turque.

Dernièrement encore à Amadie dans le Curdistan , un chrétien & une turque furent liés dos-à-dos , & précipités la tête la première du sommet d'une montagne escarpée.

Il y a peu de grandes villes asiatiques, appartenant aux Turcs, où l'on ne fasse fréquemment de pareils exemples ; ce qui est d'autant plus remarquable, que dans ces cas, les coupables ont préféré la mort à l'apostasie ; car le changement de religion pour se sauver est toujours à leur choix.

Un capucin européen qui avoit été à Tripoli de Syrie, pour visiter une maison de son ordre dans cette ville, fut surpris avec la fille d'un charpentier turc qui travailloit dans le couvent. Elle étoit devenue grosse avant la découverte, ce qui aggravoit l'offense. Le Caddi lui proposa ou de se faire Mahométan dans l'espace de six heures, ou d'être empalé à l'expiration de ce terme. Il préféra le premier parti ; après quoi il fut obligé d'épouser la fille. Il vécut avec elle sous le nom de Mahomet & en eut plusieurs enfans. Enfin le consul de France à Alexandrie qui étoit en correspondance avec le pape Ganganelli, dont il avoit reçu des lettres par les mains de ce religieux lorsqu'il étoit venu dans les terres de la domination ottomane, s'intéressa en sa faveur ; il écrivit au souverain pontif qui envoya au pêcheur non-seulement l'absolution de son apostasie, mais un bref qui le sécularisoit ; il y joignit encore une somme d'argent pour lui faciliter son retour dans sa patrie, & le défrayer pendant sa route. A la réception de ce

paquet, le nouveau Musulman s'échappa de Tripoli, où il laissa sa femme & ses enfans à la charge de son beau père, regagna l'Italie & s'établit à Milan qui étoit le lieu de sa naissance, & où l'histoire du père Alexandre est bien connue.

Des Esclaves en Turquie.

On se fait généralement en Europe une idée très-fausse de l'esclavage dans l'empire ottoman; & de tous les peuples de la terre, les Anglais sont peut-être ceux qui ont conçu à cet égard les préjugés les plus ridicules.

Un homme attaché aux corporations d'une ville libre en Angleterre seroit excessivement choqué, s'il entendoit un Turc lui dire, qu'un apprentif est un esclave qui doit acheter par sept ans de servitude, cette liberté dont il tire ensuite tant de gloire, & le Turc n'auroit peut-être pas tort.

Essayons de rectifier les idées sur cette classe nombreuse comprise sous le nom général d'esclaves, & d'écarter un peu de l'odieux attaché à cette dénomination, en éclairant les personnes prévenues, qui croient que tous les individus qui la composent, ne menent qu'une vie de peine & de douleur.

Les esclaves qui souffrent réellement en Turquie,

sont ou des criminels enchaînés aux galères , ou des prisonniers faits en mer par des corsaires ottomans. Le Gouvernement , plutôt pour suivre une vielle coutume , que pour faire des captifs équipe tous les ans deux ou trois chebecs qui ont l'ordre strict de n'attaquer que des vaisseaux Maltois. S'ils prennent quelques habirans de cette isle , ils sont emmenés en triomphe à Constantinople , au milieu des acclamations du peuple , & conduits sur les galères où ils sont enchaînés à la rame. Le nombre des galériens est encore augmenté par les esclaves que les états de Barbarie envoient annuellement au Grand Seigneur , & parmi lesquels il y a des sujets de presque toutes les nations Européennes ; mais la plupart sont Napolitains , Génois & Espagnols. Parmi-eux qui vinrent de Tunis il y a quelques années , il se trouva un grand d'Espagne , qui se faisoit reconnoître à Constantinople , par son air de dignité , & sa gravité. Ses amis & ses parens , pour quelque raison qu'on ignore , ne voulurent point payer sa rançon ; & aucune protection étrangère ne put le sauver des galères où il servit pendant plusieurs années. Quelques personnes humaines profitant de l'occasion de la paix conclue avec les Russes , trouvèrent enfin le moyen d'intéresser le prince Reptin en sa faveur , & il fut délivré. Il est vraisemblable que le changement d'air & de

manière de vivre affecta vivement sa santé, puisqu'il mourut en retournant dans son pays.

Une autre espèce d'esclaves est celle de ces chrétiens dont j'ai déjà parlé, qui sont enlevés dans leur enfance par des brigands, en Georgie, en Mingrelie, & dans les autres établissemens grecs. La servitude de ceux-ci ne peut pas être regardée comme dure; d'abord les marchands les habillent bien, & leur donnent la meilleure nourriture, afin de les faire paroître avec plus d'avantage au marché. Une belle fille est vendue à quelque seigneur turc, qui la traite selon sa beauté & sa bonne conduite. Elle court le hazard de lui plaire & de devenir sa maîtresse, ce qui lui assure une vie douce, de l'aisance & des égards. Quelquefois même elle peut devenir sa femme.

Quant aux garçons il sont vendus à des maîtres qui leur font donner toute l'éducation qui convient à un Turc; ils sont vêtus proprement, bien nourris, & reposent dans de bons lits. Leur service se réduit à attendre dans l'antichambre, à apporter les pipes, le café, les confitures, les liqueurs, &c., à tenir les appartemens propres, & avoir soin de la garde robe de leurs maîtres. S'ils sont fidèles & bons Musulmans, ils épousent généralement les filles de leur patrons; de cette manière ils s'élèvent par degrés & font leur fortune; s'ils se distinguent sur

tout par leur valeur. La plupart des Pachas de provinces, & des grands officiers de la Porte qui sont aujourd'hui comblés de richesses & de dignité, étoient autrefois des esclaves. Il y a bien des commis employés dans les bureaux des pays chrétiens qui s'estimeroient peut-être plus heureux de ce nom d'esclaves, s'ils avoient la perspective de devenir premiers ministres, secrétaires d'état ou généraux d'armées.

Les prisonniers faits en tems de guerre font une troisième espèce d'esclaves. Pendant la dernière qui éclata avec les Russes, tous ceux qui furent pris par les turcs furent vendus. Il y en avoit parmi eux un grand nombre de différentes nations, qui furent tous confondus sous le nom des ennemis de l'empire. Un des articles du traité de paix stipula que les prisonniers faits, de part & d'autre, seroient rendus. Les turcs qui avoient vendu quantité de russes & de moldaves, furent fort embarrassés pour l'exécution de cet article. Ils comptèrent, pour l'éluder, sur la difficulté qu'éprouveroient l'ambassadeur & les agens de l'impératrice à les découvrir dans toute l'étendue de l'empire où ils étoient dispersés, & sur le soin que prendroient leurs maîtres de les cacher, afin de ne pas perdre le prix qu'ils leur avoient coûtés.

Un petit homme intrépide, né en Georgie &

nommé Sergius , se chargea dans ces circonstances de l'emploi difficile d'agent de Russie , pour la recherche des prisonniers russes dans la capitale. Muni d'un firman du grand seigneur , il s'en occupa avec beaucoup de zèle , en découvrit un grand nombre , dont il se saisit de vive force , & enleva même plusieurs qui avoient embrassé la religion de Mahomet.

Il se trouva dans le nombre de ces derniers qu'il osa réclamer avec un courage & une audace inconcevables , une fille russe qui ayant été prise pendant la guerre & conduite à Constantinople , y avoit été vendue à un Sherif de la race des Emirs , qui l'avoit convertit & épousé. Le mari irrité de la prétention de Sergius qui étoit venu chez lui pour lui arracher sa femme , le chassa avec des injures , & fut sur le point de lui donner des coups de bâton.

Sergius se rendit aussitôt chez le grand Vizir , auquel il montra l'ordre du grand seigneur. Le ministre , à la vue de cette ordre qui étoit général & absolu , & qui ne faisoit aucune exception d'état & de religion fut d'abord dans un embarras inexprimable. Il répondit enfin que si cette femme persistoit dans la loi musulmane , il étoit impossible de la restituer ; mais que si elle consentoit à rentrer

dans la religion chrétienne elle feroit remise sur le champ.

Le mari qui étoit très-riche , très-amoureux , & qui se croyoit tendrement aimé , ne douta pas un moment qu'elle ne restât ferme dans la foi qu'il lui avoit fait embrasser. Plein de cette confiance , il n'hésita pas d'obéir aux ordres du grand Vizir qui l'appelloit au divan , & d'y conduire sa femme pour répondre à la requisition de Sergius. Lorsqu'elle fut arrivée , & que le grand Vizir lui eut demandé si elle vouloit être chrétienne ou musulmane , elle répondit sur le champ que son intention étoit de rentrer , de vivre & de mourir dans la religion de ses pères. Sur cela le Vizir ordonna qu'elle fut délivrée à Sergius. L'Emir d'autant plus affligé qu'elle étoit enceinte , mais voyant que toute résistance seroit inutile , se borna à demander au moins que l'enfant ne sortit pas des terres de la domination ottomane ; car , dit-il , il est à moi ; il appartient à la famille sacrée du prophète , qui porte le turban vert. Sergius eut la hardiesse de repliquer en plein divan : « Si l'enfant naît avec » un bonnet vert , ce sera une preuve certaine » qu'il descend de Mahomet ; s'il n'en apporte » pas un en naissant , Mahomet n'y a aucun droit , » & il appartient à Jesus-Christ. »

Il n'y avoit rien à repliquer à cet argument ; la femme fut remise & renvoyée en Russie.

Ce Sergius faisoit trembler tous les turcs ; ils le craignoient plus encore que le prince Repuin ; quoique avant l'arrivée de cet ambassadeur , à Constantinople , ils n'imaginassent rien moins de lui , sinon qu'il étoit un homme terrible qui venoit avaler la ville , & faire observer tous les articles de paix avec la dernière rigueur. Cette terreur étoit la suite d'un incident assez extraordinaire qui étoit arrivé à Andrinople où le prince avoit passé en se rendant dans la capitale.

Il avoit été convenu dans les articles préliminaires , que l'ambassadeur , que l'impératrice des Russies enverroit à la Porte pour conclure le traité définitif de paix , auroit à sa suite un certain nombre de troupes , & que celles-ci auroient la liberté de traverser l'épée nue à la main , toutes les villes ottomanes qui se trouveroient sur leur chemin.

En conséquence de cette stipulation , le prince Repuin & sa suite entrèrent de cette manière dans Andrinople. Ce spectacle choqua d'autant plus les Janissaires , que cette étiquette étoit à leurs yeux celles des conquérans. Ils la regardèrent comme un affront fait à la nation , & coururent aux armes pour s'en venger. Les Russes sans s'intimider , tombèrent sur les Janissaires , quoique ceux-ci fussent
fort

fort supérieurs en nombre, quelques-uns furent tués dans l'escarmouche; il y eut aussi deux ou trois morts du côté des Russes; après cela le prince continua sa route pour Constantinople, où il envoya devant lui un courrier chargé d'informer la Porte de ce qui étoit arrivé.

Le grand Vizir consterné à la réception de cette nouvelle humiliante, ne savoit comment en faire part au grand Seigneur. Enfin après bien des plaintes & des murmures, qui ne diminuoient pas l'embarras, on tint un conseil secret, dans lequel il fut arrêté que le grand Vizir & l'Aga des Janissaires se rendroient *incognito* à Daoud Pacha; c'est un petit village à trois heures de chemin de Constantinople, dans une situation agréable, où les ambassadeurs s'arrêtent communément, jusqu'à ce qu'on ait réglé les formalités de leur entrée dans la capitale.

Mais ce voyage & la négociation qui en étoit l'objet, ne purent être un secret. Les Janissaires d'Andrinople avoient fait passer, à ceux de la capitale, la relation de ce qu'ils appelloient l'insulte sanglante qui leur avoit été faite; ils avoient inspiré à ceux-ci leur ressentiment, & les derniers avoient jugé de se venger si le prince tentoit d'entrer de même dans Constantinople l'épée à la main.

L'arrangement de cette affaire délicate prit plu-

Tome II.

○

seurs jours, pendant lesquels on vit sans cesse le Grand Vizir & l'Aga des Janissaires sur le chemin de Daoud Pacha, où l'ambassadeur & son train nombreux souffrirent de grandes incommodités par le défaut de place & la petitesse de leurs logemens. Enfin on convint d'un moyen qui parut satisfaire toutes les parties. En même tems la Porte fit publier des défenses sévères à qui que ce fût de paroître dans les rues quand l'ambassadeur arriveroit. Elle se flattoit d'éviter par là le reproche qu'elle avoit mérité, en accordant une pareille condition dans les articles préliminaires, & de cacher la petitesse de la modification qu'elle employoit pour en affoiblir l'humiliation. Cette modification se bornoit à avoir engagé le ministre russe, à n'avoir, en entrant dans la ville, son épée qu'à moitié hors du fourreau, & à ordonner à ses soldats d'en faire de même. Le prince s'y étoit prêté en considération de quelques bourses qui lui avoient été remise pour appuyer la demande que lui faisoient les Ottomans.

Ce fut de cette manière que le cortège qui étoit très-nombreux & très-brillant entra dans Constantinople & en traversa les rues qui, malgré la défense, étoient remplies de monde. Quant aux Janissaires, leurs yeux n'étoient point frappés de l'éclat

du fer nud , ils crurent avoir rabattue l'orgueil des Russes, & cela les satisfit.

Cette entrée changea aussi un peu l'opinion que les Turcs avoient conçu de cet ambassadeur. Ils ne le virent pas sans étonnement , au milieu d'une suite si magnifique & si pompeuse , & dans une occasion aussi importante qu'une ambassade solennelle, dont le but étoit de conclure la paix entre deux puissans empires , se permettre beaucoup de légèreté qu'on reproche à la jeunesse françoise , ôtant son chapeau à chaque instant , & saluant à droite & à gauche les dames grecques qui étoient aux fenêtres , baissant familièrement la main en regardant les autres , & s'inclinant presque à chaque pas. Tout cela étoit si contraire à la dignité que les Turcs mettent dans toutes leurs actions , que la crainte qu'il avoit d'abord inspiré s'évanouit , & fit place au mépris , sentiment auquel leur caractère naturellement fier , leur donne de merveilleuses dispositions.

L'événement prouva qu'il étoit en effet moins redoutable qu'on ne l'avoit cru ; & qu'il y avoit des moyens de conciliation à prendre avec lui , & auxquels il se prêtoit volontier. Quoique sa souveraine eut été très-positive dans ses négociations avec la Porte , relativement à la restitution des prisonniers de guerre pour l'entretien de chacun des

quels elle avoit accordé une piaſtre par jour, juſqu'à ce qu'ils fuſſent renvoyés en Ruſſie. L'ambafſadeur fut moins exigeant que Sergius; il reçut même ſévèrement quelques eſclaves qui, après ſon entrée, ſe ſauvèrent de chez leurs maîtres & vinrent chercher un aſyle dans ſon hôtel à Pera. J'ai vu quarante-trois femmes de différens âges miſérablement entaſſées dans une chambre, n'ayant point d'autre lit qu'un peu de paille, & je fais que la plupart ſe ſauvèrent & retournèrent ſe livrer aux Turcs. Quatre-vingt une perſonnes que ce miniſtre avoit amenés de Ruſſie à ſa ſuite, le quittèrent & embraſſèrent la religion mahométane. Elles diſoient qu'il étoit impoſſible que l'eſclavage des ſujets du grand Seigneur, put être pire que la ſervitude des ſujets vaffaux de l'empire Ruſſe, & ſurtout des ſcigneurs propriétaires de terres. (1)

(1) Il n'y a peut-être pas une très-grande différence entre la condition du ſerf & celle de l'eſclave. Le ſeigneur peut exiger du premier tous les ſervices que le maître tire du ſecond. S'il ne le vend pas comme individu iſolé, il le vend collectivement avec la terre à laquelle le malheureux eſt attaché. Au lieu d'eſtimer comme nous la valeur de celle-ci par livres ou par écus, il l'évalue par hommes; & ſi nous diſons une terre de dix mille écus, il dit une terre de dix mille payſans.

Il ne parut pas sensible à cette désertion ; il fut au contraire le premier à en plaisanter avec trop de légèreté peut-être. Cependant l'humiliation que le gouvernement avoir éprouvée pendant la guerre étoit si profonde , qu'il ne répugnoit à aucun sacrifice de peur de mécontenter cette puissance ou son ministre. Il survint un mal entendu , peu de tems avant son départ ; & la porte cherchant à le dissiper par toutes sortes d'attentions , alla jusqu'à lui offrir de lui rendre ceux de ses gens qui avoient quitté son service. C'étoit violer directement la loi musulmane qui ordonnoit de les protéger & de les défendre , heureusement pour les pauvres gens qu'il n'en redemanda qu'un qui étoit son peintre. J'ai dit heureusement ; car ils vivent mieux chez les turcs que dans leur propre pays.

Des Donalmas.

J'ai nommé seulement dans un autre endroit , comme l'unique amusement à Constantinople , les fêtes que l'on appelle ainsi. J'entrerai ici dans quelques détails.

Peu de tems après l'arrivée du prince Repuin , il fut célébré un *Donalma* , à l'occasion de la naissance d'un enfant du grand seigneur. L'usage fixe à quatorze jours la durée des fêtes pour le premier

enfant du sultan , quelque soit son sexe ; & à sept celles qui ont lieu pour chacune des naissances qui succèdent.

Tous les Bazards , les Kans & les autres bâtimens sont illuminés. Les mosquées même ne sont pas exceptées ; on garnit leurs tours de lanternes qui restent allumés toute la nuit & qui font un fort bel effet. Les rues sont pareillement illuminées ; les boutiques ouvertes , & toutes les marchandises étalées , non pour être vendues , mais pour servir d'ornement ; car tant que dure la fête , tout travail cesse ; on ne fait plus de commerce. Le peuple est dans un mouvement perpétuel. On voit les gens des classes les plus communes , courir de rues en rues , entrer dans les maisons des personnes de condition , dont les maîtres assis dans des appartemens vastes , décorés avec magnificence & parfaitement éclairés , attendent les visites des grands & des petits. Ces derniers ont la liberté de s'asseoir alors sur les sofas des principaux seigneurs , sur ceux même du grand Vizir. On les reçoit avec autant de politesse que de gaité. On leur fait servir des rafraichissemens ; on met d'autant plus d'attention dans l'accueil qu'on leur fait , qu'on fait que le grand seigneur se déguise souvent pour se mêler avec le peuple dans ces circonstances ; & s'il ne s'y trouve pas on n'ignore point qu'il est exactement

instruit de tout ce qui se passe dans chaque maison ; qu'il fait gré à ses grands officiers de leur magnificence & de leur hospitalité ; qu'ils ont quelquefois par là un moyen de conserver leurs places , & d'en obtenir de plus importantes encore. On en a vu des exemples ; & l'avarice a ruiné plusieurs personnes , tandis que la générosité a fait la fortune de quelques autres.

De petites troupes de danseurs & de chanteurs se répandent dans différentes parties de la ville , & sont bien payés de leurs efforts pour contribuer à l'allégresse commune. Personne , durant les *Donalmas* , ne peut être arrêté ni pour dette , ni même pour crimes. Les prisonniers peuvent être mis en liberté , en fournissant caution de leur retour en prison , après les jouissances. En un mot c'est un véritable carnaval plus magnifique que celui de Venise.

Les personnes qui se distinguent le plus dans ces circonstances sont les ministres étrangers. Les dépenses qu'ils font alors aux dépens de leurs souverains respectifs , leur gagnent souvent la bienveillance du grand seigneur. Le prince Repuin étoit trop politique pour rien épargner pendant le *Donalmia* qui eut lieu de son tems. Il s'attacha à l'emporter sur tous ses concurrens. Les illuminations de son hôtel furent si belles & si coûteuses , qu'elles atti-

rèrent l'attention des habitans de tous les rangs. Le grand seigneur lui-même alla les voir deux fois ; & pénétrant dans l'hôtel avec d'autres étrangers , il en visita tous les appartemens ; mais il étoit si bien déguisé qu'il ne fut reconnu de personne.

J'ajouterai que le ministre de Prusse fit aussi , dans cette occasion , une dépense qui lui coûta deux mille piastres que son maître ne lui fit pas rembourser. Le grand seigneur qui en fut instruit crut trouver dans cette parcimonie , une marque d'indifférence , il en résulta un peu de refroidissement qui subsiste encore de sa part pour cette puissance.

Les Chrétiens qui attendoient de grandes choses du caractère noble & fier du prince Repuin , comptoient qu'il s'occuperait de la reconstruction des églises grecques détruites par le feu , soit par accident , soit à dessein pendant la guerre ; les Turcs s'étoient engagés à les rebâtir à la conclusion de la paix. Les Grecs sur la foi de cet article avoient commencé ces travaux à leurs dépens ; ils avançaient déjà , lorsque la populace se souleva & les força de les interrompre. L'ambassadeur qui auroit dû réclamer l'exécution du traité , s'arrangea avec le grand Vizir , & les Grecs & leurs églises furent abandonnés. La chapelle même de son hôtel qui devoit être relevée aux frais du gouvernement fut négligée comme tout le reste. Cela occasionna quelques

murmures; mais ce grand général étoit occupé d'objets de toute autre espèce. Sa réputation militaire, son intimité avec le premier ministre de la cour, le mettoient en état de braver tout reproche. J'ajouterai seulement ici qu'aucun ambassadeur de Russie n'aura jamais en son pouvoir autant de moyens d'obtenir ce qu'il voudra de la Porte; & peut-être on trouvera après un examen attentif, qu'aucun autre n'a moins profité d'une combinaison aussi extraordinaire de circonstances favorables. Il est certain qu'il remplit sa mission à la satisfaction de la cour ottomane, puisqu'il en reçut avant son départ en présens & en argent, pour deux mille bourses, sa femme en reçut quatre cent, & chacune de ses filles cent, outre quantité de bijoux.

Des églises catholiques à Constantinople.

Avant de quitter le sujet des églises, il est à propos de rapporter qu'il y en a sept catholiques romaines ouvertes publiquement à Pera & à Galata, quoiqu'elles passent toutes pour des chapelles qui appartiennent aux ministres étrangers.

A Galata l'église de Saint-Pierre est desservie par des Dominicains & considérée comme la paroisse des François. Les capucins François ont aussi une église & un couvent dans ce fauxbourg. Les jé-

suites y avoient pareillement une maison ; mais depuis la dissolution de leur ordre , elle a été convertie en hôpital pour les malades de cette nation.

L'église de Sainte-Marie à Pera est très-belle & desservie par des franciscains réformés. Ceux de l'ancienne observance en dirigent une autre qui est inférieure à la première. Celle de Saint-Antoine est la plus fréquentée par les belles femmes & les petits maîtres.

Mais la plus magnifique de toutes les églises est celle de Sainte-Thérèse , qui appartient à l'empereur d'Allemagne. Elle est entièrement construite en marbre , & est entre les mains des pères de la rédemption. Il y a encore à Pera un couvent de capucins italiens qui se sont séparés des capucins François de Galata.

Les premiers , les pères de la rédemption , sont naturellement & convenablement placés au milieu des infidèles , où le but de leur institution les appelle souvent , & où ils ont besoin d'avoir un domicile. Leur fonction , comme l'on sait , est de s'occuper du rachat des captifs , & de recueillir de la piété des fidèles , les sommes nécessaires pour payer les rançons des infortunés qu'ils délivrent. Mais ce n'est pas à Constantinople qu'ils peuvent trouver à exercer ces actes de charité ; car le peu de Maltois enlevés par les Chebecs du grand

Seigneur , & les autres esclaves que lui envoient les régences barbaresques , ne peuvent être rançonnés à aucun prix ; la loi le défend.

Des mœurs du peuple à Constantinople.

Quelques écrivains se sont donnés beaucoup de peine pour faire honneur aux turcs d'un bon caractère , & pour les représenter comme des hommes honnêtes & sobres , lorsqu'ils sont à eux-mêmes , & non corrompus par les vices des autres peuples qui se mêlent avec eux , & dont l'exemple est si contagieux & si funeste. Si cette assertion est fondée , je crois que la génération actuelle prouve fortement , que le mal causé par cette communication est arrivé à son plus haut période. Sans entrer ici dans des raisonnemens & des discussions qui ne prouvent jamais pour tout le monde , & qui n'offrent que des conjectures sur ce qui peut être , & ce qui peut avoir été , je dirai ce qui est , ce que j'ai vu , & je m'arrêterai à des faits & à des observations.

Je prierai mes lecteurs de considérer d'abord ces tavernes ou maisons de plaisirs dont j'ai déjà parlé , & de voir ce qu'on en peut conclure pour les mœurs du peuple qui les souffre & qui les protège.

Dans la ville , à Péra , à Galata , à Scutari ,

& dans les villages qui bordent le canal de la mer noire ; il n'y a pas moins de douze mille de ces maisons. Leur nombre est d'autant plus exactement connu que les maîtres de chacune payent un ducat d'or par jour pendant tout le tems qu'ils les tiennent ouvertes. C'est une taxe fixe qui ne varie jamais. Il est vrai qu'elles sont tenues par les grecs ; mais elles sont particulièrement fréquentées & soutenues par les turcs de toutes les classes.

Les plus fameuses sont celles de Galata & de Pera ; tous les vendredis elles sont remplies de turcs de la première distinction ; comme ces jours-là il n'y a point de divan pour rendre la justice , les docteurs de la loi , les Mollahs , les Emirs au turban verr , se rendent en foule dans ces tavernes , où ils passent la journée à manger & à boire , à prendre toutes sortes d'amusemens , dont plusieurs ne peuvent , ni ne doivent être décrits.

Dans la plupart de ces maisons , il y a des troupes de cinq ou six jeunes garçons qui chantent & qui dansent. Deux ordinairement jouent de quelques instrumens auxquels les autres marient leurs voix ou leurs pas. Ils sont habillés comme les filles ; ils accompagnent leurs chansons lubriques de gestes & de mouvemens qui ne le sont pas moins , & dont l'effet est de réveiller les passions dans des hommes fatigués de la monotonie des harems. On

croiroit peut être que la double ivresse causée par ce spectacle & par les liqueurs , finiroit par les désordres les plus honteux ; mais il faut avouer que cela est très rare ; outre qu'il y a toujours des femmes à portée , l'excès de boisson rend les turcs stupides , pesans , & leur ôte toute énergie , toute activité.

Un turc ivre est absolument différent d'un grec qui est dans la même situation. Celui-ci puise dans sa coupe une vivacité , un courage qu'il n'a point de sang froid ; il devient querelleur , il cherche à se battre ; il n'aspire à rien moins qu'à détrôner le grand seigneur , & à rendre l'empire aux chrétiens.

Le turc au contraire quand il a trop bu , reste sans mouvement , devient paisible , timide , & ne dit pas un seul mot. C'est lorsqu'il est dans cet état qu'un chrétien peut l'insulter avec impunité , il cherche à s'échaper de la compagnie ; c'est un petit chien qui prend un détour pour éviter la rencontre d'un mâtin ; & après une débauche , il se tient caché dans sa maison. (1.)

La violation de la loi de Mahomet qui défend l'usage du vin est devenue si commune & si pu-

(1) On prie le lecteur de comparer ces détails avec ceux de Sir James Porter dans ses *observations*, &c.

blique , que le gouvernement ne tente pas même d'appotter les moyens convenables pour la faire observer ; & en effet , comment le gouvernement turc pourroit-il remédier à un mal dont tous les ordres de l'état sont infectés , depuis le grand seigneur , jusqu'au simple janissaire , sans en excepter même le Mufti , les Imans , les Mollahs , les Emirs , qui sont les descendans du prophète ? Les femmes & les Eunuques dans le sérail sont plus adonnés aux liqueurs spiritueuses qu'au vin ; & on peut juger de la quantité qui en avoit été consommée par une dette qui n'avoit pas été payée à la mort du sultan Mustapha , pour six cents caisses de liqueurs de France.

Cette dégénération a été la principale cause de la décadence de l'empire , & en hâtera infailliblement la fin.

Les tremblemens de terre & la peste faisoient autrefois de grands ravages dans le territoire ottoman ; mais depuis plusieurs années , les premiers sont moins fréquens , & la dernière n'est plus aussi terrible qu'on le croit généralement , graces aux changemens survenus dans les pratiques religieuses.

On n'employoit ci-devant aucunes précautions pour en prévenir la contagion , & pour s'en préserver. L'ancienne loi , au contraire , défendoit sévèrement à tout homme de fuir , de se cacher ,

d'éviter de communiquer avec les pestiférés. Un homme qui essayoit de se soustraire au fléau par quelque moyen que ce fut étoit réputé coupable de sacrilège , & comme tel , condamné à mourir sur un bucher. La raison qu'on donnoit & qu'on recevoit pour justifier cette sévérité , étoit ce passage de l'alcoran : *La peste est envoyée par Dieu lui-même pour punir les hommes & purger la terre. Telle étant sa volonté suprême & infaillible , quel mortel peut présumer d'éviter les décrets de Dieu.*

Tant que ce précepte du Koran est resté sans commentaire , les Turcs y ont adhéré constamment à la lettre ; mais un jour un Mufti moins superstitieux que ses prédécesseurs ; a trouvé , dans le même livre sacré , un passage , qui , à l'aide de quelque petit supplément , interprète ainsi le premier. *Quoiqu'il soit indubitable qu'un homme ne doit tenter de contrarier la volonté de Dieu , il peut cependant en cas de peste ou dans toute autre maladie contagieuse dans la ville , en sortir , pourvu qu'il ne s'en éloigne pas à une plus grande distance de six lieues.*

Depuis que l'infailible Mufti a promulgué cette nouvelle doctrine , la face des choses a changé entièrement. A la première nouvelle des symptômes de la peste j'ai vu plus d'une fois Constantinople abandonnée par tous les Turcs riches qui se retiroient dans leurs maisons de campagne , d'où ils ne reve-

noient que lorsque le danger étoit passé. Je les ai entendu louer Dieu qui avoit daigné accorder au Mufti assez de sagesse pour découvrir dans le saint livre, qu'ils pouvoient fuir la mort, sans être coupables de sacrilèges, & sans encourir l'horrible châtimement porté par la loi contre ce crime.

Des affioncés ou mangeurs d'opium.

Quelques écrivains ayant parlé de ces hommes singuliers, je présenterai ici les particularités les plus remarquables & les plus vraies qui les regardent.

Ils ont été accoutumés à l'opium dès leur enfance. & leurs corps y sont si habitués, qu'ils peuvent en user en grande quantité sans danger. Quelques-uns en prennent jusqu'à quinze dragmes à la fois.

Il y a des boutiques particulières où l'on vend cette drogue, & où ils se rendent régulièrement. Après s'être fait donner d'abord une tasse de café, ils fument deux pipes; ils avalent ensuite la quantité d'opium qui leur est nécessaire; il est ordinairement en pilules; ils boivent par dessus un verre d'eau fraîche. Cela fait, ils prennent une autre tasse de café & une nouvelle pipe. Pendant qu'ils fument, ils commencent par éprouver une sensation
douce

douce & voluptueuse qui semble circuler avec leur sang dans toutes leurs veines ; elle affecte si agréablement leurs sens, qu'ils restent dans un état d'immobilité parfaite, avec les yeux à demi ouverts, & comme s'ils étoient entre le sommeil & la veille.

Ils restent dans cette situation pendant deux ou trois heures, selon la quantité d'opium qu'ils ont pris. Ils prétendent au sortir de cette espèce d'ivresse, qu'ils ont joui des plaisirs les plus vifs qu'il soit possible de goûter. C'est alors aussi qu'ils assurent que le prophète Mahomer leur a inspiré d'excellentes idées, & leur a manifesté la volonté de Dieu & la sienne. Etrange absurdité ! Elle seroit incroyable si par-tout où l'ignorance & la superstition ont dominé, on n'en avoit vu des exemples.

Les affionnés ne manquent pas de faire part de leurs révélations aux femmes & à la populace ; les uns & les autres les reçoivent avec vénération. Mais les turcs éclairés se moquent de ces imposteurs, & les méprisent en secret, quoiqu'ils n'avouent pas ouvertement la mauvaise opinion qu'ils en ont, de peur d'irriter le peuple qui en a la plu haute.

Du langage de la Cour & de la Ville à Constantinople.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans dire un
Tome II. P

mot des langues qu'on parle à Constantinople ; la plus commune , celle qui est en usage dans tous les rangs est la turque ; elle étoit dans l'origine un mélange d'Arabe , de Persan & de Grec. Les chrétiens de différens pays qui résident dans cette grande ville , & dans les différentes provinces de l'empire ont chacun la leur. Les Grecs par exemple , parlent à la fois le grec & le turc ; les Arméniens leur langue naturelle est celle du lieu qu'ils habitent.

Celle des Grecs d'aujourd'hui ressemble à peine à celle d'Homère , qui est tellement oubliée maintenant , que dans toute la grèce il ne se trouve peut-être pas cinq ou six personnes qui l'entendent ; & à leur honte éternelle , ce n'est que dans les royaumes policés de l'Europe que l'on trouve des savans qui possèdent la véritable langue de leurs ancêtres. Ils ne songent pas à la rétablir ; ils semblent chercher plutôt à en effacer le souvenir. Tous leurs livres ne sont plus écrits que dans le jargon misérable qu'ils ont adopté.

Les juifs parlent généralement espagnol ; & comme les turcs ont des liaisons de commerce , & des communications journalières avec toutes les nations qui vivent au milieu d'eux , ils ont un peu de connoissance du langage de chacune. On trouve en conséquence plusieurs marchands qui

entendent communément quatre ou cinq langues ; ce qui est à la fois utile & amusant. Dans bien des endroits de l'Europe , cette connoissance seroit regardée comme un avantage , & donneroît à l'homme qui le possède des titres pour se distinguer dans la république des lettres , & se faire rechercher dans les cercles & surtout dans le commerce.

On parle à la cour ottomane une autre langue ; c'est le Persan. Toutes les commissions , les instructions des grands officiers de l'état , des commandans militaires , des gouverneurs des provinces , sont écrites dans ce langage qu'on y trouve plus pur & qu'on appelle *farsi*.

Il n'y a rien à dire de la littérature , qui est si négligée à Constantinople qu'il ne se trouve dans la ville entière qu'une seule bibliothèque digne d'être citée (1) ; & elle est de très - moderne date , puisqu'elle a été fondée par Ragheb-Pacha , qui après avoir gouverné plusieurs provinces , devint ensuite grand Vizir & mourut dans ce poste. Ragheb étoit un homme de génie. Partout où il voyagea ,

(1) L'abbé Toderini , dans son ouvrage sur la littérature des Turcs en compte treize , en y comprenant celle du sérail , dans laquelle personne ne peut entrer ; mais il ne porte qu'à deux millè volumes le nombre des livres que contiennent les autres prises collectivement.

il s'occupa à recueillir les meilleurs livres qu'il put trouver dans les langues , & sur tous les sujets , écrits par les mahométans , les chrétiens , les juifs & les payens. En mourant , il laissa cette bibliothèque au public ; il fonda en même tems dans l'édifice où il l'a plaça une école pour les enfans des turcs , & il y fit bâtir pour lui-même un tombeau qu'on montre aux étrangers.

Constantinople devoit offrir un plus grand nombre de monumens des arts & des sciences ; mais la superstition & l'ignorance en ont détruit la majeure partie. La ville n'est plus la même , elle est cependant plus grande & plus magnifique qu'elle ne l'étoit sous les empereurs grecs.

L'ancienne ville nommée Bizance fut fondée par Pausanias roi de Sparte ; Sévère, l'empereur romain , la fortifia ; Constantin le grand l'aggrandit , en fit le siège de son empire , & lui donna son nom qu'elle porte aujourd'hui. Située à l'extrémité méridionale de l'Europe , bâtie comme Rome sur sept montagnes , & dans le lieu le plus convenable pour procurer l'abondance de toutes les nécessités & de toutes les commodités de la vie , elle peut être appelée le centre du monde. Le ciel , la terre & la mer semblent s'être combinés pour la rendre fertile , riche & auguste. Sa forme est triangulaire , & elle a douze mille & demi de circonférence.

Elle a la Moldavie pour limite au nord ; l'Hellespont & la mer noire à l'est , la Bulgarie & partie de la Macédoine à l'ouest , & la mer Egée au sud. Elle est séparée de l'Asie par un canal , qui communique de la mer noire dans celle de Marmora , & coule si paisiblement , qu'il ressemble à un havre , & peut être navigué sûrement dans tous les tems.

CHAPITRE XXXIV.

*Du commerce fait par les Turcs & les autres
habitans de Constantinople.*

LES sources du commerce de Constantinople , l'espèce & la quantité des marchandises , leur qualité , la bonté & la réputation des manufactures , les accidens auxquels le même commerce est sujet , les personnes qui le font , seront les principaux objets de ce chapitre.

Il faut observer en premier lieu , que les turcs font à peine aucun commerce , au-delà des confins de l'empire ottoman. Une partie de celui dont ils s'occupent consiste dans la navigation de la mer noire , avec deux espèces de vaisseaux , les caïques & les voliques. Leurs cargaisons diffèrent selon les ports pour lesquels ils sont destinés. Ce sont des bois de construction & de chauffage , qu'ils portent sur les côtes d'Asie , dans le voisinage de la rivière de Fassi. Ils embarquent du charbon pour celles d'Europe ; & ils vont chercher près du Danube , du grain , de la cire & du bétail qui vient par ce fleuve des territoires les plus éloignés.

La Crimée abonde en gros & petit bétail , en cire , miel & grains , articles de première nécessité dont la consommation journalière est prodigieuse à Constantinople , & dont le trafic produit des bénéfices considérables à ceux qui s'en occupent.

La branche la plus importante du commerce est celle qui se fait sur la mer Méditerranée au moyen de petits bâtimens turcs appelés cayrines. Les drogues , le café les épiceries qu'on reçoit par là , sont transportés par la mer rouge à Suez & de là sur des chameaux au Caire. Du Caire ils sont conduits par le Nil à Damiette , à Rosette ou à Alexandrie , & ensuite embarqués pour Constantinople.

Les draps de laine en usage pour le peuple , & pour la plus grande partie des troupes , se fabriquent à Andrinople , & à Salonique. Il s'en faisoit autre fois de fins à Constantinople ; mais cette manufacture est tombée , soit par le défaut de ceux qui la dirigeoient , ou , ce qui est plus probable par les intrigues des agens européens qui ont voulu ouvrir un débouché à celles de leurs pays.

Les camelots se font à Angora dans la Natolie , où le poil de chèvre est de la plus belle qualité. Les riches ceintures & les étoffes de soye , se font à Chio dans l'Archipel. Les toiles de coton & particulièrement celles qu'on appelle *Dimity* , sont

manufacturées à Alexandrie , & dans l'isle de Chypre ; les toiles de lin le sont dans presque toutes les parties de la Turquie , mais celles pour l'usage de la marine le sont principalement à Xifanto dans l'Archipel.

Toutes ces isles fournissent des vins. Tynos a des manufactures de soie. Damas & Alep ont aussi les leurs , & plusieurs autres de savon. Il y en a de toiles peintes à Orfa , & quantité de toiles de coton & de lin à Merdin , à Mossoul & à Bagdat.

Les prix de toutes ces marchandises sont réglés par la coutume & la discrétion des marchands , qui , en général , se contentent d'un petit profit. Dans les marchés qui se font on compte par piaîtres turques.

Le principal commerce des turcs consiste à transporter d'un lieu dans un autre , sans sortir de l'empire les productions de ses différentes provinces , soit brutes soit travaillées ; ils ne se soucient pas de s'exposer à des risques pour se procurer de plus grands avantages. En général , ils sont paresseux , superstitieux & fiers. La paresse les retient dans leurs maisons & dans leurs boutiques. Leur superstition & leur orgueil les empêchent de quitter leur pays pour voyager dans d'autres , habités par des

infidelles, & risquer de perdre leur foi ou de corrompre leurs mœurs. C'est ainsi que pensent la plupart des marchands turcs, qui, à des autres égards, sont des hommes intègres & des négocians habiles.

Parmi les nations soumises, quantité de grecs sont employés au commerce de la mer noire; plusieurs centaines de caïques qui leur appartiennent en sont constamment occupés. Ceux qui n'ont pas les moyens de faire de grandes spéculations, se livrent au trafic de la revente & de détails, ainsi que les étrangers établis à Constantinople; mais cet objet est de peu de conséquence.

Les Arméniens ne risquent rien sur mer. Le commerce le plus considérable qu'ils font est en pierreties, qu'ils achètent toutes des européens; ils les travaillent ensuite & les remontent selon le goût oriental; ce négoce leur procure de très-grands avantages.

Les juifs ne naviguent pas non plus eux-mêmes; mais ils hazardent de grands capitaux sur mer, parce qu'ils font quelque commerce avec toutes les nations de l'Europe. Plusieurs sont médecins & exercent leur profession avec la permission de celui du grand seigneur; qui constitue presque seul la faculté de Constantinople, & de qui dépendent tous les médecins, à l'exception des étrangers cepen-

dant. Quantité de juifs sont frippiers de toutes sortes de marchandises.

Les persans faisoient autrefois un très-grand commerce à Constantinople ; mais depuis leurs dernières guerres , ils est réduit à très-peu de chose.



CHAPITRE XXXV.

Du commerce de l'Angleterre & de la Hollande avec les Turcs.

LE commerce de l'Angleterre, à Constantinople & dans tout l'empire, est entre les mains d'un petit nombre de marchands, dépendans de la compagnie de Turquie à Londres, qui leur fait un seul envoi annuel, de l'espèce de marchandises qu'elle juge pouvoir être vendues ou échangées aisément. La quantité est toujours proportionnée aux besoins des turcs, & ne va jamais au-delà. Cette précaution prévient la diminution des prix qu'occasionneroit une trop grande abondance, & conserve la grande réputation dont ont joui constamment les articles venant d'Angleterre. Les principaux sont le plomb, l'étain fin, des montres, toutes sortes d'ouvrages d'horlogerie, de marchandises grossières, draps de laine de différentes qualités, épiceries, verreries, &c. L'attention avec laquelle ce commerce se fait par ceux qui sont députés pour le faire, selon les règles prescrites par la compagnie, mériteroit d'être imité. Il consiste principalement en danrées de grande valeur, dont le débit est certain. C'est par ceux

raison que toutes les maisons angloises, établies en Turquie sont riches. M. Parker l'aîné qui mourut, il y a quelques années à Péra, laissa une fortune immense à ses héritiers. Sa maison de campagne seule fut estimée quatre cents bourses par le capitán pacha qui désira l'acheter, & qui en offrit ce prix.

Les vaisseaux n'ont rien à charger à Constantinople pour leur retour en Angleterre; ils sont obligés d'aller à Smyrne prendre des cargaisons qui consistent en coton, laine, soie de burse & poil d'angora pour les camelots.

Les caravannes qui venoient anciennement de Perse à Smyrne, avec de grandes quantités de soies, ont cessé depuis que les russes ont la navigation libre de la mer Caspienne, d'où ils la transportent à Astracan & de-là à Pétersbourg. Cette raison fait que les vaisseaux anglois ne complètent pas toujours leurs chargemens à Smyrne & à Alep.

Le commerce des hollandois est fort déchu de ce qu'il a été; ce qui leur en reste à présent, en différens endroits du Levant, à Constantinople, à Smyrne & à Alep est très-peu de chose. Ils n'ont qu'une maison qui ait quelque réputation dans la seconde de ces villes; trois à Alep, & autant dans la capitale. Les métaux & le papier sont leurs branches particulières. Ils le vendent au comptant; mais

comme les autres nation , ils sont obligés de vendre à plusieurs mois de crédit , leurs draps & leurs velours. Le principal article qu'ils prennent en retour , est le poil de chèvre d'angora.

L'intérêt particulier des individus a ruiné le commerce de la nation hallandoise qui étoit autrefois si florissant en Turquie , & qui est à présent dans un état très-languissant & presqu'anéanti.

CHAPITRE XXXVI.

Du commerce des Russes & des Allemands.

ON fait peu d'attention au commerce des russes à Constantinople , & dans les autres parties de l'empire ottoman ; mais il est sans comparaison , le plus intéressant & le plus avantageux qu'y fassent les nations de l'Europe. Il consiste principalement en peaux de toutes espèces dont les turcs font leurs pelisses. Hommes & femmes , à tout âge , riches ou pauvres , tous en portent. Le débit qui s'en fait est incroyable. Quelques peaux se vendent à un prix excessif. Le renard noir & l'hermine sont les plus estimés. Une très-petite quantité de ces deux espèces , fait un capital considérable.

Les russes portent aussi en Turquie des cuirs , des draps , & d'autres ouvrages de leurs manufactures , qui étendent leur négoce & accroissent leurs profits. Ils ne prennent rien en retour que du cuir apprêté , des oranges , du jus de limon , & quelques fruits secs. C'est pour le Pont-Euxin qu'ils font leurs envois & leurs retours ; & depuis que , par le dernier traité , ils ont obtenu la permission de passer dans la Méditerranée , ils vont dans

l'Archipel charger du vin & d'autres productions de ces îles. Aucune autre nation n'a obtenu la permission de trafiquer sur la mer noire, & la cour de France a employé vainement les plus grands efforts pour y parvenir.

Il y a long-tems que les allemands ont songé à s'ouvrir un commerce en Turquie, & qu'ils y ont envoyé des personnes habiles pour cet effet. Ils peuvent le faire par trois chemins; par terre, par le Danube & par mer du port de Trieste. Cette dernière route est la seule qu'ils aient un peu négligée; cependant les marchandises dont ils peuvent trafiquer sont pesantes & de grand volume; elles occasionnent par conséquent toujours de plus fortes dépenses que les autres. D'ailleurs les autres nations sont en concurrence avec eux, & portent à Constantinople de grandes quantités des mêmes articles, tels que le fer, l'acier, le coton, &c. On peut déduire de la qualité de ces marchandises, que leur commerce n'y aura jamais beaucoup d'importance. A présent, il n'y a pas une seule boutique allemande à Constantinople, & les demandes médiocres qu'on y fait des denrées d'Allemagne, sont fournies par des étrangers.

C H A P I T R E X X X V I I .

Du commerce des Suédois & des Napolitains.

IL ne s'est écoulé que peu de tems , depuis que les suédois & les napolitains ont envoyé pour la première fois des ministres à la Porte , avec le titre d'envoyés extraordinaires. Le premier qu'on y fit passer de Stockolm , y arriva pendant la dernière guerre avec la Russie ; & celui de Naples après que ce royaume eut été enlevé à l'empereur Charles VI.

Les ministres de ces deux cours ont essayé d'établir un commerce. Les suédois ont commencé quelques entreprises par mer ; un seul de leurs vaisseaux arrivent chaque année à Constantinople , chargé de fer & de quelques autres productions de leur sol stérile. Mais il y a un très-grand nombre de bâtimens de leur nation employés à transporter les marchandises des turcs dans les différentes parties de leur empire & particulièrement en Barbarie ; les suédois tirent un grand profit de cette branche ; mais ils doivent être plutôt considérés comme des commissionnaires rouliers , que comme des négocians.

Les napolitains vont en Turquie avec de petites
tartares

tartanes & de petites polacres, la principale marchandise qu'ils y portent, est une espèce de soie travaillée à Messine, & que les turcs appellent *Zebins*. Ils en consomment beaucoup, parce que ces étoffes ont une belle apparence, beaucoup de légèreté & qu'elles sont de couleurs changeantes. Joignez à cela des ouvrages en écaille, des macaronis, des pâtes, & d'autres menus objets, voilà tout ce qui constitue leur commerce. Les retours qu'ils prennent sont en petit nombre & généralement peu importants. Ils ne se chargent d'aucune espèce de denrées, que quand ils ne peuvent faire autrement, & la balance en leur faveur, doit toujours être payée en argent comptant.

CHAPITRE XXXVIII.

Du commerce de la France.

LE commerce de cette puissance passe celui de toutes les autres nations. Il est le plus riche & le plus étendu par la quantité des marchandises; il est aussi celui qui est conduit avec plus de régularité. On porte à plus de vingt millions de piastras turques par an la valeur de son actif & de son passif.

Les marchandises de France qu'on porte en Turquie, sont des draps de laine, des étoffes de soie de toutes sortes, des bonnets, du papier, du sucre, de la cochenille, de l'indigo, des galons d'or & d'argent, une quantité infinie de colifichets, &c. les retours consistent en grains de toute espèce, café, poil de chèvre, coton, laine, soie brute, &c.

Les draps françois sont d'un débit immense. Il y en a de trois qualités différentes, & toutes sont également recherchées, parce que le prix en est plus bas que celui des draps anglois; l'énorme consommation qu'en font les turcs la leur fait préférer. D'ailleurs les couleurs en sont plus vives & durent davantage que celles des draps d'Angleterre.

Ce commerce immense est fait par des françois

établis dans toute la Turquie jusques dans les villages, ils dépendent de la chambre du commerce de Marseille, & ne peuvent rester que pendant un tems déterminé, à l'expiration duquel il faut qu'ils retournent dans leur patrie & qu'ils fassent place à d'autres. Aucun ne peut vendre ses marchandises sans en donner connoissance à l'ambassadeur, ou au consul & au corps des marchands, afin que cette vente se fasse avec ordre & d'une manière égale entre eux tous. Cette précaution prudente & qui mériterait d'être imitée généralement, empêche les marchands de se nuire par la concurrence, & de s'entredétruire sourdement, elle prévient en même tems les jalousies, les querelles, les fraudes qui finiroit par sapper le fondement de leur négoce.

Il y a pour tous les commerçans François établis dans chaque ville maritime du levant, une banque générale, à laquelle ils payent une certaine somme, en raison de leurs ventes. Ce n'est pas une charge pénible pour eux, parce qu'ils font de gros gains; & il en résulte de très-grands avantages; celui entre autres d'assurer les capitaux des marchands en France, parce qu'en cas de banqueroute, une partie de leur perte est retirée du fond commun.

La manière de vendre est invariable. On fait communément un crédit de huit mois; l'acquéreur doit s'acquitter exactement en trois payemens dans

cet espace de tems qu'on divise par tiers. Dès qu'il manque une des échéances, il paye dix pour cent d'intérêts, ce qui rend les marchands ponctuels, & empêche que ceux qui leur ont fait des envois de France, soient trompés dans l'attente des retours.

Au moyen de cet avantage la banque générale est toujours en bon état. Elle défraye les dépenses extraordinaires de la nation, pour les hôrels des ambassadeurs, des consuls, & l'entretien de plusieurs pauvres familles. L'administration économique, l'intérêt de la nation, sa tranquillité, son honneur, trouvent également leur compte dans cette institution; elle mérite en effet les plus grands éloges. Les François la doivent au marquis de Villeneuve, ci-devant ambassadeur à la Porte; & le marquis de Saint-Priest l'a consolidée en veillant à ce que son but fut exactement rempli.

Les François & les Provençaux en particulier retirent encore de grands avantages des voyages qu'ils font sans cesse pour le compte des Turcs avec leurs innombrables tartanes, d'un port de l'empire à l'autre.

Il y a dans chaque petit port, ou ville même peu considérable, un consul ou un vice-consul, chargé de protéger & d'encourager le commerce.

CHAPITRE XXXIX.

Du commerce des Vénitiens.

Les Vénitiens étoient autrefois les plus riches marchands européens établis en Turquie ; mais les autres nations s'empressèrent de profiter de leurs disgrâces & des pertes qu'ils éprouvèrent dans leurs guerres avec la Porte , pour s'emparer de leur commerce. Les productions manufacturées , portées des différens états de l'Europe dans l'empire ottoman , & en particulier les draperies & les soyes , ont , à raison de leur prix inférieur , de la supériorité des couleurs & de l'élégance des desseins , exclus celles de Venise.

Le tort le plus grand qu'a éprouvé la république , est l'effet du succès de la navigation des Portugais & des Hollandois aux Indes Orientales , qui a mis entre leurs mains tout le commerce des épices , qu'elle faisoit auparavant & qui a passé dans d'autres canaux. Maintenant elle est réduite à trafiquer d'une petite quantité d'étoffes d'or , & de cette espèce de Damas , appelé *Damas quetti* , qui conserve toujours sa réputation , & dont la vente est d'autant plus considérable , que l'on en fait usage

dans presque toutes les familles en Turquie. Des confitures, des verres, des bornets, des papiers, des drogues, des bougies & plusieurs autres petits objets réunis ne font pas un capital médiocre. Les draps de laine de Venise sont assez estimés; mais leur haut prix fait qu'on en demande moins. Les retours qu'on lui fait sont des cuirs, de la laine, du coton, de la cire, du café, des cendres, du vin de Chypre, & de celui de Candie.

J'observerai ici que les Vénitiens trouvant que leur commerce actuel n'est pas assez profitable pour encourager de grandes entreprises, comme autrefois, ils se bornent depuis long-tems à le faire par des correspondans étrangers, auxquels ils confient leurs marchandises. Ces correspondans sont toujours des Juifs ou des Grecs, on leur donne douze pour cent de ce qu'ils vendent; & ils ne répondent d'aucune perte faite sur les capitaux. Outre cela, ils sont autorisés à garder le profit qu'ils peuvent faire en vendant à un prix au dessus de celui fixé par leurs commettans. C'est cet arrangement qui a ruiné le commerce des Vénitiens, en Turquie; il seroit encore à tems d'y remédier; mais Venise est trop riche pour prêter l'oreille à aucune proposition tendante à le rétablir.

CHAPITRE XXXX.

Réflexions générales sur le commerce des Turcs avec les Chrétiens.

IL n'est pas douteux que le commerce des européens avec les turcs ne fasse un grand tort à l'économie intérieure de l'empire ottoman, & ne soit une des causes de sa ruine. Les marchandises qu'on leur porte, ont une grande valeur, & ce qu'ils donnent en retour en a peu; ils sont donc obligés de solder l'excédent, en or, en argent, en diamans; & par là le pays s'appauvrit successivement.

La monnoie la plus estimée est le ducat foudouci, qui est d'or pur, & du poids des ducats de Venise, il sort annuellement de l'empire quatre ou cinq millions de ces espèces. Chaque courrier européen en quittant Constantinople, & chaque vaisseau qui retourne dans son pays, en emportent plus ou moins; on peut juger combien il en est sorti de millions, dans le cours des deux derniers siècles. Il n'y a point de loi qui défende l'exportation des espèces.

Les Eunuques, les Vizirs, les principaux officiers

de l'état, le Grand Seigneur lui-même, tous contribuent à appauvrir l'empire par leur passion d'accumuler de grandes richesses. Ils reçoivent continuellement de l'argent & ne s'en défont jamais. Il s'en suit que toutes les sommes qui sont enfermées journellement dans des coffres d'où elles ne sortent plus, doivent diminuer la circulation générale. Ajoutez à cela que la dernière guerre & la fin malheureuse ont beaucoup contribué à épuiser les richesses de Constantinople en particulier, & de toute la Turquie en général.

Fin du Second Volume.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

Contenus dans les deux Volumes.

I NTRODUCTION. <i>De l'origine politique de la religion de Mahomet. — Anecdotes authentiques sur le prophète. — Du titre de Caliphe.</i>	page 1.
<u>CHAPITRE I. Esquisse de l'histoire de l'empire Turc ou Ottoman, depuis son origine jusqu'à présent.</u>	<u>13.</u>
<u>Othman, Osman ou Ottoman, premier empereur des Turcs.</u>	<u>16.</u>
<u>Orcan ou Orchan, deuxième empereur des Turcs.</u>	<u>19.</u>
<u>Soliman I, troisième empereur des Turcs.</u>	<u>22.</u>
<u>Amurath I, quatrième empereur des Turcs. Instituteur de la cavalerie appelée Spahis.</u>	<u>24.</u>
<u>Bajazet I, cinquième empereur des Turcs.</u>	<u>27.</u>
<u>Josué, sixième empereur des Turcs.</u>	<u>31.</u>
<u>Monksulman, septième empereur des Turcs.</u>	<u>Idem.</u>
<u>Moyse, huitième empereur des Turcs.</u>	<u>33.</u>
<u>Mehemet ou Mahomet I, neuvième empereur des Turcs.</u>	<u>35.</u>
<u>Amurath II, dixième empereur des Turcs.</u>	<u>37.</u>
<u>Mahomet II, onzième empereur des Turcs, qui</u>	

conquit Constantinople & mit fin à l'empire Grec.

<i>Bajazet II.</i>	42.
<i>Selim I.</i>	60.
<i>Soliman II.</i>	69.
<i>Se'im II.</i>	65.
<i>Amurath III.</i>	69.
<i>Mahomet III.</i>	70.
<i>Achmet I.</i>	72.
<i>Osman I.</i>	75.
<i>Amurath IV.</i>	76.
<i>Ibrahim.</i>	77.
<i>Mahomet IV.</i>	79.
<i>Soliman III.</i>	81.
<i>Achmet II.</i>	84.
<i>Mustapha II.</i>	Idem.
<i>Achmet III.</i>	85.
<i>Mahomet V.</i>	88.
<i>Osman II.</i>	90.
<i>Mustapha III.</i>	91.
<i>Abdul-Amet, ou Achmet IV.</i>	Idem.
<i>CHAPITRE II. Exposition précise de la religion des Turcs, de leurs ablutions, du pèlerinage de la Mecque. Aventure singulière de la caravanne de 1776.</i>	95.
<i>CHAPITRE III. Du Beyram la principale fête des Turcs, de leurs mariages, de leur morale.</i>	100.
	116.

CHAPITRE IV. *Des ministres de la religion des Turcs,
de leurs juges.* 124.

CHAPITRE V. *Des ordres religieux & des sectes en
Turquie.* 131.

CHAPITRE VI. *Des schismes dans la religion Maho-
métane, & de ses deux principales sectes.* 138.

CHAPITRE VII. *Des mosquées, de leurs privilèges
& de leurs revenus.* 144.

CHAPITRE VIII. *De l'irreligion actuelle des Turcs,
& de ses conséquences probables.* 149.

CHAPITRE IX. *Du sérail & de la Porte.* 157.

Des valets d'écuries du sérail. 164.

Des Bostangis & des Baltagis. 166.

Des Eunuques blancs & noirs. 169.

Des Pages du Grand Seigneur. 172.

*De la manière d'instruire dans les sciences
les jeunes gens du sérail.* 177.

Des muets & des sourds du sérail. 178.

*Des appartemens des femmes; de leurs
éducation, de leurs amusemens, &c.* 179.

CHAPITRE X. *De l'administration dans l'empire
Ottoman.* 188.

*Des vizirs du Banc; du Desterdar; du
Réis-Effendi, du Kiffangi; & du Tes-
keregi.* 156.

CHAPITRE XI. *Du Gouvernement des provinces de
l'empire.* 200.

*Begliers-Beys ou Princes à trois queues en**Afie.* 204.CHAPITRE XII. *Des Pachas & du Gouvernement du*
Grand Caïre. 209.CHAPITRE XIII. *Du Gouvernement de la Walachie.*
215.CHAPITRE XIV. *Du Gouvernement de la Moldavie.*
218.CHAPITRE XV. *Des Tartares & des états Barbaresques*
alliés de la Porte. 221.CHAPITRE XVI. *Des nations tributaires de l'Empire*
Ottoman. 226.CHAPITRE XVII. *Des revenus des Ottomans ; de*
leurs finances , & des personnes qui en ont l'ad-
ministration. 231.

TOME SECOND.

CHAPITRE XVIII. *Du Gouvernement militaire de*
l'empire Ottoman. 1.*Des Janissaires.* 3.

DE L'ARTILLERIE.

Des Topis , des Kombaragis , des Mck-
tirégis & des Serigias. 12.

DE LA CAVALERIE.

Des Spahis , des Zaims , des Timariots
& des autres corps inférieurs. 16.

CHAPITE XIX. *De la marine Ottomane , de sa force ,
& de ses départemens.* 26.

*Des différens rangs des vaisseaux de guerre
Tures , du nombre de leurs canons &
de leurs équipages.* 33.

De l'arsenal de Constantinople. 36.

Du département du Capitan-Pacha. 37.

CHAPITRE XX. *Etat des forces militaires que l'em-
pire Ottoman peut lever en cas d'une nouvelle
guerre.* 40.

Ordre de bataille. 45.

CHAPITRE XXI. *Du système de la politique générale
des Turcs.* 48.

PREMIER OBJET. *Economie publique.* 54.

II^e. OBJET. *Intérêts au dedans & au dehors.* 59.

III^e. OBJET. *Police domestique & appro-
visionnemens.* 65.

IV^e. OBJET. *Loix.* 66.

V^e. OBJET. *Récompenses.* 68.

VI^e. OBJET. *Chatimens.* 72.

CHAPITRE XXII. *De la conduite politique des Turcs
avec les Persans.* 77.

CHAPITRE XXIII. *De la politique des Turcs à
l'égard des puissances de l'Europe.* 81.

Intérêts politiques des Turcs avec la Prusse.

<i>Avec la Suede.</i>	86.
<i>Avec la Pologne.</i>	88.
CHAPITRE XXIV. <i>Des intérêts politiques des Turcs avec l'empereur d'Allemagne.</i>	91.
CHAPITRE XXV. <i>Des intérêts politiques des Turcs avec les différentes puissances de l'Europe.</i>	99.
<i>Avec la France.</i>	
<i>Avec l'Angleterre.</i>	103.
<i>Avec les Espagnols & les Napolitains.</i>	108.
<i>Avec le roi de Sardaigne.</i>	116.
<i>Avec les républiques de Venise & de Hollande.</i>	119.
CHAPITRE XXVI. <i>Du point de vue sous lequel les Turcs considerent tous leurs traités avec les Princes chrétiens.</i>	124.
CHAPITRE XXVII. <i>De la maniere dont les Turcs traitent les ambassadeurs & ministres des Princes chrétiens.</i>	127.
CHAPITRE XXVIII. <i>Description de l'entrée publique d'un ambassadeur de la république de Venise à Constantinople.</i>	133.
<i>Cérémonial de la visite au Grand Vizir.</i>	136.
<i>Cérémonial de l'audience du Grand Seigneur.</i>	138.
CHAPITRE XXIX. <i>Avis utiles aux ambassadeurs & autres ministres chrétiens à Constantinople.</i>	149.

CHAPITRE XXX. Description de la ville de Constantinople.	255
CHAPITRE XXXI. Du melange des habitans de Constantinople, des Grecs, des Arméniens & des Juifs.	154.
CHAPITRE XXXII. De la police de Constantinople.	165.
CHAPITRE XXXIII. Des mœurs & des coutumes des habitans de Constantinople. Singulieres anecdotes, & diverses remarques sur ce sujet.	173.
Des femmes Turques & de leurs intrigues, aventure singuliere. Anecdote.	179.
Des esclaves en Turquie.	187.
Des Donalmas.	202.
Des églises Catholiques à Constantinople.	213.
Des mœurs du peuple à Constantinople.	217.
Des affioncés ou mangeurs d'opium.	219.
Du langage de la Cour & de la Ville à Constantinople.	224.
CHAPITRE XXXIV. Du commerce fait par les Turcs & les autres habitans de Constantinople.	225.
CHAPITRE XXXV. Du commerce de l'Angleterre & de la Hollande avec les Turcs.	230.
CHAPITRE XXXVI. Du commerce des Russes & des Allemands,	235.
	238.

CHAPITRE XXXVII. *Du commerce des Suédois & des Napolitains.* 240.

CHAPITRE XXXVIII. *Du commerce de la France.* 242.

CHAPITRE XXXIX. *Du commerce des Vénitiens.* 245.

CHAPITRE XL & dernier. *Reflexions generales sur le commerce des Turcs avec les chrétiens.* 247.

Fin de la Table.

